



la ville des créateurs

Actes de séminaire • programme POPSU Europe • 2011 - 2012
Lausanne, les 17 & 18 novembre 2011

Berlin

Birmingham

Lausanne

Lyon

Montpellier

Montréal

Nantes

Séminaire POPSU [Plateforme d'observation des projets et des stratégies urbaines] **Europe « La ville des créateurs » organisé à Lausanne 17 & 18 novembre 2011.**

Danièle Valabrègue, Responsable du Programme POPSU Europe

Pierre Bernard, Responsable du Programme POPSU Europe

Jean-Jacques Terrin, Responsable Scientifique du Programme POPSU Europe

Jean-Baptiste Marie, Chargé d'étude POPSU Europe

Sommaire

Introduction

1^e Partie : Projets de villes

Lausanne

Montpellier

Consortium européen - Nantes

Berlin

2^e Partie : La parole aux experts

Annexe

Liste des participants

Programme séminaire

Jeudi 17 Novembre 2011

8h45 à 9h00 - Arrivée des participants

9h00 à 9h15 - **Accueil, présentation des activités du f'ar et introduction du séminaire.**

Gael Cochand, architecte dipl. EPFL, président du forum d'architectures

Jean-Jacques Terrin, responsable scientifique du programme POPSU Europe

9h15 à 10h15 - **Lausanne, ville créative**

9h15 à 9h30 - Patrice Bulliard, chef du service de l'urbanisme à la Ville de Lausanne.

9h30 à 10h00 - Lauren Andres, Lecturer in Spatial Planning, School of Geography, Earth and Environmental Sciences, Centre for Urban and Regional Studies, University of Birmingham.

Débat

10h15 à 10h45 - **Lausanne Jardins**

Lausanne Jardins 97,2000, 2004, 2009 Événement culturel mêlant paysagisme et réflexion sur la ville - Révélation de la ville par le jardin.

Francesco Della Casa, architecte cantonal de l'Etat de Genève, commissaire général de la manifestation Lausanne Jardins en 2004 et 2009.

Débat

10h45 à 11h00 - Pause café

11h00 à 11h45 - **Les créateurs du Quartier du Flon à Lausanne**

Paul Rambert, architecte diplômé EPF-Z., partenaire chez IMMOPOLY Sarl Lausanne et Zurich, directeur de la société propriétaire LO-Holding Lausanne-Ouchy SA devenue Mobimo Holding SA, responsable de la mutation du Flon de 1998-2008.

Débat

11h45 à 12h15 : **Lausanne et l'art contemporain**

Florian Schmied, architecte EPFL SIA, associé fondateur de trivial mass production Sarl, président de la Fondation Lausanne d'Art Contemporain (FLAC), initiateur et co-fondateur du Guide Lausanne Contemporain et animateur principal de son BLOG.

Débat

12h15 à 13h00 - Débat

13h00 à 14h30 - Déjeuner

14h30 à 16h30 - **Ville de Lausanne**

Visites d'étude

Lausanne par l'association « Lausanne Architectures »

Soirée libre

Vendredi 18 novembre 2011

9h30 à 10h00 - **Ville de Montpellier**

Pascal Le brun-Cordier, Expert Programme POPSU Europe

10h00 à 11h00 - Présentation du **consortium européen composé des villes de Nantes, Amsterdam, Berlin, Helsinki, Milan**, Claire Newman, Chef de projet au développement international, cluster du Quartier de la création/Samoa à Nantes

Débat

11h00 à 11h30 - Pause

11h30 à 13h00 - **Ville de Berlin**

Ares Kalandides, urbaniste consultant, Inpolis, Berlin

Débat

13h00 à 14h30 - Déjeuner

14h30 à 16h30 - **Interventions des experts.**

Débat

17H00 - Remerciements & conclusions

1ère Partie

Projets de villes

Lausanne

Gaël Cochand

Directeur du Forum d'architecture de Lausanne

Quelles sont les activités qui se passent au forum d'architecture ? Comme je l'ai dit, des expositions, des conférences. Traditionnellement le forum d'architecture organise dans le courant du printemps, une exposition qui s'appelle carte blanche et où le forum de l'architecture invite des architectes locaux à présenter leur travail. Egalement, à l'automne, autour de fin septembre, il y a un événement, une manifestation qui est organisée, qui coïncide avec la nuit des musées qui est une grande manifestation au cours de laquelle tous les musées de Lausanne et depuis également sont ouverts de 2h de l'après midi à 2h du matin et c'est l'occasion aussi au forum d'architecture de présenter quelque chose. La dernière exposition que nous avons eue lors de la dernière nuit des musées concernait la nouvelle Cabane Mont Rose du club alpin suisse. Ce sont deux temps forts dans le programme de l'architecture. Et puis, que ce passe-t-il d'autre ? Eh bien, il y a des expositions de concours. La ville a une politique de concours qui est très proactive. Il y a beaucoup de choses qui se passent et ces concours sont régulièrement exposés au forum de l'architecture. C'est une collaboration qui a lieu entre le forum de l'architecture et la ville de Lausanne mais également il y a des jurys de concours qui sont fait ici dans cet espace. Cet espace a beaucoup de flexibilité et se décline en fonction de ses usages et de ses nécessités. Parallèlement il y a un certain nombre de conférence, de débat, par exemple, la société des ingénieurs et architectes qui est une association professionnelle, organise depuis peu ses débats urbanité, ici au forum d'architecture.

Je ne vais pas m'étendre beaucoup plus longtemps. Je voudrais simplement vous indiquer que sur les socles en bois qui se trouvent contre le mur entre les deux pots de fleurs, je vous ai préparé quelques cartes de cette exposition de la Cabane Mont Rose du club alpin suisse, que vous pourrez prendre avec vous, les distribuer comme petit souvenir de la part du forum d'architecture. Il y a aussi un livre sur l'exposition qui lui est en consultation, des revues « Tracés » qui est une revue d'architecture romande. Et puis vous trouverez aussi le programme des activités du forum d'architecture en 2010, qui vous donnera un petit exemple de ce qui s'est déroulé au cours de l'année.

Voilà pour cette introduction. Bienvenu et je crois que je ne vais pas m'étendre plus longtemps et je vous rends la parole j'imagine ?

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Merci beaucoup pour votre hospitalité, votre accueil. Je propose qu'on démarre vite parce que M. Bulliard a une réunion à la municipalité donc vous voulez faire votre exposé le plus vite possible.

Patrice Buillard

Ville de Lausanne

Enfin ce n'est pas un objectif !

Je dois défendre les projets d'urbanisation dans un contexte économique et budgétaire difficile.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

M. Bulliard, ce que je vous propose c'est qu'on fasse un rapide tour de table et je vous donne tout de suite la parole et je ferai ma présentation d'introduction après, comme ça vous avez plus de temps pour parler.

Eh bien, allons-y.

Pascal Le Brun-cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

Je suis universitaire, professeur associé à Paris I où je dirige un master que j'ai créé il y a 6 ans sur les projets culturels dans l'espace public, un master professionnel. Je dirige aussi un cycle de rencontre-débat qui s'appelle « art et espace public » à Paris I à la Sorbonne également. Enfin et surtout parce que c'est mon activité principale depuis 2 ans, je dirige une manifestation artistique à Montpellier que j'ai créé il y a deux ans qui s'appelle ZAT : Zone Artistique Temporaire.

Lauren Andres

Expert Plateforme POPSU Europe

Je suis lecturer, l'équivalent de maître de conférence à l'université de Birmingham. J'ai fait mon doctorat à Grenoble, donc je suis une collègue de mon voisin, Charles. Je travaille sur les questions de régénération urbaine et culturelle en France, Suisse, Angleterre et plus largement en Europe.

Charles Ambrosiono

Expert Plateforme POPSU Europe

Je suis maître de conférences à l'institut d'urbanisme de Grenoble. Dans la continuité de ma thèse j'établi des travaux, du moins j'essaie, sur les liens qui s'opèrent entre les artistes ou bien les créateurs pourrait-on dire à l'issue de ces deux journées, les transformations économiques et urbaines en général.

Francesco De La Casa

Ville de Lausanne

Aujourd'hui architecte cantonal à Genève et ancien commissaire de la manifestation Lausanne Jardin en 2004 et 2009.

Jean-Loup Molin

Grand Lyon

De la communauté urbaine de Lyon. Je travaille à la direction de la prospective et nous conduisons une prospective de l'action publique.

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

Je suis maître de conférence en urbanisme à l'institut français d'urbanisme, qui est à l'université Paris est. Mes travaux antérieurs portaient sur la place des pratiques culturelles alternatives dans le développement des métropoles. Aujourd'hui je travaille d'avantage sur la question du travail créatif et l'organisation du travail dans les milieux de l'urbanisme.

Philippe Chaudoir

Professeur à l'Institut d'Urbanisme de Lyon

Je suis professeur à l'institut d'urbanisme de Lyon. Par ailleurs je m'occupe d'un réseau international qui s'appelle Art de Ville et qui travaille sur l'articulation entre les problématiques de la créativité et les problématiques urbaines. Et dernière petite casquette, je suis également président de deux lieux culturels qui travaillent sur la question de l'espace public : une structure à Marseille qui s'appelle Lieu Public et une structure dans la région Lyonnaise à Villeurbanne qui s'appelle les Ateliers Frappaz avec un festival d'art dans l'espace public.

Ares Kalandides

Inpolis Uce, Berlin

Géographe urbaniste, grec allemand et à cheval entre le privé et le public. Je dirige un studio d'urbanisme à Berlin mais je travaille aussi comme consultant du sénat, donc du gouvernement de Berlin sur les questions de l'économie créative. Je fais partie de groupe de travail de la chambre d'industrie et du commerce à Berlin sur les industries créatives. Nous venons de changer de gouvernement donc je ne sais pas exactement quel sera mon rôle à partir de lundi. C'était un gouvernement centre gauche, c'est un gouvernement centre droite à partir de lundi. Je ne crois pas que j'en ferai partie.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

Je suis maître de conférences à l'université Picardie Jules Vernes d'Amiens, faculté des arts. Ce qui nous rapproche : mon intérêt va à l'urbanisme, aux questions des formes d'art dans l'espace public. J'ai publié un certain nombre d'études sur ces questions. J'ai travaillé aussi avec des architectes, des urbanistes divers, y compris avec le public d'ailleurs à marseillais et Pierre Sauvageot l'année dernière.

Florian Schmid

Trivial Mass Production - Lausanne

Je suis architecte TPFL SIA. Je travaille pour Trivial Mass Production, une entreprise que j'ai co-fondée il y a 1 an où on fait de la signalétique de la communication, de la scénographie de la signalétique, des stands, différentes choses... et je suis aussi également président de la fondation lausannoise d'art contemporain qui a différentes activités pour soutenir et développer l'art contemporain de la région.

Paul Rambert

Ville de Lausanne

J'habite Lausanne. Je suis d'origine architecte diplômé de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich, de ce fait aussi parfaitement bilingue, ce qui est pratique en Suisse. Depuis très longtemps je m'occupe aussi d'une activité qui s'appelle chez

nous, je pense qu'en France c'est la même chose, de maîtrise d'ouvrage déléguée et surtout de développement de projets immobiliers complexes, tels que par exemple Le Flon que je vais vous présenter tout à l'heure.

Christian Sozzi

Agence d'urbanisme de l'agglomération Lyonnaise

L'agence d'urbanisme de l'agglomération Lyonnaise où je suis en charge des rapports entre l'urbanisme et la question culturelle un peu au sens large.

Corine Hooge

Direction de la prospective - Grand Lyon

Je travaille avec Jean-Loup Molin à la direction de la prospective de la communauté urbaine de Lyon.

Marco Ribeiro

Responsable des espaces publics - Ville de Lausanne

Responsable des espaces publics au sein du service d'urbanisme de la ville de Lausanne.

Jean-Baptiste Marie

Chargé d'étude Plateforme POPSU Europe

Chargé d'étude POPSU au Plan Urbanisme Construction Architecture, ministère de l'écologie.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Je dirige une petite agence d'étude qui accompagne des maîtres d'ouvrages dans des projets qui croisent culture et développements urbains. J'ai travaillé longtemps à Nantes sur le projet de l'île de Nantes et sur les questions culturelles.

Patrice Bulliard

Chef de service d'urbanisme de la ville de Lausanne

Je suis le chef du service d'urbanisme de la ville de Lausanne.

Pierre Sterchi

Ville de Lausanne

Architecte paysagiste. Je travaille pour le service des parcs et promenades anciennement, aujourd'hui parcs et domaines de la ville de Lausanne qui est à la base de Lausanne Jardin qui sera présenté tout à l'heure par notre ancien commissaire et très apprécié.

Pierre Bernard

Responsable du Programme POPSU Europe

Je suis chargé de mission au Plan Urbanisme Construction Architecture au ministère de l'écologie et je suis en particulier un programme autour de la notion

d'économie de la connaissance et puis une autre action assez lourde autour du thème université et territoire.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Je suis architecte professeur à l'Ecole d'Architecture de Versailles et le PUCA ici présent m'a confié l'organisation scientifique de ces séminaires, puisqu'il y en a deux je vous le rappelle.

Patrice Buillard

Ville de Lausanne

Bienvenue. Effectivement c'est un très grand plaisir à titre personnel d'accueillir le POPSU à Lausanne. Il est vrai que ça a été une période d'errance un petit peu complexe, mais je me réjouis vraiment à titre personnel que vous soyez là et j'essaierai comme je l'ai dit à M. Terrin d'être des vôtres pour ce qui va se passer à Lyon. La municipalité de Lausanne avec qui je vais croiser le fer tout à l'heure m'a chargé de vous souhaiter la bienvenue. Je dois aussi vous souhaiter la bienvenue au nom de M. Decoster, le chef du Devcom qui ne pouvait pas être des nôtres. Et puis on a un certain nombre de participants qui ne pouvaient pas être là, notamment au niveau du service d'architecture, du service de la culture de la ville qui est l'acteur principal au niveau des thèmes que vous allez aborder. C'est aussi un plaisir de vous recevoir parce que j'ai eu le grand plaisir de voir le travail qui a été fait sur le POPSU précédent qui a traité de l'espace public et le piéton, et qui a donné lieu à une publication. La ville de Lausanne a réalisé qu'il y avait d'autres villes en Europe qui faisaient la même chose qu'elle et qui faisaient aussi bien. C'est finalement assez bien pour une ville comme Lausanne qui a une tendance peut être un peu trop autarcique disons, de s'ouvrir aux autres et de découvrir ce qui se fait ailleurs. C'est aussi un plaisir de savoir qu'à Lyon il y aura un de mes compatriotes puisque j'ai eu le plaisir de grandir à Montréal donc j'ai aussi une autre expérience. Mais effectivement depuis deux ans je pilote le service d'urbanisme de la ville de Lausanne.

Je vous fais très brièvement un petit topo un peu classique et peut être un peu banal de ce qu'on a en ville de Lausanne et puis je vais vous provoquer un tout petit peu sur ce que j'entends par création ou culture alternative ou des éléments qui sont pour nous en tout cas une réflexion puisqu'on démarre maintenant la révision de la planification directrice c'est-à-dire où est ce qu'on veut se projeter loin devant en termes de territoire et puis il y a un certain nombre de thématiques, dans le Flon notamment où M. Rambert vous parlera, qui nous préoccupent, concernant ce qu'on peut appeler la culture alternative ou les éléments qui sont liés.

Effectivement Lausanne est un petit bled, ce n'est pas très grand. 135 000 habitants, les chiffres ne sont déjà pas à jour. C'est la 4e ville de Suisse. Ce ne sont que des villes de taille moyenne qu'on trouve en Suisse, nous n'avons pas de grandes villes. Zurich, reste quand même tout petit, avec l'agglomération ça fait à peine 1 million, ce n'est pas grand chose. Nous avons quand même comme capitale un certain nombre d'emplois par rapport à cette population mais nous sommes effectivement sur l'Arclay, la région de Suisse qui a le plus fort potentiel de développement et qui a le plus fort développement à l'heure actuelle avec Genève et Lausanne. C'est bien sûr la capitale du canton de Vaud. Il y a un élément auquel nous sommes très attachés, c'est ce caractère de capitale olympique, nous avons le siège du CIO qui est chez nous et puis effectivement depuis un certain nombre d'années il y a un travail très important de la ville de Lausanne pour accueillir des fédérations sportives pour que ce développe à Lausanne vraiment cette thématique du sport et des différentes fédérations et puis de l'esprit sportif qui est lié à cela. Le musée du CIO. Et puis ensuite il y a un deuxième élément, au delà des questions de durabilité que toutes les villes défendent aujourd'hui et que Lausanne met très en avant, il y a la question de la formation, de la recherche et de la culture avec la présence d'institutions extrêmement importantes sur le plan national voire sur le plan international, notamment l'université, l'école polytechnique, qui est très présente sur le plan international, l'IMD, l'école hôtelière et puis finalement au niveau culturel une

ville qui est extrêmement active et qui organise beaucoup de manifestations éphémères mais qui a aussi beaucoup de manifestations récurrentes sur lesquelles elle se base pour finalement donner une plus-value à la vie urbaine. Voilà, ça c'est le bâtiment phare de l'école polytechnique que vous avez peut-être vu dans les revues. Bâtiment construit par des japonais, donc c'est une carte de visite mais c'est aussi une carte de visite pour l'activité DPFL qui est une activité très à la pointe au niveau de la recherche dans différents domaines. Les ballets et autres événements, donc Lausanne est très active à ce niveau là. Ça c'est la provoc' avec la prostitution, j'y reviendrai après.

Le Flon. Je ne crois pas que vous ayez une lecture complète de la ville de Lausanne, comment elle est structurée. Dans les grandes lignes vous avez trois collines qui descendent vers le lac et puis vous avez ces collines qui sont séparées par deux rivières, le Flon et la Louve et puis suite au passage d'un glacier il y a quelques temps déjà, cette descente directe vers le Flon a été coupée et finalement vous avez une structure morainique qui s'est mise en travers des rivières et qui a créé finalement ce vallon du Flon qui serpente à travers ce qui est la ville maintenant avant d'arriver jusqu'au lac. Donc ça crée une topographie extrêmement accidentée, extrêmement intéressante aussi, qui pose des problèmes en matière d'urbanisation, comment est-ce qu'on relie le bas, le haut ? Comment est-ce qu'on sort en bas, on entre en haut ? Enfin il y a toute une série de chose qui sont assez rigolotes dans cette ville, mais finalement ça a permis aussi à travers la structure du Flon M. Rambert y reviendra sûrement, de développer au cours des âges, des quartiers industriels en plein centre. C'est le cas du Flon où on a une structure industrielle dès le début du 20e siècle, fin du 19e même, et puis qui gentiment c'est gentrifiée, mais elle commencé par devenir une friche. Et ce qui est relativement intéressant dans ce phénomène, c'est ce dont je voulais vous parler, c'est que avec cette friche il y a eu la naissance d'une culture alternative extrêmement foisonnante. Cette culture alternative était liée à un autre phénomène qu'on observe à Lausanne mais qui est un petit peu particulier puisqu'il a migré, vous en avez vu un peu l'avant première sur le slide précédent, c'est la question de la prostitution. Cette question me paraît intéressante parce qu'elle est souvent liée à la culture alternative qui est extrêmement créative et puis elle est dans une situation aujourd'hui qu'on peut qualifier de pré-crise parce qu'on va voir une migration de cette prostitution et on ne sait pas où elle va se déplacer et puis avec elle finalement vraisemblablement aussi une partie de la culture alternative. On revient sur le slide précédent. Effectivement nous sommes un petit peu à l'ouest ici. Vous avez la cité avec le Flon qui coulait comme ça, qui est maintenant canalisé, et puis la Louve, donc vous avez ces trois collines, et puis ensuite cette structure morainique qui a coupé finalement l'accès direct de ces ruisseaux vers le lac, c'est la culture de la ville. Une fois qu'on a compris ça, c'est relativement simple. Et donc tout ce plateau industriel s'est transformé peu à peu pour devenir dans le cadre du V une partie de l'hyper centre, un morceau de ville extrêmement réussi. M. Rambert vous en parlera avec beaucoup d'humilité parce que c'est lui qui l'a créé, mais c'est vraiment une grande réussite pour Lausanne, je suis vraiment très admiratif de ce travail. Ce qui s'est passé, c'est que nous avons ici à partir de la fin de l'après guerre mais surtout à partir de la fin des années 60-70, la naissance d'une culture alternative extrêmement importante et puis avec elle, en relation, ou pas en relation, peu importe, la prostitution. Que s'est-il passé ? Si on avance un tout petit peu, eh bien on va avoir avec le développement de ce périmètre, un déplacement vers l'ouest, de la prostitution et des activités alternatives, notamment en termes culturels, en termes artistiques, qui maintenant se situent dans ce périmètre là. Vous avez une série de plateaux dans Lausanne et dans le plateau de Sévelin, où s'est déplacée une partie de la culture alternative, elle n'a pas complètement disparue, elle existe toujours dans le Flon, mais elle s'est déplacée et avec elle, la prostitution a migrée vers l'ouest. C'est un phénomène relativement intéressant. On a maintenant une problématique qui se fait jour qui est de dire « aujourd'hui le service d'urbanisme, que je représente, doit se préoccuper du développement du secteur du Sévelin ». On voit apparaître des écoles, peut être des annexes de l'école polytechnique qui se poseraient là, on a des velléité de créer de l'emploi, du logement, différentes choses, donc on risque de connaître ici un phénomène similaire à ce qu'on a trouvé dans le Flon il y a une dizaine d'années, enfin qui vient de se terminer, qui est en cours de finalisation. Que va-t-il se passer ? C'est que en même temps, l'ensemble de l'ouest lausannois, on ne va pas dire que

c'est une immense friche industrielle mais c'est un secteur dans lequel il y a eu énormément d'industries qui ont maintenant pour la plupart quitté, un secteur qui est en ébullition, où on va avoir maintenant un ou des morceaux de ville qui vont se mettre en place, et que va-t-il se passer avec cette culture alternative qui existe dans ce périmètre et la prostitution qui y est liée ? Parce que finalement, la question qu'on peut se poser c'est le rôle de la prostitution comme élément pionnier, ou lié à une certaine culture alternative à Lausanne. C'est assez étonnant comme phénomène mais on va se demander où va migrer cette prostitution, où va migrer aussi cette culture alternative ?

Si on passe un petit peu plus loin, je vous provoque un peu mais c'est vrai qu'à Lausanne on se pose cette question : il a des éléments de la culture alternative qui sont liés à la prostitution et qui ont évolué en même temps. On a peut être des éléments chercher dans cette façon de faire, la question est de savoir : est-ce qu'on trouvera d'autres lieux dans le cadre du territoire où cette culture alternative pourra trouver place ? Est-ce que ce sera en relation ou pas avec le phénomène de prostitution ? Et est-ce que tous ces éléments là ne sont pas eux même des éléments qui promeuvent, qui font avancer une forme de créativité dans la ville ?

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Merci beaucoup. Est-ce qu'on a peut être quelques questions à vous poser. Vous avez encore 5 minutes ?

Patrice Buillard

Ville de Lausanne

J'ai 10 minutes. Sinon je vous rejoins demain après midi. Demain après midi je serai des vôtres pour débattre de questions plus larges sur la question de la culture, même si, comme urbaniste de la ville, j'aurais souhaité, dans un autre cadre, dans un autre contexte budgétaire, que mes collègues de la culture et de l'architecture soient présents. Mais je serai en tout cas des vôtres et si vous souhaitez débattre de différentes choses, je pourrai vous répondre.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Est-ce que vous avez des questions ?

Ça pose plein de questions ce que vous dites, cela paraît évident. Ça mérite plus que des questions, un véritable débat. La façon dont vous associez ces deux phénomènes par exemple, qui, en ce qui me concerne, me paraît assez choquant... Comment est-ce que vous l'analysez ?

Un participant

Je voulais vous demander, très pragmatiquement, si la prostitution, qui, on peut l'imaginer, a une certaine temporalité, s'opère peut être à certains moments de la nuit ou de la journée et sur certains types d'espaces, s'il y a une transition entre les espaces publics et les espaces plus privés ou collectifs, les cours intérieures ou peut être carrément les appartements, est-ce qu'il y a des conflits d'usages entre ce que vous appelez les tenants de la culture alternative, est-ce que vous pourrez d'ailleurs la définir ? Et la prostitution ?

Patrice Buillard

Ville de Lausanne

Très honnêtement à ce stade je ne sais pas s'il y a des conflits d'usage. C'est une question que l'on doit maintenant analyser puisqu'on attaque la réflexion sur le

secteur de Sévelin où on a à la fois une culture alternative qui a germé suite à une migration depuis le Flon. On a une culture alternative avec ateliers d'artistes, mais aussi tout ce qui est culturel qui est plutôt nocturne avec différents lieux pour accueillir des événements, et puis, effectivement, on a cette activité de prostitution qui s'est concentrée sur, je dirai, un ou deux boulevards mais qui est en relation physique, je parle bien de lieux qui accueillent les mêmes événements, qui est en relation physique avec ces activités disons, de fin de journée et nocturnes. Mais c'est une chose que l'on doit maintenant analyser.

Paul Rambert

Ville de Lausanne

On pourra peut être y revenir si on a assez de temps, je ne serai pas trop long dans ma présentation pour que l'on puisse discuter aussi du fond.

M. Bulliard vous parlez toujours prostitution, ce qui nous a beaucoup préoccupé au Flon il y a maintenant 12 ans en arrière, avant de commencer, car la prostitution était liée à la drogue. La prostitution classique, enfin c'est le métier le plus ancien du monde je crois, ces dames sont là, on apprécie ou on n'apprécie pas, mais ce sont des acteurs dans la ville. La prostitution liée à la drogue donne naturellement à l'utilisateur d'un quartier un sentiment d'insécurité totale. Donc nous sommes un peu responsables, je l'avoue, d'avoir éjecter du Flon en direction de l'ouest, en changeant un peu ce quartier quand même, la prostitution, mais surtout la prostitution liée à la drogue. Mais on peut peut-être y revenir parce que c'est un sujet brûlant qui touche toutes les villes.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

On vous remercie. On vous attend demain après midi. Et je pense que nous aurons pas mal de questions à vous poser à ce moment là. Merci beaucoup.

Si vous permettez on va reprendre le cours de ce que l'on avait prévu de faire.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Je vais très rapidement faire l'introduction que j'avais prévue, un simple rappel du document que vous avez déjà reçu mais qu'on va parcourir pour être sûr d'être tous au même niveau d'information. Après mon intervention, la matinée est à Lausanne, comme vous l'avez compris, enfin même la journée entière. Après cette brève présentation de M. Bulliard, Lauren Andres va faire une intervention. Elle a ½ heure mais avec le débat ça peut prendre un peu plus de temps. Elle s'est présentée tout à l'heure. Elle vient de l'université de Birmingham. Elle a travaillé sur la ville de Lausanne et elle a actualisé ses connaissances en vue de ce séminaire. Ensuite, Monsieur De La Casa présentera l'expérience de Lausanne Jardins que vous avez piloté pendant 2 sessions. On fera une petite pause. M. Rambert parlera ensuite du quartier de Flon et on terminera sur Lausanne et l'art contemporain, avec le président de la Fondation Lausanne Art Contemporain. Débat. Déjeuner. L'après-midi est une après-midi de visite. M. Rambert nous emmènera dans le quartier de Flon. Il nous fera une brève visite de ce qu'il nous aura montré ce matin. Et ensuite l'association Lausanne Architecture nous a proposé une visite dont M. Di Pinto nous dira un mot en fin de matinée. J'ai demandé à M. Di Pinto de rajouter dans la visite une rapide descente jusqu'au Learning Center de l'Ecole Polytechnique de Lausanne pour ceux qui ne le connaîtraient pas. Vendredi matin, nous aurons deux présentations. La première sera faite par Claire Newman de Nantes Métropole, qui va nous parler d'un consortium européen qu'elle monte avec plusieurs villes : Amsterdam, Berlin, Helsinki, Milan. Ensuite, M. Kalandides nous présentera ses travaux de consultant avec la ville de Berlin dont il a fait état. On déjeune. Et

demain après midi, nous ferons un premier débat sur ce qu'on aura entendu et on fera un premier bilan, puisqu'on fera le deuxième point à Lyon dans un peu plus de deux mois.

Je vous rappelle que l'organisateur de ces séminaires un organisme qui s'appelle le Plan Urbanisme Construction Architecture, qui est représenté ici par Pierre Bernard, en collaboration avec les deux villes, Lausanne et Lyon, qui nous accueillent. Les responsables de ce programme sont Danièle Valabrègue, qui malheureusement n'a pas pu se joindre à nous, et Pierre Bernard, qui m'en ont confié la responsabilité scientifique. Nous avons invité quatre experts qui se sont présentés tout à l'heure, Charles Ambrosino, Paul Ardenne, Pascal Lebrun Cordier, et Elsa Vivant, qui seront chargés de faire une synthèse de nos travaux, en vue d'une publication dont je vais dire un mot tout à l'heure.

Je vous précise que nous sommes en séance de travail ... On peut donc poser toutes les questions et on peut donner toutes les réponses, on n'est pas en séance officielle, représentative de quoi que ce soit, nous sommes là pour travailler. L'objectif de ce séminaire, et c'est comme ça qu'on l'a voulu, c'est de mettre en relation les responsables de villes avec des chercheurs pour aller le plus loin possible dans l'analyse de questions contemporaines, sachant que généralement dans les colloques on n'a pas la possibilité d'aller très au fond parce que les choses vont très vite et on reste un peu dans le superficiel, alors que là c'est vraiment de l'expérience croisée que l'on veut vivre, en vue ensuite d'une capitalisation, et d'une dissémination des idées. Deux jours c'est bien, c'est beaucoup pour nous tous, c'est engageant, et donc on voudrait surtout ne pas perdre de temps et aller au fond des choses. Nous avons fait plusieurs réunions de préparation avec nos experts, et une des choses claires, c'est qu'on ne veut pas parler ici de production artistique, mais bien de savoir comment la création influence les stratégies urbaines, comment elles émergent par les cultures alternatives par exemple que l'on vient d'évoquer, comment elles vivent, comment elles survivent, comment elles migrent, et comment elles influencent la fabrication de la ville par différents moyens. Donc c'est moins la production artistique, culturelle en tant que telle, que la façon dont elle interagit avec l'aménagement urbain.

Nous avons prévu trois axes, qui restent théoriques, puisque c'est à vous maintenant qu'il appartiendra de les développer à votre façon et en fonction de vos expériences

- Premier axe : les créateurs en tant qu'habitants de la ville et la façon dont ils vivent dans la ville, comment à travers leur mode de vie, ils influencent la fabrique de la ville; comment en tant qu'habitants d'une ville, acteurs d'une ville, ils créent du lien social, comment ils sont des initiateurs de projets culturels, ou pas forcément culturels d'ailleurs ; comment est-ce qu'ils sont accueillis pour mener leurs activités. Je pense qu'il reste un livre à écrire sur la façon dont les créateurs créent en fonction du lieu dans lequel ils vivent. Il y a forcément le même phénomène dans tous les domaines de la création. Donc nous tenterons de comprendre comment ils s'adaptent, et comment la ville s'adapte à leur demande. Les lieux, la marginalité, l'identité, comment leur présence enrichit une vie de quartier, et puis, vous connaissez tous ce phénomène à la fois en tant qu'habitant et à la fois comme chercheur, comment se met en place un processus de gentrification qu'on vient d'entrevoir il y a quelques minutes.

- Le deuxième axe, c'est celui du créateur inventeur d'une autre façon de vivre, de sa vision de l'espace, qui est différent des habitants, qui crée de nouvelles formes d'habiter, des usages, des modes de vie. Cet axe concerne les types d'habitats, les types d'espaces que les créateurs génèrent, comment ils influencent la production de l'habitat et les lieux de travail dans la ville ? La question se pose aussi au niveau des services, des technologies, des usages de la ville et donc des espaces publics.

- Le troisième axe interroge les créateurs comme acteurs dynamiques dans la ville, qui ont investi des quartiers, qui les transforment, qui créent du lien, et quelles relations ils tissent avec les institutions municipales. Dans ce troisième axe, seront abordées les questions de relation avec l'administration, la relation entre le spontané, le formel, l'éphémère, et le permanent, l'autorité, le cadre institutionnel.

Trois axes qui permettent de limiter le périmètre de nos travaux, d'éviter aussi de trop nous disperser.

A titre personnel, je voudrai évoquer un certain nombre d'hypothèses, ou plutôt je devrais dire, de possibles controverses. Nous parlons aujourd'hui de créateurs. Alors qui sont ces créateurs, qui n'est pas créateur ? J'aimerais qu'on l'explique car il semble qu'il y a des différences entre les villes. C'est, me semble-t-il, une vraie question parce qu'à travers la notion de création se pose une autre question, celle de la relation entre création et connaissance. Est-ce qu'on parle de la même chose, qu'est ce qui est différent ? Et si on met le doigt sur la question de la connaissance, est-ce qu'on parle de connaissance, de savoir, d'information ? Vous connaissez l'ambiguïté qu'il y a entre ces trois termes. Je ne suis pas certain qu'il faille approfondir ces définitions, ces frontières, mais il faut tout de même avoir conscience de l'ambiguïté qui en découle, que les villes d'une façon ou d'une autre, utilisent pour gérer ses relations avec le monde de la création.

On pourrait évoquer d'autres sujets de controverse : attirance / rejet, je viens d'en parler, indépendance / assistance, institutionnalisation / spontanéité, je ne les commente pas parce qu'ils parlent d'eux mêmes. Le cycle de développement est à analyser : l'expérimentation urbaine, l'innovation avec le risque qui l'accompagne, et puis la pression du marché, parce qu'il y a derrière la création et la connaissance, il y a un marché florissant. Le problème de la pression foncière, que l'on vient d'apercevoir est également à analyser. Je pense que ces sujets de controverses vont se révéler d'une façon ou d'une autre pendant nos débats, en tout cas dans les synthèses de nos travaux et ce sont ces sujets que nous souhaitons approfondir.

Je finis avec un point un peu plus logistique. Vous savez qu'on réalise une collection de livres dans le cadre du programme POPSU. Premièrement, avec les villes françaises avec POPSU 1, puis, actuellement, POPSU 2, certain nombre de villes ici présentes y travaillent. Et puis, avec POPSU Europe, nous avons déjà réalisé deux programmes de ce genre, celui-ci est le 3^e. Le premier c'était sur les territoires de la grande vitesse et la façon dont la réalisation de nouvelles gares TGV influençaient les stratégies des villes ; le deuxième était sur le piéton dans la ville et la marche comme élément stratégique du développement de l'espace public. Nous allons publier évidemment les travaux en cours, et les villes que nous avons réunies sont amenées à y participer sous forme d'acquisition de livres, et les experts vont y participer avec des articles.

D'ici demain soir, il faudrait ajuster avec nous les budgets, les plannings, etc. Jean-Baptiste Marie qui travaille avec moi sur ce projet se rapprochera des uns et des autres pour ne pas alourdir la séance avec des problèmes logistiques.

Francesco De La Casa

Ville de Lausanne - Lausanne Jardin

On peut tout de suite passer à la prochaine diapositive qui vous présente en synthèse ce qu'est Lausanne Jardin. En 1995, la mairesse de l'époque Yvette Lagui ayant découvert et énormément apprécié le festival de Chaumont, a initié une réflexion avec plusieurs de ces collaborateurs à la ville à ce moment là, pour reproduire un tel type de manifestation en y ajoutant quelque chose de particulier. C'est à dire que plutôt que d'avoir une exposition de projets paysagers innovants, dans le parc d'un château, c'est à dire en jardin clos, de tenter l'expérience d'insérer ces jardins dans l'espace public, dans des lieux qui ne lui étaient pas destiné au préalable, pour voir ce qu'il pourrait se produire.

Deux buts principaux : le premier, faire aimer la ville à ses concitoyens, parce qu'il y avait un contexte de rejet de l'urbain très fort, un sentiment anti-urbain. Cette mairesse est d'ailleurs co-auteur d'un livre sur le sentiment urbain qui est paru cette année. Et le deuxième : faire connaître des lieux méconnus et mettre en valeur le patrimoine paysager de la ville. C'est une ville complexe. Vous verrez que sa topographie crée des replis, de recoins et dont les habitants n'avaient tout simplement pas idée de l'existence.

Il y a donc eu quatre éditions à ce jour. En 1997, 2000, 2004 et 2009. Vous voyez que la périodicité augmente au fur et à mesure, mais en même temps l'ampleur et l'ambition de chacune des éditions parce qu'au fond cette hypothèse préalable a eu immédiatement un grand succès, a soulevé l'intérêt de

la presse internationale, qui a amené des visiteurs internationaux et a suscité, ça c'est particulier à Lausanne, quand on voit l'intérêt des étrangers, tout d'un coup on voit que c'est intéressant. Et le financement est un financement mixte : 60% des pouvoirs publics, 40% de mécénat privé. Le type d'organisation est aussi assez subtil. C'est-à-dire que la ville et les autorités ont délégué l'organisation à une association d'économie mixte, mais de droit privés, ce qui permettait une souplesse que n'autorise pas les règlements administratifs ordinaires.

La première édition a donc été très exploratoire. Elle se concentrait sur la cité médiévale. Deux quartiers proches et l'axe qui reliait au lac, qui est l'axe du funiculaire, bâti dans la deuxième moitié du 19e siècle qui est un élément fondateur pour la ville parce qu'il a eu des conséquences considérables. La ville de Lausanne était séparée de son lac et la construction de ce funiculaire a permis de développer le tourisme et l'urbanisation de cette frange entre la ville médiévale et le lac, puis c'était l'initiative d'entrepreneurs privés qui sont à l'origine de la fondation de la société immobilière que Paul Rambert a ensuite dirigée.

Cette première édition visait à explorer tous les possibles du jardin. Les lieux les plus insolites pour insérer du végétal ou du non végétal d'ailleurs. Pour démontrer le potentiel au fond, du paysagisme, qui à ce moment là était à l'aube d'un essor et d'un succès européen.

L'occupation de toiture plate, l'effet de surprise, l'effet d'inattendu qui permettait à la fois d'intriguer mais aussi de révéler ou d'intriguer dans des passages peu utilisés. Ici c'est un escalier qui a un grand intérêt mais qui n'était pratiquement pas pratiqué ou connu des habitants.

Ou certains jardins abandonnés, là c'est devant l'ancienne université. Pour certains jardins on ne savait même pas que l'on pouvait y accéder publiquement, et c'est une forme de restauration par le projet éphémère ou provisoire.

Voilà cette fameuse ligne funiculaire qui aujourd'hui à laisser la place au métro. Un projet de Gilles Clément. L'essai d'installer au fond des structures un tout petit peu plus complexes, ici pour figurer l'existence passée d'une structure urbaine. On reconstitue au fond une ancienne venelle médiévale qui avait disparu de la mémoire des habitants.

Ou d'autres démonstrations peuvent être plus véhémentes. Le rapport entre la domestication du végétal et sa position dans l'espace public.

En 2000, très curieusement, les difficultés rencontrées au cours de la première édition, de négociation avec le propriétaire de fond, de prédation, les choses qui ont immédiatement été identifiées comme des difficultés ont un tout petit peu effrayées et il y a eu un retour, c'est-à-dire que la manifestation s'est partiellement recentrée sur des espaces publics, sur des parcs publics, un grand cimetière, mais c'était presque comme une vérification que cela correspondait à l'affaiblissement du concept initial et ce pas en retrait a, au fond, permis d'affirmer très clairement l'identité de la manifestation.

De nouveau des structures, ici un pis remonté, c'est-à-dire la même hauteur que précédemment, pour proposer un point de vue particulier sur le grand paysage.

Une autre vue de ce projet. Toujours l'occupation des toitures. Là on est singulièrement dans le quartier du Flon qui a été un support permanent de la manifestation, étant situé au cœur de la ville.

Voilà des installations peut être plus ludiques, pour de nouveau attirer l'attention, intriguer.

Ou des installations dans l'ancien cimetière désaffecté, mais qui avaient des propositions poétiques très fortes.

Ici une prairie intégrée dans un des secteurs où les concessions étaient arrivées à leur terme. Et un travail des stèles de terre crue qui s'amenuisaient au fur et à mesure de la saison pendant que la prairie poussait.

D'autres, la mémoire de ces concessions, une installation d'un paysagiste français. Et surtout le clou de la manifestation 2000, là c'est une vraie invention, l'utilisation du réseau de transport public pour tout d'un coup créer des jardins mobiles. Très difficiles négociations avec les chemins de fer, qui a finalement été acceptée parce que la mairesse faisait partie du conseil d'administration central de la compagnie de chemin de fer. Donc culture de végétaux sur des wagons de marchandise qui ont sillonné le réseau ferré suisse et qui ont été entreposés dans les gares de tout le pays. Là évidemment ça a été un effet démultiplicateur de notoriété par rapport au grand public.

En 2004 on m'a invité à m'occuper de la manifestation. Je suis de formation architecte. A ce moment là je dirigeais la revue Tracer. L'idée du potentiel de ces jardins comme préfiguration du développement urbain ou comme révélateur d'une situation urbaine m'a tout de suite passionné. Les deux éditions ont été orientées dans ce sens.

Vous avez ici un plan de situation général de la ville. M. Bulliard vous a déjà indiqué qu'il y avait une série de plateaux. Ce sont des plateaux ferroviaires dont la fonction au 19e siècle était d'alimenter la ville en marchandises. Ces plateaux ont une deuxième caractéristique, c'est qu'ils ont une très faible pente. A Lausanne c'est extrêmement rare d'avoir une pente faible. C'est la ville des montées et des descentes. Et ces quatre plateaux ferroviaires dont certains étaient désaffectés, d'autres toujours partiellement en fonction, s'étagaient le long de cette vallée du Flon qui avait disparue puisque la rivière a été canalisée. Et nous avons inséré ce parcours le long de ces quatre plateaux avec un cinquième qui se trouve à Renan donc la ville éloignée, pour au fond anticiper le développement de l'ouest lausannois qui aujourd'hui lance tous ces feux, par la promenade. L'idée était d'amener les habitants à flâner et à cheminer dans ces lieux pour avoir une connaissance plus intime avant d'avoir à se déterminer ultérieurement sur des projets de construction.

La deuxième chose était de révéler la présence d'acteurs. Et j'adore le fait que M. Bulliard, un chef de l'urbanisme parle de la prostitution comme un des éléments clés ou un des révélateurs du développement urbain parce que nous avons fait la même hypothèse en 2004. Vous verrez pour un ou deux projets.

Alors là à partir du centre il y avait à cette époque une série de grands travaux, des projets pour attirer l'attention aussi sur le fait que la ville n'est pas simplement minéralité mais aussi que cette minéralité n'est qu'une couche superficielle et qu'il y a toujours une relation avec la terre et le végétal.

Des lieux délaissés. Là c'est toujours le quartier du Flon avec un statut particulier, c'est-à-dire que cette parcelle est inconstructible. Etant inconstructible personne ne s'y intéressait. Elle servait d'entrepôt. Mais elle ne rendait aucun service ni aux voisins ni au propriétaire du fond et c'était plutôt quelque chose de désagréable. Cette petite baraque qui est en auto construction, est un centre d'accueil pour migrants, pour requérants d'asile où ils viennent prendre des cours pour apprendre à utiliser l'ordinateur ou pour apprendre la langue française. L'idée a été de leur proposer d'occuper cette parcelle avec un potager. Dans des conditions extrêmement difficiles puisque orientée au nord, à l'ombre en permanence, donc un vrai travail de reconquête d'un territoire délaissé. Cela a été au delà de nos espérances parce que ça a été un moyen pour des migrants venant de tous les pays du monde, de comparer des traditions qu'ils avaient, qu'ils avaient emporté avec eux, dans cet exercice d'entrer en relation, d'entrer en compétition, il y avait une compétition entre diverses méthodes de culture et très symboliquement c'était une manière de tenter de prendre racine.

Voilà une guinguette et tout de suite une relation très forte avec les voisins et ce jardin perdure toujours avec des fluctuations selon l'engagement des usagers, plus ou moins forte d'une saison à l'autre.

On parlait de la prostitution. Ici on est descendu un peu plus bas, le plateau de Sévelin, avec un théâtre qui s'est installé dans une ancienne usine qui n'avait pas de place de théâtre. Les voitures garées devant le théâtre et c'était le lieu de la prostitution. Il fallait résoudre deux problèmes : proposer tout d'abord un espace public pour ce théâtre qui est l'un des théâtres d'art et d'essai les plus pointus à Lausanne, et trouver un espace, proposer un espace pour les prostituées. Avec cette difficulté, nous avons pris contact deux ans auparavant avec cette association qui s'occupe des prostituées qui s'appelle singulièrement Fleurs de pavé et elles nous ont dit tout de suite « nous sommes des commerçantes », selon le mot de Walter Benjamin « c'est le seul commerçant où le vendeur et la marchandise se confondent », « nous souhaitons la discrétion, nous ne voulons pas apparaître, nous ne voulons pas nous manifester, nous ne voulons pas apparaître », par contre au bout d'une année elles ont dit « nous serions très touchées d'être associées à cette manifestation ». la proposition du paysagiste Jean-Yves Le Baron consistait à installer des bandes rouges de chantier qui permettait toujours le parking des voitures, nous n'avons pas eu l'autorisation d'empêcher ce parking mais les voitures venaient, s'installaient avec un peu plus d'attention que d'habitude et ce jardin qui avec des mots du glossaire de la prostitution au 19e siècle était totalement incompréhensible pour

les familles qui venaient visiter, la composition florale était une adresse poétique du paysagiste aux prostituées parce qu'il y a du jasmin, du chardon, du cosmos pour indiquer toutes les difficultés de cette activité. Ce qui a été formidable c'est que dans ce quartier difficile avec circulation de dealers de drogue, de clients de prostituées et de prostituées, aucun de ces pots qui étaient répartis dans tout l'espace du quartier n'a subi la moindre dégradation. Il y a eu une appropriation discrète, secrète de ce jardin par celles à qui ce jardin était adressé. Et là il y a une expérience extrêmement intéressante. C'est à ce moment là que les pouvoirs publics ont commencé à prendre un tout petit peu conscience de l'intérêt d'interaction avec cette activité qu'est la prostitution. Donc c'était le parc public des prostituées que personne ne connaissait que tout le monde a continué d'ignorer, à part les principales intéressées.

Ici c'est aussi un endroit totalement délaissé qui était en friche, en abandon grâce à un projet d'une école d'architecture et du paysage.

Un squat, négociation avec les squatteurs. Là les paysagistes ont proposé un projet ludique, une course de haricots en hommage ironique à la ville olympique Lausanne. Là aussi ce jardin était approprié temporairement par les squatteurs.

Une gare de marchandises avec très peu d'activités, donc les paysagistes ont simplement mis en évidence l'absence de quelque chose dans le paysage, le bruit, les trains. Et Pierre Marietton, un compositeur qui s'intéresse aux rumeurs des villes, aux portraits sonores des villes a établi un dispositif qui ramenait le bruit de la circulation ferroviaire dans ce belvédère construit pour l'occasion.

La dernière friche ferroviaire, il ne reste plus que quelques rails. Cette friche a des qualités botaniques et biologiques totalement inattendues, donc le projet a tenté de mettre en évidence ce fait, et réutilisé la dernière voie praticable pour y installer une résine qui permettait de parcourir cet espace en friche qui avait vraiment une valeur pratiquement de parc public.

Là encore une parcelle devant un autre théâtre, le théâtre Kléber-Méleau, il ne s'agit pas de culture alternative, je voudrais bien préciser ce fait, ce sont des institutions qui sont soutenues par des subventions des pouvoirs publics donc on est vraiment à la marge entre installation provisoire, squat et installation institutionnelle. Ce lieu de stockage a été retraité avec le végétal, en mettant en évidence les différences du sol, du type de sol pollué non minéral, végétal ou terreux pour changer simplement le regard devant ce théâtre. Voyez ce stockage de matériaux dans ces zones disponibles qui offrent des opportunités et là le service des parcs et des promenades a installé un jardin qui était tout à fait extraordinaire, il a installé tous les récipients qu'on utilise pour l'embellissement des villes, les stocks des récipients depuis la guerre était entreposé et ils l'ont ressorti. Vu le fait que le sol était pollué, il fallait proposer un potager qui puisse pousser dans des conditions sanitaires satisfaisantes et tout ce potager géant, avec plus de 300 espèces, donnait lieu à la possibilité d'organiser des soupes chaque semaine de la manifestation où nous avons convié des associations diverses pour tout d'un coup occuper ces lieux et utiliser ce jardin.

Des projets liés au trafic ferroviaire. Ça c'est l'écho de la manifestation de 2000, la mise en évidence des richesses biologiques de la fonction de couloir biologique des talus ferroviaires.

Et carrément, ça c'était une folie, la mise en service d'une voie de circulation de transport public interne à l'agglomération sur ces voies désaffectées ou qui sont utilisées seulement par quelques wagons à 4h du matin pour amener des marchandises dans la gare d'interface entre trafic ferroviaire et trafic camion. C'était une démonstration à l'attention des pouvoirs publics. Nous avons fait circuler à grands frais cette locomotive avec toutes les autorisations nécessaires du ministre des transports et aujourd'hui il se trouve que les pouvoirs publics et la société de transport publics ont lancé une étude pour pérenniser cette nouvelle ligne de transport public qui utilise une infrastructure déjà existante qui était simplement sous-exploitée aux vues de l'avancement de l'urbanisation.

2009, opération inverse, inauguration de la seconde ligne de métro lausannoise qui relie le bords du lac au sommet de la ville. Donc après avoir suivi la plus faible pente, on suit la plus forte pente, avec l'idée d'utiliser cette nouvelle infrastructure à la manière d'un télésiège. Les visiteurs utilisent le métro et ensuite redescendent et redécouvrent cette vue face au lac que le développement urbain avait occulté. On n'avait plus d'arrivée principale à Lausanne depuis l'amont et on ne voyait plus la ville sur le fond du grand paysage du lac Léman et des Alpes. Il y a à la fois une restauration de l'ancienne identité paysagère de

la ville et l'utilisation souterraine d'un transport automatique ultra moderne. Ce rapport entre l'ancien et le moderne, le va et vient et le souterrain était la dialectique qui nous a inspiré au départ de cette manifestation.

Le plan de cette ligne avec les stations et les quatre boucles de parcours piétons que nous avons très patiemment durant deux ans, élaborés parce qu'il s'agissait justement de proposer une série de séquences qui maintiennent l'intérêt mais qui témoignent aussi de la diversité de tous les paysages traversés. Voilà la répartition des projets de jardin.

Sur la première boucle le grand paysage avec un projet qui se met en résonance.

Une installation artistique dans un terrain qui allait être l'année suivante occupé par une construction.

Là un travail de nouveau de réappropriation d'un espace dans les quartiers les plus difficiles de Lausanne où il y a des voitures mises à feu chaque année, où les jeunes du quartier souhaitaient obtenir un label banlieue française, avec plus de 90% de population étrangère et c'est un projet de potager de nouveau qui a permis une reconquête. Il est toujours en fonction. Les deux policiers en faction avant ont pu être retirés et la situation s'est grandement apaisée. Des situations particulières toujours surprenantes.

La deuxième boucle.

La remise en situation symbolique d'un ancien cimetière de la ville.

La reconquête d'un petit square qui était totalement abandonné et couvert d'un mètre d'immondice.

Du tunnel qui était un lieu hautement désécurisé. Aujourd'hui ce jardin a été pérennisé.

La place de parking au cœur de la cité médiévale, siège des institutions publiques, l'idée était d'enlever provisoirement ces places de parking pour établir un jardin qui singulièrement, on l'a reconnu après-coup, n'a été qu'une restauration de la situation antérieure d'entrée au château, prévoyait de passer entre deux jardins qui se situaient exactement au même endroit.

Des choses assez classiques aussi.

Des cultures de fraises offertes gratuitement au public.

Là une installation, une reconquête d'un mur en béton d'une dizaine de mètres de hauteur par des mousses.

Des installations plus spectaculaires, entre les deux ponts du métro et le pont routier supérieur, une toile d'araignée végétalisée.

L'installation sur des pignons aveugles.

D'autres occupations insolites ; l'utilisation de végétaux particuliers, ici un jardin de champignons dans une arche obscure du dispositif de la gare.

Là une installation pérenne sur la ligne du métro.

Enfin le traitement de la limite entre ... haut avec ... alternative aux dispositifs habituels de rive du lac, bordures de quai.

Des installations visuelles en souterrain, ou recherche de pouvoir végétaliser certaines de ces stations, ici la station de l'hôpital.

Enfin l'utilisation de cette infrastructure pour des projets de dissémination végétale par une équipe parisienne.

Evidemment chaque fois des activités liées à cette manifestation qui permettaient de révéler la présence des acteurs, des habitants, et leur offrir des occasions de se mettre en valeur, de participer à cette activité plutôt inerte qu'est une manifestation de paysagisme et de jardins.

Je vous remercie.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Ma question est assez simple, c'est qu'on voit sur certains projets que dans la manière que vous avez de le raconter, vous parlez de la pérennisation des dispositifs. Ma question c'est comment est-ce qu'on passe, ou comment est-ce que vous avez réussi dans votre montage à associer les populations d'utilisateurs etc. ? Est-ce que les artistes continuent eux-mêmes à faire ce suivi, est-ce que c'est l'organisateur de la manifestation qui fait le suivi ? Est-ce que c'est devenu quelque chose de structurant dans la démarche ? Ou est-ce que c'est, j'allais dire, en voyant le dispositif fonctionner, que vous vous rendez compte qu'il y a l'opportunité de le pérenniser ou est-ce que ça fait partie de la commande à

l'artiste dès le départ ? C'est quoi votre rapport à la pérennisation de ces dispositifs dans les démarches, je ne sais pas si le mot est très heureux, mais on va dire participatives, contributives, qui impliquent les habitants, les usagers de ces espaces et comment est-ce que ça devient une construction collective de la ville ?

Francesco De La Casa

Ville de Lausanne - Lausanne Jardin

Ce n'est surtout pas planifié, parce que personne n'a cette connaissance préalable. Le choix des projets se fait par concours international, donc on propose simplement une circulation au préalable avec la liberté absolue des projeteurs de s'y installer. Ensuite la présence de ces populations particulières est révélée par l'installation ou par les préparatifs d'installation. Tous les acteurs avec lesquels nous avons collaborés ont été révélés au fur et à mesure de l'installation dans les travaux préparatoires, les gens s'installaient ou s'annonçaient spontanément et on regardait s'il y avait des possibilités. Parfois ça marche, parfois ça ne marche pas. Le dispositif est un dispositif de laboratoire où la série de projets va tester une situation urbaine particulière et la révéler. Ensuite pour la pérennisation on revient dans un dispositif plus classique et plus réglementaire. Chaque session a donné l'occasion de pérenniser entre quatre et cinq jardins ce qui nous fait que nous avons maintenant une collection d'une vingtaine de micro jardins dispersés dans toute la ville. Mais la pérennisation n'est que le résultat réussi de l'expérimentation. C'est souvent, d'ailleurs le dernier en date, résulte d'une pétition des habitants qui pendant quatre mois ont pu tester la validité de l'intérêt, la modification entraînée par ce jardin, ce jardin dans le tunnel était un endroit clé où les piétons refusaient de passer, très sombre avec des vitrines installées à grands coûts, dans lesquelles on ne trouvait pas de locataires pour installer des choses, alors qu'un poste de police se trouvait à la sortie de ce tunnel piéton. Les auteurs ont simplement inversé le dispositif d'éclairage, c'est-à-dire qu'au lieu d'éclairer le passage et de laisser les vitrines sombres, ils ont éclairé les vitrines et mis du végétal. Et du coup les gens ont pu reconquérir un passage clé, absolument fondamental et ça a été une démonstration faite en acte, qui a permis de convaincre et les autorités et les habitants de pérenniser ce dispositif. Il faut dire que c'était une situation problématique depuis 15 ans. On avait dépensé 6 millions de francs suisses en 1990 pour le dispositif de ces vitrines et ça désolait tout le monde, c'était vraiment une absurdité urbaine qui a pu être restaurée sans connaissance ou sans sécurité préalable. C'est le projet, la manifestation qui a amené cette démonstration.

Un participant

-

Ça veut dire qu'on trouve les budgets après dans la mise en réseaux des acteurs, avec la bonne volonté de tout le monde, un peu la municipalité, un peu... Les acteurs qui sont partie prenante de l'expérimentation trouvent-ils les conditions de sa pérennisation ?

Francesco De La Casa

Ville de Lausanne - Lausanne Jardin

Il y a des stratégies diverses pour chaque projet. Mais nous sommes un pays de démocratie directe et au fond une interpellation du citoyen. Le fait que cette manifestation, à moitié financée par les pouvoirs publics, il faut dire que la subvention est votée à l'unanimité du conseil municipal, il n'y a pas de coloration politique ou d'appropriation politique de la manifestation, ça c'est un atout. Tout le monde a compris qu'il y a une situation favorable pour tout le monde et chaque jardin se fait son histoire et se fait son histoire de pérennisation. Il y a des échecs. Il y a par exemple le jardin avec le gazon suspendu comme du linge, on pensait avoir fait la démonstration que c'était devenu le parc public de tout ce quartier qui n'en avait pas. Or les propriétaires privés ont tout rasé et fait un

parking dans la partie aval. Il ne faut pas croire que c'est une baguette magique. C'est simplement des propositions. Le parking médiéval c'est un scandale absolu de stocker les voitures sur la place symbolique des autorités dans la cité médiévale. On fait la démonstration de manière douce. L'image s'inscrit dans la population au moment où il sera décidé d'engager les fonds pour réaliser un parking souterrain et reconstituer le jardin, on aura un souvenir. Sur cette place ce qui était le plus incroyable c'était le silence qui était revenu sur cette place, mais vous ne pouvez pas en parler avec un plan dessiné sur du papier ou avec des réalisations 3D, au contraire ça entraîne la suspicion. Ce souvenir là, le bouche à oreille, les inconvénients ont pu être mesurés, on a pu débattre pendant quatre mois, parce qu'évidemment vous imaginez bien que tous les commerçants locaux ont commencé par monter aux barricades. On a dit, si vous avez des problèmes on va peut être essayer de trouver des solutions pour ne péjorer votre situation et à la fin ils ont dit « oui finalement on vit très bien avec ce nouveau jardin ».

Jean-Loup Molin

Grand Lyon

Le choix des lieux sont-ils des propositions de la municipalité, ou est-ce que ce sont les artistes qui disent : « tiens, j'ai envie d'intervenir là » ?

Francesco De La Casa

Ville de Lausanne - Lausanne Jardin

Ça a évolué. Ce n'est pas la municipalité, c'est l'équipe mandataire qui choisit, qui propose un concept. Vous avez vu que les concepts sont vraiment à l'échelle territoriale. La demande de la municipalité est qu'on passe au centre, parce que pour eux il y a évidemment un effet d'image, de visibilité. C'est à peu près la seule condition posée. Mais il y a des équipes d'urbanistes, de géographes, d'architectes paysagistes qui discutent entre eux et émerge ce concept. La dernière fois à mon avis était la plus réussie parce qu'on a simplement posé les parcours piétons en laissant totale liberté aux équipes de choisir le point de parachutage. On ne savait pas ce que ça pouvait donner. On se disait il y aura une accumulation quelque part de projets. Il y a 200 projets rendus donc on a aussi une marge de jeu. Et même le projet du tunnel ça a été une contestation du parcours proposé initialement parce qu'il s'agissait de descendre 50m de dénivelé pour remonter de l'autre côté du tunnel pour rejoindre le parcours initial. On a dit ça ne marchera jamais. Les gens se sont entêtés, ont dit « si cela vaut la peine », et finalement la contestation par un des auteurs a été validée et devient un succès démontré. Donc il y a une très grande liberté parce qu'on additionne les perceptions et les sensibilités de tous les acteurs pour arriver à une sorte de définition collective d'un espace public qui est performé par la promenade.

Christian Sozzi

Agence d'urbanisme de l'agglomération Lyonnaise

Est-ce que vous avez l'équivalent d'un comité artistique, ou d'une procédure d'agrément, qui vous permettrait d'écarter ou de mettre de côté des productions médiocres par exemple ?

Francesco De La Casa

Ville de Lausanne - Lausanne Jardin

C'est justement le concours d'architecture international qui est cette instance. On a un jury de qualité, aussi pour susciter les candidatures. Le dernier jury il y avait Sylvia Caress de Eulonde, Frédéric Bonnet de Obras, Patrick Bouchain, Liliana Motta, des paysagistes suisses, des gens qui connaissaient très bien le

contexte. Il y a avait un représentant des transports publics, il y avait des représentants de tous les services de la ville, de manière à ce que à la fois la qualité conceptuelle mais aussi les conditions de réalité puissent être appliquées au projet. Donc là il y a déjà un premier choix. Et ensuite pendant une année le travail d'avant projet permet de tester aussi la capacité des équipes. On a une équipe australienne qui nous a proposé de faire un jardin à 10 mètres sous terre. Evidemment ils n'ont jamais pu démontrer la faisabilité de cette chose et finalement on a renoncé. C'est une démarche qui est non institutionnelle. Ça permet une souplesse, une adaptabilité, une rapidité de correction qui est tout à fait intéressante et qui est cette invention particulière que Lausanne a su trouver. J'ajouterai juste une chose c'est qu'en 2014 il y aura la prochaine édition qui va faire rhizome, puisque j'ai profité d'aller à Genève pour importer le virus, et qui sera encore plus orientée sur la préfiguration urbaine. Là il y a un projet d'un quartier de 10 000 logements impliquant une modification de zone agricole, donc quelque chose d'extrêmement sensible, d'un débat politique et public très aigu à Genève et l'idée est d'utiliser ces ressources d'arpentage, de flânerie, de test des situations particulières, et de révélation du grand paysage pour anticiper sur les projets. C'est-à-dire que la population n'ait pas à se déterminer sur un plan.

Marco Ribeiro

Responsable des espaces publics - Ville de Lausanne

Ce sont des interventions dans un cadre événementiel important. Est-ce que vous voyez des opportunités ou des risques pour utiliser la même démarche pour des actions plus ponctuelles ? On sait que Lausanne est passée par des transformations importantes au niveau du projet, qui métamorphose les axes forts, par exemple la base du tunnel qui va être utilisée par des transports pour une longue période. Est-ce qu'on pourrait envisager une intervention ponctuelle ? Quels sont les risques et les opportunités d'intervenir de cette manière.

Francesco De La Casa

Ville de Lausanne - Lausanne Jardin

Maintenant je vais être critique avec Lausanne qui a eu cette intuition phénoménale. Ils n'ont pas saisi l'opportunité et le potentiel de ces démarches. Ce sont des démarches de test provisoires. Il y a un urbaniste à la ville de Bienne qui est voisine, qui utilise le provisoire, cette notion de provisoire comme instrument d'aménagement urbain, pour le vide urbain. Par exemple s'il veut rendre piétonne une route, une rue, il y a évidemment tous les commerçants qui s'élèvent. Donc il dit « on fait une installation, on dépense 10 000 € pour faire une installation pendant 6 mois, et c'est vous qui allez nous donner les informations, vous allez nous donner l'évolution de vos chiffres d'affaire, etc. » Ça a toujours permis d'installer les projets et aucun projet chez lui de modification du réseau routier urbain n'a été contesté. Alors que si vous le faites uniquement avec des planifications légales, c'est extrêmement difficile de faire passer les choses comme ça. Oui je dirai que l'investissement, le risque est minimal, parce que le paysagisme peut faire des démonstrations spatiales d'une certaine étendue avec des budgets qui sont inférieurs à 50 000 francs suisse, ceux qui ont dépassé ces budgets ce sont juste les tentatives audacieuses : construire une toile d'araignée entre deux ponts de transport public, vous payez 1 million si le trafic est interrompu pendant ½ journée. Là il a fallu être au sommet de la technicité de l'installation du jardin. C'était aussi un test pour nous, de voir jusqu'où nous pouvions aller avec les outils du paysagisme et du jardinage. Mais l'éventail des expérimentations est infini. Et ce qui a été le révélateur pour moi, je l'ignorais avant de commencer ça, c'est un révélateur social. Vous modifiez quelque chose, même temporairement dans l'espace public et il y a tout de suite quelqu'un qui vient vous poser une question. Et tout d'un coup vous vous rendez compte que cette personne a une histoire par rapport à l'installation du quartier. Dans le quartier difficile dont je vous ai parlé trop brièvement parce qu'il mériterait une conférence à lui tout seul, quelqu'un est venu et a dit « j'étais fondateur de l'association des habitants du quartier et maintenant je vote extrême droite, j'en ai marre, je suis épuisé, j'ai tout essayé ».

C'était un type qui était allé à Katmandou, et ... Il a quand même soutenu, il a suivi toutes nos conférences de présentation, nos opérations et ça a été le moteur principal parce qu'il a retrouvé son énergie et c'est lui qui a fait le méchoui, parce qu'on a fait un méchoui à un moment donné, en invitant la fanfare de la police béninoise à faire un petit concert improvisé sur place. Donc pour vous dire, le type qui votait extrême droite, qui était du « flower power » et qui votait extrême droite, tout d'un coup il a pu réaccueillir les idéaux de sa jeunesse.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Vous avez parlé de ferroviaire et de biodiversité. Vous avez fait des études sur ce sujet ?

Francesco De La Casa

Ville de Lausanne

On a pu solliciter des fonds fédéraux qui ont financé cette installation. L'idée de l'installation était d'attirer l'attention du voyageur, c'était un mobile pour que les gens regardent le talus tout simplement. Mais une grande partie de ce montant a été affecté à une analyse botanique, un inventaire de toutes les espèces animales qui utilisaient ce couloir et qui a fait l'objet d'une publication à la fin de la manifestation. Effectivement il y a des ressources pour explorer tous les domaines des flux vivants qui traversent une ville.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Merci beaucoup. J'espère que vous allez nous inviter à Genève dans deux ans.

Francesco De La Casa

Ville de Lausanne

J'espère que nous arriverons au bout, parce que c'est toujours une aventure.

Lauren Andres

Expert Plateforme POPSU Europe

Je vais essayer au travers de cette communication de replacer un petit peu le contexte. On a commencé à aborder dans la matinée des exemples très particuliers illustrant la manière dont Lausanne s'approprie les espaces publics. On a commencé à soulever des questions relatives aux territoires en mutation dans la ville de Lausanne, et de ce lien probable, hypothétique qui me semble intéressant d'explorer entre ville des créateurs et mutabilité. Il va falloir probablement aller beaucoup plus loin car cette relation entre ces territoires en déshérence, cette mutabilité urbaine et puis ces territoires de la prostitution est questionnable. Elle n'est pas non plus anodine et n'est pas non plus singulière à la ville de Lausanne en tant que telle.

Je vais quand même préciser que mon propos ne va pas tourner autour de ça. Je pense qu'il faut aller beaucoup plus loin dans la réflexion. Ce que je vais essayer aussi de montrer c'est que, le thème et cette question de la « ville des créateurs » peut être abordé au travers de différentes notions que je vais développer.

Au cours de ma communication, vous allez voir, je vais faire une différence entre ce que je vais appeler la culture avec un grand C et la culture avec un petit C. On a tendance - en tout cas, c'est quelque chose que j'ai retrouvé aussi au

cours des entretiens que j'ai fait - à associer des expériences que je caractériserai d'expériences d'espaces autogérés, de cultures de milieux associatifs (qui font du projet culturel etc.) à de la culture alternative. Je ne définirai pas du tout la culture alternative de ce point de vue là, et à mon sens Lausanne n'est pas une ville justement où la culture alternative est extrêmement marquée. Pour moi la culture alternative est associée à des expériences très marquées, très revendicatrices héritées des mouvements de contre-culture nés dans les années 70-80. Je citerai par exemple la Rote Fabrik à Zurich, vous avez l'expérience de l'usine à Genève, il y a d'autres expériences en Europe. Au travers du cas de Berlin on verra aussi cette importance de la contre-culture, de la culture alternative au travers de grands espaces culturels alternatifs qui ont évolué par la suite (du type par exemple du Tachales à Berlin). Pour moi à Lausanne on est quand même loin de ça, on est sur un paysage qui va être beaucoup plus traditionnel ; par contre on va voir qu'il y a un réel intérêt à essayer de décortiquer ce paysage culturel et créatif, c'est au travers de la différenciation qui va se faire entre une culture très traditionnelle (Lausanne est quand même une ville culturelle en tant que telle, particulièrement par sa taille et son offre culturelle en termes de musées, théâtres, opéras etc.) et un paysage créatif et culturel qui est aussi très dense (au travers de beaucoup d'expériences de petits acteurs culturels et créatifs qui sont là pour créer et qui disposent malgré tout d'un certain nombre de moyens. Ils sont là, ils ont investi la ville et ils proposent et offrent une réelle dynamique culturelle et artistique dans cette ville).

Le deuxième point qu'il me paraît aussi important de marquer c'est que bien entendu si on regarde comment la ville utilise la culture et pas fondamentalement justement le créatif, on s'aperçoit qu'elle utilise la culture comme moyen de se promouvoir. Véritablement la culture est un des piliers de la stratégie de marketing urbain de la ville de Lausanne, et ce depuis fort longtemps. Il faut quand même préciser que Lausanne n'est pas une ville proprement dite industrielle. C'est quand même une ville qui dès le 19^e siècle s'est développée autour du tourisme, s'est développée autour des banques, donc du tertiaire en quelques sortes ; elle a utilisé la culture très rapidement comme un moyen d'attirer des gens de l'extérieur. In fine quand on regarde ce territoire de la ville de Lausanne, on a un espace à part, qui est cet espace dont on a commencé à parler. En d'autres termes, cette vallée du Flon mais aussi le quartier du Rotillon. Ces deux espaces ont été le départ de ces territoires en déshérence et ont été au cœur des démarches de projet urbain de la ville ; ce territoire s'étend d'ailleurs non pas seulement à l'échelle de la ville de Lausanne mais à l'échelle de l'agglomération puisque jusque dans la ville de Renens. Et vous allez voir que je vais mentionner à un moment donné une espèce de poussée vers l'ouest, c'est-à-dire que ce territoire qui a été décrit comme le territoire de la prostitution est aussi LE territoire mutable par définition de la ville de Lausanne et c'est le territoire, si on le compare avec d'autres villes européennes, où là il y a potentialité pour faire du renouvellement urbain, de la régénération urbaine. On est sur des territoires de friches, sur des territoires mutables, sur des territoires qui sont hérités on va dire des fonctions industrielles artisanales, et donc de fait, sont particulièrement adaptées aussi pour des activités créatives, artistiques et autres.

Il me paraît important également de noter que ce séminaire se concentre sur la ville des créateurs. Il y a à l'heure actuelle à l'échelle internationale, un discours autour du paradigme de la ville créative, autour des travaux de Florida, etc. avec souvent bien entendu peu de regards critiques par rapport à qu'est-ce que cette ville créative, qu'est-ce que ça apporte, etc. Au travers des séries d'entretiens que j'ai fait à Lausanne pour ce programme mais aussi dans le cadre d'autres travaux précédents, il est intéressant de noter que l'on ne trouve pas à Lausanne ce discours autour du concept de ville créative. Il n'y a pas cette appropriation que vous pouvez trouver par exemple à Birmingham ou Rotterdam, autour de la manière dont on veut vraiment positionner la ville comme une ville créative. Avec Lausanne, on reste sur une ville qui essaie de vendre son image de ville culturelle essentiellement. Et cette importance de la culture est à noter. Donc autour de ça on va voir que finalement c'est vraiment autour de ce mot de créateur qu'on va sortir du contexte, en quelques sortes, un peu de la ville créative en tant que concept de marketing urbain à l'échelle européenne et au delà.

Et donc, au travers de ma communication, je vais essayer de vous donner un petit aperçu de ce paysage et de la manière dont les créateurs sont présents dans la ville de Lausanne, on va essayer de décortiquer ça au travers de différents regards. Je reviendrais sur les axes du programme POPSU à la fin pour essayer de donner un petit peu des pistes de lectures et identifier les grandes figures et les grandes caractéristique de cette ville de Lausanne comme ville de créateurs. Ce que j'essaierai de vous montrer aussi c'est que bien entendu il a été souligné aussi au départ que le service de la culture n'a pas été présent et n'est pas présent dans la salle. J'ai eu la chance de faire quelques entretiens supplémentaires donc je vais quand même aussi vous apporter si possible quelques exemples de ce qui se fait aussi en matière de politique culturelle et aussi d'aide et de support à ces activités culturelles et créatives dans la ville de Lausanne.

Premier point et là en l'occurrence j'imagine que je n'apporte pas grand chose à cette lecture... Lausanne est une ville de culture avec un grand C. Il y a énormément d'institutions culturelles que ce soit le théâtre de Vidy ou le Ballet Béjard. C'est vrai que cette offre culturelle est réellement exceptionnelle surtout quand on le rapporte à la taille de la ville de Lausanne. Deuxièmement et je l'ai déjà précisé, pour moi Lausanne n'est pas du tout un berceau de la culture alternative suisse, à contrario par exemple de Zurich ou de Genève. Il y a eu un certain nombre de squats, d'expériences culturelles de contre-culture, néanmoins elles restent quand même relativement mineures ; on est beaucoup plus dans des espaces qui sont très peu revendicateurs. On verra qu'il y a eu quelques exceptions avec la mutation du Flon (qui a été conflictuelle) mais c'est quand même extrêmement différent des types d'expériences qu'on peut retrouver ailleurs en Europe, en France, en Allemagne ou ailleurs.

Ça c'est le panorama générale de la ville culturelle. Il est important maintenant de détailler un peu plus cette diversité du paysage culturel et artistique. Pour ceux qui connaissent Lausanne, à nouveau je ne vais pas apporter grand chose, néanmoins il me paraît quand même important de re-préciser que cette série d'institutions culturelles (théâtre de Vidy, ballet Béjard) sont au cœur de la politique de marketing, de branding de la ville de Lausanne ; elles fournissent une offre culturelle diverse pour différents publics : les habitants de Lausanne et des environs ainsi que de nombreuses personnes de l'extérieur. Quand on discute avec les personnes du service de la culture on s'aperçoit qu'il y a une réelle volonté d'afficher une sorte de complémentarité et de diversité, non seulement entre ces grandes institutions mais aussi entre les autres institutions culturelles et créatives qui sont moins connues mais qui font aussi partie du paysage culturel et créatif. On reviendra sur ces dernières tout à l'heure.

Là ça vous donne, et c'est juste pour information, vous avez des préavis récents qui positionnent très clairement La culture comme je le disais, est au cœur du marketing urbain. On la retrouve côte à côte avec d'autres grands paradigmes: développement durable. Elle est associée aussi à l'autre référence clé : Lausanne est une capitale olympique et une ville universitaire (UNIL, EPDL). Pour sa taille, très moyenne, elle a une série d'équipements d'excellence

Ce qui est intéressant au delà, c'est que justement si on sort des grandes institutions culturelles, on s'aperçoit qu'il y a énormément de lieux culturels à Lausanne qui sont de différentes natures. Bien entendu on a une série de musées (Je ne détaillerai pas). Il convient juste de mentionner le projet de pôle muséal dont les travaux devraient commencer prochainement. Ceci est vraiment une marque de l'investissement de la ville de Lausanne par rapport à la culture. Il démontre aussi le lien entre terrain en mutation et aménagement urbain puisque ce musée va être construit sur des terrains ferroviaires inutilisés.

Lausanne est non seulement une ville où il y a des créateurs mais aussi une ville qui accueille les créateurs et qui présente les œuvres des créateurs. Il y a une série de galeries extrêmement connues basées à Lausanne ce qui à nouveau est anodin pour sa taille. Pour n'en citer qu'une vous avez par exemple la galerie Alice Pouli basée d'ailleurs au Flon depuis fort longtemps et qui est arrivée au Flon aussi du fait de l'image du Flon dans les années 90 ; cette galerie est connue mondialement et qui vend des œuvres jusqu'à New York ou ailleurs.

Au delà de ce système et de ce cadre assez traditionnel on retrouve On trouve aussi une série d'espaces qui sont ce qu'on pourrait appeler des espaces indépendants, des espaces autogérés (à nouveau précisons que l'on n'est pas du tout sur de l'alternatif). Ils sont développés par des associations qui souhaitent promouvoir une forme d'art (en particulier l'art contemporain). Si vous regardez un lieu comme le circuit, vous avez un centre d'art contemporain qui est une association et ce sont des personnes qui maintenant depuis 10-15 ans ont développé un espace d'exposition et de création ; le circuit n'est pas le seul, on a une série de lieux similaires à Lausanne qui montrent le dynamisme de la ville en matière d'art contemporain.

Et puis, on a un certain nombre d'acteurs qui sont extrêmement bien reconnus à l'échelle du champ de l'art contemporain. Pour n'en citer qu'un étant donné que vous avez les photos, vous avez par exemple au fond quelqu'un comme Daniel Schlaepfer qui est basé au Flon, qui est un artiste et qui là justement renvoie aussi à quelque chose de très particulier, le rapport à Lausanne des artistes avec l'espace et en particulier l'espace du Flon. Daniel Schlaepfer est installé dans un ancien hangar-garage (en l'occurrence son atelier abrite encore les traces de l'ancien voie ferrée du Flon).

Parmi ces créateurs, certains vivent de leur art mais beaucoup ont un travail à côté. Et on verra que cette diversité des artistes se retrouve dans des manifestations, dont une, qui est la manifestation Aperti.

In fine le dernier volet de ce paysage culturel et créatif est ce que je vais appeler les acteurs de l'économie créative. Là on sort de la culture traditionnelle et on rentre dans le champ de ce que nous en Grande-Bretagne nous appelons le champ de l'économie créative : cela inclut par exemple la photographie, le graphic design, etc. Soit ces créateurs ont leurs propres locaux, soit ils occupent des espaces mutualisés. Un lieu très intéressant est celui de l'Imprimerie. C'est un espace mutable, un ancien garage dans lequel une association s'est installée (l'imprimerie) ; elle rassemble des acteurs diversifiés. On a des graphic designers, on a des céramistes, on a une photographe, on a une personne fabriquant des bijoux. Ces différents créateurs se sont rassemblés, ont trouvé cet espace, louent cet espace et ont développé une association qui fonctionne et utilise cet espace comme espace mutualisé. Ce n'est pas un espace du tout alternatif. Par contre au delà de son utilité quotidienne, le lieu est aussi utilisé pour une série d'événements, par exemple des concerts, des conférences. C'est un moyen pour essayer de faire connaître le lieu. Ce qui est très intéressant par rapport à ces espaces mutualisés c'est le lien qu'on retrouve entre ces nouveaux types d'acteurs, ces acteurs de l'économie créative qui majoritairement sont relativement jeunes, entre 20 et 35 ans, et le paysage éducatif. On a déjà parlé de l'EPFL qui est un des gros atouts de la ville de Lausanne. Il y a aussi deux écoles qui jouent un rôle extrêmement marquant à Lausanne, c'est l'ECAD, l'école Cantonale d'Arts et de Design qui forme énormément de jeunes artistes qui pour beaucoup, une fois sortis de l'école, décident de rester à Lausanne, et la Haute Ecole de Théâtre de Suisse Romande. Au travers des entretiens que j'ai pu mener on s'aperçoit un très fort attachement à cette ville de Lausanne du fait de sa taille, du fait des réseaux qu'elle peut forger, du fait aussi que Lausanne est encore perçue comme une ville où il y a un certain nombre d'espaces qui peuvent être loués et donc dans lesquels on peut développer des activités artistiques ou créatives.

Par rapport à ce réseau créatif on a une sorte de terreau artistique et créatif extrêmement dynamique qui amène une volonté de faire connaître les lieux. A ce sujet l'initiative Aperti est intéressante à noter. Cette initiative se déroule une fois par an pendant un weekend ; l'ensemble des artistes sélectionnés par l'association ouvre ses ateliers à la population lausannoise ; ils peuvent ainsi montrer leur travail, leur atelier, leur espace de travail.

On s'aperçoit de la diversité mais aussi du nombre d'ateliers qui sont présents à Lausanne.

On a déjà abordé la question de Lausanne Jardins, qui est une des manifestations importantes dans cette ville. Au travers de différents types de manifestations, que ce soit le Flon s

Street, que ce soit Aperti ou Lausanne Jardins, on s'aperçoit de la connexion entre ces lieux d'expérimentations créatives et culturelles et ces espaces mutables, ces espaces en friche.

Juste pour revenir très brièvement sur comment la ville se positionne par rapport à ça. J'ai déjà souligné que c'est une ville de culture avec un grand C et donc de fait, par rapport à ça, il y a un certain nombre de supports qui sont proposés par la ville aux arts de la scène : bien entendu des subventions, un certain nombre de studios offerts par la ville, des conventions de soutien qui ne se passent pas seulement au niveau de la ville de Lausanne, mais dans une démarche partenariale, et des contrats de confiance (la ville investit sur un artiste pendant trois ans pour l'aider à développer sa pratique artistique sans fondamentalement avoir à travailler pour vivre).

Ces formes de soutien au niveau des arts de la scène aujourd'hui se retrouvent vis à vis des arts visuels et vont être proposées dans un futur proche. Cela dénote un intérêt de plus en plus marqué pour les arts visuel. De nouveaux types d'aides sont proposées (les contrats de confiance vont être disponibles pour les arts visuels dans les années à venir) ; il est question de mettre à disposition quelques ateliers d'artistes ; est aussi en train d'être monté un bureau culturel (il y en a déjà à Genève et à Zurich) : c'est un lieu où tout créateur a la possibilité d'aller chercher, de louer du matériel photographique par exemple, pour pouvoir promouvoir son activité.

Bien entendu un des plus gros investissements va être celui du pôle muséal, essentiellement lié à l'art contemporain ; ce dernier, hypothétiquement, pourra, peut être, être un catalyseur pour le développement d'un quartier culturel ou artistique dans la ville de Lausanne. Les questions qu'elle pose doivent être reliées au fait que la ville a un potentiel mutable relativement limité. On n'est pas du tout dans une configuration du type Berlin où les espaces mutables sont en abondance et ont fortement attirés les artistes. A Lausanne les espaces disponibles sont extrêmement limités, ils sont localisés essentiellement sur cette trajectoire Rotillon Renens on va dire, englobant le Flon, Sévillon, etc.

L'Exemple illustrant comment Lausanne a utilisé ces espaces mutables pour reconstruire une image de culture plus trendy. Aujourd'hui le Flon est un espace qui a été gentrifié d'un point de vue économique. Or, à l'origine c'était un espace complètement à part dans la ville. Par exemple, à un moment, un des entrepôts (aujourd'hui disparu) abritait un des magasins relativement trendy et en même temps vous aviez un cinéma de plein air. Ce qu'il faut savoir c'est que toute cette stratégie de régénération du Flon qui va être présentée par la suite, était initialement liée à des blocages urbanistiques. C'était un territoire qui était au cœur des préoccupations de la ville et du propriétaire (c'est un terrain privé, ce n'est pas un terrain public) ; or, du fait d'un premier et second plan partiel d'affectation refusé, le terrain ne pouvait pas muter. Donc tout ça a fait que ce territoire était libre pour des appropriations et qu'à un moment donné il y a eu un effet d'opportunité qui s'est créé lié à ces activités qui s'étaient installées là. A l'heure actuelle, ailleurs dans Lausanne, il n'y a pas de territoires équivalents au Flon. Les espaces qui sont disponibles sont des espaces qui sont beaucoup plus dispatchés. Un bâtiment qui se libère peut être investi par des créateurs, dans certaines conditions. Cela est le cas pour le Circuit. Vous avez un ancien garage qui est réutilisé comme espace d'art contemporain. Typiquement, cette parcelle était difficilement mutable. Eventuellement on peut démolir et faire un immeuble, néanmoins le garage est déjà collé à d'autres bâtiments, il jouxte la voie de chemin de fer, donc son potentiel mutable est relativement limité. Du coup l'usage pour des activités artistiques ou culturelles devient intéressant.

bâtiments appartenant à la municipalité) répond donc au besoin des créateurs. Pas mal de propriétaires saisissent l'opportunité d'avoir des créateurs dans leur bâtiment. Si on reprend l'exemple de l'imprimerie, ils payent un loyer qui n'est quand même pas négligeable qui est divisé en 6, 7, 8 différents petits loyers. Néanmoins c'est une rentrée d'argent qui est importante pour le propriétaire.

Si on revient à cette question de l'utilisation et de la réappropriation de ces espaces en friche, on s'aperçoit qu'il y a vraiment une connexion entre cette réutilisation des espaces en friche du type Lausanne Jardin et la manière dont un certain nombre de quartiers et d'espaces ont muté dans la ville de Lausanne. Du coup si on essaie de dresser un petit panorama assez rapide, qu'est-ce que ça veut dire vis-à-vis des axes du programme POPSU ?

Les différentes expériences créatives et artistiques dans Lausanne reposent sur un accord foncier quant à l'occupation des lieux : la ville ou le propriétaire des lieux accorde un bail d'une durée plus ou moins longue permettant l'occupation des lieux. Ces lieux ensuite vont être réutilisés, réaménagés, réadaptés en

fonction des besoins des artistes et des créateurs. On est au sein d'une relation gagnant-gagnant entre ces différents types d'acteurs. Chaque artiste, créateur trouve un espace qui va lui convenir en termes de modularité, hauts plafonds, possibilité de faire un peu ce qu'il veut. Le propriétaire quant à lui y trouve un certain retour financier ; au delà l'utilisation temporaire créative peut être perçue comme permettant une revalorisation foncière, d'image, etc. Cela n'est pas spécifique à Lausanne et se retrouve aux USA ou ailleurs en Europe. Souvent, cela mène à de la gentrification.

Ce qui est intéressant à Lausanne comme dans d'autres villes mais de manière plus importante à Lausanne est une ville avec une forte pression foncière. Il y a les plateformes ferroviaires qui sont encore disponibles ; ailleurs les pressions foncières, obligent les créateurs à changer souvent d'espace. Si l'on prend par exemple le cas du Circuit, l'association a changé de lieu au moins trois ou quatre fois depuis sa création. Or cette mutabilité est intégrée dans la manière dont les lieux vont être créés. A contrario d'expériences typiques de la culture alternative où il y a une très forte revendication liée au lieu, dans la plupart des expériences lausannoises, on note un très fort attachement au projet et beaucoup moins au lieu en tant que tel. On n'est pas dans une perspective de défense du lieu où on ne veut surtout pas bouger. Les créateurs sont prêt à bouger tant qu'ils retrouvent un lieu similaire. Ce qui est important c'est que le projet se perpétue. Cela dit cette analyse diffère un peu dans le cas du Flon, où là on a eu des tensions relativement importantes avec des acteurs qui étaient là depuis pas mal de temps et qui ont refusé cette trajectoire de mutation qui était pourtant relativement acquise et qui était normale. Ces tensions ont du être gérées au fur et à mesure de l'évolution de la stratégie de régénération. qu'une gentrification progressive, vers l'ouest, est en cours.

Les acteurs de cette petite économie créative utilisent activement leurs réseaux ainsi que les nouveaux médias (facebook, etc). Ils utilisent aussi ce type de supports pour annoncer qu'un espace est disponible à la location ou sous-location. Dans le cas de l'imprimerie il y a donc un turn over qui est très rapide pour assurer une rentabilisation maximale de l'espace.

Ce qui est intéressant aussi c'est que ces espaces là sont dans cette démarche de reconnaissance de projet. Les créateurs les plus expérimentés bénéficient de subventions d'institutions privées ou publiques. Ceux qui sont encore à un stade de maturation plus prématuré explorent les possibilités de soutien.

Si l'on regarde ce territoire, il accueille aussi la majorité des écoles/universités. Si vous prenez les modèles anglo-saxons, à partir du moment où vous avez des territoires avec une très forte emprise des institutions éducatives, universités, écoles, etc. auxquels s'ajoute des acteurs de l'économie créative, architectes, graphic designers, etc. ces territoire, en matière de planification, vont être caractérisés comme corridor de « knowledge and creative industries ». Vous n'avez pas du tout ça à Lausanne et cette non-valorisation est peut être quelque chose à creuser.

Les créateurs-inventeurs, on s'aperçoit, et je l'ai déjà mentionné, que ces derniers s'intéressent à des espaces mutables ; ce sont des bâtiments flexibles, modulables, dont on peut faire ce qu'on veut. Or, vu que l'on est sur des parcelles, à l'exception du Flon, l'influence de ces créateurs inventeurs est limitée.

Là ça renvoie à ce que je disais avec l'exception du Flon, où là vous avez un aperçu de ce qu'était le Flon avant. Le Flon que vous allez voir cet après-midi ce n'est bien entendu plus ce Flon là, sur les photos. Ca c'était le Flon du milieu et de la fin des années 1990. On avait ces vieux bâtiments industriels qui avaient été réutilisés par des magasins de fripes par exemple, et d'autres types de commerces indépendants qui avaient investis cet espace, attiré par la localisation centrale et attiré par des loyers qui étaient peu chers. Néanmoins, tout le processus de régénération, de renouvellement a été mis en œuvre par la suite. Certains Tous ces bâtiments ont été conservé et complètement réhabilités. Ils n'ont plus du tout la même image et vous verrez aussi qu'en matière de réaménagement des espaces publics, tous ces espaces de parking n'existent plus et tout l'espace a été essentiellement rendu aux piétons.

. On a gardé cette typologie du quartier mais les hangars ont laissé place à d'autres types de bâtiments avec une recherche a niveau du graphisme, de

l'architecture. L'aménagement artistique des espaces publics a été introduit avec ces vitrines d'exposition que vous verrez lorsque l'on se baladera au Flon cet après-midi.

Or, on a commencé à l'aborder et je ne vais pas pouvoir approfondir énormément, mais on s'aperçoit qu'à Lausanne il y a un véritable intérêt mais aussi une opportunité vis-à-vis des usages temporaires. Cela se traduit au travers des expériences du type Lausanne jardin, au travers de ce qui a été fait au Flon. Cela n'est pas anodin surtout si l'on compare ce qui se passe à Lausanne et ce qui a pu se passer ailleurs dans d'autres villes européennes. Cette question de l'usage temporaire est vraiment au cœur de l'aménagement urbain et en particulier pour nous en Grande-Bretagne dans un contexte de crise. Prenez par exemple l'expérience des *Meanwhile Spaces*. Le gouvernement précédent a financé une initiative visant à permettre grâce à des baux temporaires l'occupation d'espaces commerciaux vides (à cause de la crise) afin d'y développer des projets temporaires. Cette initiative s'est prolongé sous le gouvernement suivant et de nombreux projets se sont montés. Se pose ainsi la question ici de l'intérêt de trouver une balance entre planifié, non planifié et encadré, non encadré. Un autre exemple peut être mentionné, celui de la *High Line* à New York. Le projet est significatif de la reconquête d'un patrimoine industriel par l'art paysager et la promenade. Les new yorkais et touristes peuvent se promener sur l'ancienne voie, prendre le soleil ou boire un café.

In fine si on renvoie au dernier axe de ce programme POPSU sur Lausanne ville des créateurs acteurs, il me paraît important de repositionner tout cela vis à vis du contexte suisse de démocratie directe. Cette démocratie directe peut être dans certains cas à l'origine de certains blocages urbanistiques. On l'a vu dans le cas du Flon suite à l'échec du premier PPA qui est rejeté par referendum local que les habitants, les résidents, les locataires à un certain moment peuvent avoir leur mot à dire. Le pôle muséal est un autre exemple : le premier projet qui devait être prêt du lac a été refusé.

Or, vis à vis des différents lieux créatifs lausannois, il ne semble pas avoir de réelles tensions sous jacentes. On n'est pas dans un contexte revendicateur, on est plutôt dans un contexte de collaboration, de recherche de synergie entre ce grand Culturel, ce petit culturel, les arts visuels et les arts de la scène. Il me semble que l'on est vraiment dans une période de transition où il y a une sorte d'intégration de ces différentes formes culturelles et créatives et où le temporaire semble vraiment être considéré comme quelque chose d'attractif sur lequel on peut peut-être travailler.

Pour résumer, très rapidement, il est vrai que l'image traditionnelle que l'on peut avoir de la ville de Lausanne est celle d'une ville culturelle traditionnelle. En réalité quand on regarde et qu'on essaie de se pencher plus en détail sur la nature de ce paysage culturel et artistique on est face à une ville qui est marquée par différents types d'expériences artistiques et créatives. Il y a une réelle complémentarité qui n'est pas forcément encore extrêmement bien recadrée dans des documents de planification. Le petit paysage créatif lausannois, non revendicateur, est en néanmoins déjà institutionnalisé. Cette collaboration qui serait souhaitable et cette richesse créative mériterait d'être associée à une stratégie alliant enjeux culturels et enjeux de planification et d'aménagements urbains. En effet, à Lausanne, les enjeux des espaces mutables, et les enjeux de développement culturel et créatif sont complètement connectés les uns aux autres.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Lauren merci beaucoup. Je propose que vous gardiez vos questions pour tout à l'heure.

Paul Rambert

Ville de Lausanne

On a déjà passablement parlé du Flon ce matin, je vais enchaîner. Sachez simplement avant que j'oublie que nous avons édité un livre. J'ai apporté quelques exemplaires mais ils sont un peu lourds. Si certains d'entre vous sont intéressés de l'avoir, il faudrait me le dire, vous avez mes coordonnées et je pourrais vous le faire parvenir.

Je vais essayer de vous parler de la mutation du Flon dans une période exactement de 10 ans de 1998 jusqu'en 2008 où j'ai effectivement été un peu le chef d'orchestre. Je voudrais tout de suite vous dire, je ne suis pas un urbaniste, je ne suis qu'un petit architecte mais j'ai quand même une certaine expérience dans des grands projets immobiliers relativement complexes.

Dans la deuxième partie de mon exposé il y aura beaucoup de photos, on ira assez vite. L'idée est de vous montrer l'ambiance et de vous montrer aussi des bâtiments, des intérieurs, cela facilitera peut être votre promenade digestive après le repas, parce que je n'ai pas l'intention de vous prendre en groupe et de vous mener partout parce que crois qu'avec les informations que vous avez ce sera suffisant.

Vous savez entre temps où se situe le Flon. A droite il y a une représentation un petit peu commerciale parce qu'il s'agissait aussi de commercialiser ces surfaces, donc de trouver des acteurs qui nous louent ces surfaces et il fallait bien leur montrer que le Flon est au centre de Lausanne, mais en même temps ce petit plat à droite est un reflet historique sur la société Lausanne Ouchy puisque la société Lausanne Ouchy a été créée dans la seconde partie du 19e siècle, c'est un Jean-Jacques Mercier qui était tanneur au Flon, qui utilisait l'eau du Flon mais il n'était pas seulement tanneur, c'était aussi un grand entrepreneur et il a proposé à la ville de Lausanne de l'époque, de construire un funiculaire qui allait d'Ouchy en passant par la gare principale et qui montait jusque sur la plateforme du Flon. Et en même temps il avait en douce acheté tous les terrains que constitue actuellement la plateforme du Flon et il a tout bêtement proposé à la ville, chose impensable de nos jours, de combler cette plateforme avec les matériaux qui sortaient du tunnel et puis ensuite par d'autres matériaux. Et tout ce remplissage est allée d'est en ouest, vous allez le voir tout à l'heure. Donc voilà, actuellement on peut vraiment dire que le Flon est situé au centre de Lausanne.

Une vue panoramique qui est prise depuis le sommet de la tour Bel-Air que vous avez aussi vu dans certaines présentations de ce matin, donc on regarde en direction du sud, on a au fond le lac et la France, de l'autre côté. Et à gauche c'est l'est du Flon avec la place de l'Europe. Nous nous situons actuellement encore plus à l'est et puis tout à droite, c'est donc l'ouest avec les bâtiments de Flon ville que l'on verra tout à l'heure.

Un petit retour historique tout de même. Cette vallée du Flon était une vallée très romantique, à gauche en haut, et puis vous avez la cité au milieu et maintenant l'évolution. C'est-à-dire que le grand pont qui se situe au centre de l'image a été construit avant le comblement de la vallée et actuellement les véhicules circulent à ce niveau et le reste est comblé. Vous voyez à droite déjà des images du comblement. On reconnaît la gare du Flon, donc la station terminus du funiculaire que vous avez vu sur le tracé tout à l'heure et c'était d'une part pour transporter les personnes mais c'était surtout aussi pour transporter de la marchandise qui arrivait en bateau à Ouchy, qui était chargée sur les wagons et qui montait jusqu'à la plateforme du Flon. Et l'on a l'image à droite en bas, c'est plusieurs décennies après, on avait démolie cette gare, on avait construit un parking qui existe d'ailleurs toujours, le parking Saint François et on voit encore la petite baraque où on vendait les tickets pour le funiculaire. Donc en fait le LO à l'époque était une société qui gérait, qui exploitait un petit chemin de fer et qui avait tout un grand domaine immobilier dans lequel l'affectation principale dans le Flon à l'époque était du stockage avec dans la voie du chariot que l'on va redécouvrir tout à l'heure, une petite locomotive qui tirait des wagons et puis ensuite on dispatchait les marchandises dans les différents bâtiments dont les premiers ont été construits dans la deuxième moitié du 19e siècle et au début du 20e siècle.

Maintenant on fait un grand saut dans le temps et les images que vous voyez ici, on se situe en 1998 donc juste avant le changement de siècle. Le Flon a subit entre les années 50, donc après la deuxième guerre mondiale où il avait encore vraiment son affectation de stockage, il a subit une espèce d'auto mutation jusqu'en 1998 parce qu'on ne stockait plus des matériaux au centre de la ville, le périphérique était déjà construit puisqu'on avait eu l'expo nationale en 1964 et il

y a eu toute une série de tentative de projets pharamineux, de projets plus simples, des plans de quartier et encore des plans de quartier et il y a toujours eu une lutte je dirai entre notre gouvernement d'une part, la population, et puis surtout les propriétaires. On n'a pas su se mettre d'accord et moi je suis arrivé, pas du tout comme messie, mais je suis arrivé en 1998 et j'avais une équipe qui était là, l'équipe du Lausanne Ouchy, des relations avec la municipalité plutôt tendues et je me suis dit « maintenant il faut faire quelque chose », et j'avais surtout une mission de la part de nos actionnaires puisque Lausanne Ouchy avait vendu le chemin de fer dans les années 1980 à la ville puisque la concession arrivait à échéance et vous savez très bien qu'une société privée qui gère un train au milieu d'une ville c'est difficilement profitable donc ils l'ont vendu et ils ont gardé le patrimoine immobilier du Flon que vous voyez ici. Bien sûr certains bâtiments le long du tracé que vous avez vu en début de mon exposé. Alors il y a eu une auto mutation pendant toute cette période entre 1950 et 1998 où les gens venaient et disaient « vous avez un bâtiment vide, est-ce qu'on peut s'y installer ? ». Je pourrai parler très longtemps de cette période parce que je trouve ça fantastique, c'est pour ça que je parle d'auto mutation. Personne ne disait ce qu'il fallait vraiment mais vous aviez des petits artisans qui venaient, des monteurs sanitaires, des musées, les premiers artistes qui arrivaient et Mme Pouli par exemple qui a été citée tout à l'heure, je crois qu'elle est arrivée dans les années 80, parce qu'elle avait beaucoup de courage et quand elle a quitté sa galerie qui était au centre de Lausanne, tout le monde lui a dit « on ne viendra jamais au Flon, c'est beaucoup trop dangereux ». Et c'est vrai, le Flon comme vous le voyez ici, ce sont des prises de vue le jour, mais le Flon, malgré son âme, malgré sa diversité de l'époque, c'était un petit village, les occupants, les habitants du Flon faisaient une grillade entre eux le samedi matin sur la place et ils buvaient des bières. Mais le lausannois au sens large du terme, n'allait pas au Flon, et surtout de nuit, parce qu'il est vrai que le Flon avait des problèmes de sécurité relativement grave, surtout dans sa partie ouest, donc au fond, ou alors il y avait un centre de la drogue et de la prostitution liée à la drogue et comme un des activités très importantes était la vie nocturne avec le moulin à danse, les ateliers volants et toutes ces activités. Tout cela se mélangeait à la sortie à 2 ou 3 h du matin et il y avait énormément de problèmes et de bagarres. Ce qu'il y a eu de phénoménale, c'est que lorsque nous avons commencé notre travail, ce sont les gens du Flon qui sont venus nous voir et nous ont dit « il faut faire quelque chose maintenant ». Pourquoi ? Parce que la police ne venait pas, c'est un territoire privé. 50 000m² privés au centre d'une ville, donc la police ne vient pas contrôler. Aujourd'hui c'est un tout petit peu différent. Nous avons mandaté une société privée de sécurité et puis par exemple Mme Pouli m'a beaucoup remercié qu'elle puisse à nouveau le soir à 20h30 aller prendre sa voiture qui était parkée quelque part au Flon. Pour vous situer un petit peu l'ambiance de l'époque, il y avait des choses extrêmement positives, des choses extrêmement créatives et des problèmes urbains grave que vous connaissez tous autour de cette table. Et je me souviens très bien les gens au début venaient encore et disaient « est-ce qu'on peut transformer ? Est-ce qu'on peut bouger cette paroi ? » Surtout mon prédécesseur disait « bien entendu » donc les gens s'approprièrent des immeubles et tout à coup il y avait ce nouveau Paul Rambert qui arrivait et qui disait « cet immeuble est quand même encore à la société Lausanne Ouchy, donc nous sommes encore propriétaire ». Il y avait ces espèces de tensions et tout le monde savait que la nouvelle équipe voulait faire quelque chose avec le Flon.

Là je vous ai listé plusieurs domaines, ça paraît évident quand on regarde cette liste mais c'est important de connaître de savoir que l'on a énormément de secteurs. Un secteur qui vous est parfaitement connu, l'urbanisme au sens très large du terme ; l'aménagement extérieur privé, même si celui qui se promène au Flon n'a aucune idée que c'est un territoire privé, avec tout son mobilier urbain ; ensuite, une sous dimension de l'urbanisme, l'architecture parce qu'il y avait beaucoup de bâtiments à transformer, de nouveaux bâtiments à faire, avec toute la procédure d'un projet ; il y avait tous les aspects de circulations pour les piétons, pour les véhicules ; et puis un domaine qui nous a beaucoup préoccupé, c'était la communication. Très vite nous nous sommes aperçu que la communication était un élément phare pour la réussite d'un tel projet. Vous voyez bien les acteurs, il y avait les locataires, moi je les appelais les gens du Flon et d'ailleurs, on les nomme comme ça dans le livre, ils sont encore là en

grande partie, et c'étaient des pionniers. Je ne veux pas faire de la réclame pour le magasin Maniaque mais ce magasin de souliers et de vêtements était un pionnier du Flon. Il a fait une partie de l'âme commerciale du Flon de l'époque. Ou bien le bistrot du Flon avec Galicia également, c'est quelqu'un, heureusement qu'il est resté, même s'ils ont été très virulents au début vis-à-vis de nous. La communication aussi avec le propriétaire, c'est-à-dire les actionnaires qui disaient « grand-père, maintenant faites quelque chose, ça fait 50 ans qu'on aimerait avoir des dividendes plus cossus, et ça ne va plus ce Flon qui est dangereux la nuit ». Donc nous avons une pression de ce côté. Il fallait bien communiquer, il fallait gagner leur confiance pour les futurs projets et les investissements qu'il y avait à faire. Bien sûr les autorités, je dirais que c'était presque un travail de public/privé même si le tout était privé. Nous avons vraiment travaillé main dans la main avec les autorités. La population de Lausanne, puisqu'elle en avait un peu ras le bol de ce Flon, mais d'autre part elle voulait que la vue depuis le grand pont sur le Jura soit maintenue, donc il fallait absolument impliquer aussi la population lausannoise dans ce projet urbain très important. Ensuite un domaine que je ne connaissais pas du tout, le droit du bail. Je croyais que quand on avait quelqu'un qui louait une surface et qu'on disait que c'était pour 2 ans et que 6 mois avant on lui disait « il faut partir maintenant », eh bien il ne part pas. Je ne savais pas, j'étais un peu naïf. Le droit du bail j'ai découvert beaucoup de choses. Et tout le thème de la relocation, parce que nous étions obligés de déplacer des gens parce que certains bâtiments auraient été suspendu en l'air par exemple, dans l'excavation du parking, donc il fallait aller voir les gens, leur dire « on va vous trouver une autre surface au Flon, on vous paye le déménagement, vous ne paierez pas plus chez, même si les surfaces sont meilleures, mais il faut accepter de partir, d'aller ailleurs au Flon ». Quelques uns ont aussi dû partir hors Flon. Ça c'était un exercice très difficile où quelque fois nous étions dans la presse les affreux qui chassent les gens du Flon, mais si vous faites une analyse approfondie, vous verrez que ce sont ceux qui ont fait le plus de résistance, qui dans les années 2006-2007 ont re-signé un bail pour 10 ans, donc pour moi c'était comme une certaine satisfaction. Donc toute cette question relocation et puis bien sûr les nuisances parce que les commerçants déjà installés, devaient continuer à vivre et nous les embêtions avec nos chantiers, nous avions du provisoire, nous avions de la poussière, du bruit, etc.

Ensuite toute la sécurité, j'en ai déjà un tout petit peu parlé, plus les années ont passé, plus on a eu une collaboration avec la police municipale et il y a un meeting par mois entre des représentants du Lausanne Ouchy, devenu entre temps Mobimo que vous avez lu, la police et la société privée pour faire le point sur la situation et mettre les accents sur les lieux où intervenir. C'est différent lorsqu'il fait très chaud les mois d'été et qu'il y a de magnifiques nuits, il faut mettre d'autres accents que par exemple en hiver quand il fait froid.

Après, tout l'aspect de l'entretien. Nous avons une grande liberté pour l'entretien mais on doit payer l'entretien, donc quand il neige il faut déblayer, l'éclairage, les paysagistes... Tout cela coûte donc dans le business plan que l'on établit au début il faut en tenir compte parce que c'est beaucoup plus que juste entre 10 et 15% comme on doit le calculer par exemple dans un grand bâtiment locatif.

Ensuite le thème de la commercialisation. C'est magnifique d'avoir de belles idées, de créer de belles surfaces, mais si elles restent vides, je pense que je ne serai pas en train de vous parler du Flon aujourd'hui. Il fallait surtout attirer dès le début des enseignes importantes et un des plus grands succès était de pouvoir convaincre la Fnac de venir. Je me souviens encore du PDG de l'époque, nous étions dans le bâtiment de la banane, maintenant ça s'appelle le bâtiment de la Fnac, on passait d'une pièce à l'autre, il y avait des chauves-souris, j'étais avec une torche parce que les autorités nous avaient coupé l'électricité parce que c'était trop dangereux, et puis je racontais mon histoire, que je vous raconte maintenant dans le passé. Il m'éclairait et me disait « vous voulez faire un parking de 900 places, vous êtes sûr ? Vous voulez vraiment avoir un multiplexe cinéma ? » Pour finir on a réussi. Nous sommes allés je crois six ou sept fois à Paris et on a réussi à les convaincre et ils sont venus. Et ça a eu un effet au niveau commercial important parce que d'autres commerces se sont dit si la Fnac vient, ça doit quand même être quelque chose de bien.

Et puis l'animation et la création d'évènements. Nous avons une petite société qui s'appelle Flon events, qui crée des évènements, avec en partie des gens du Flon et puis surtout qui accueille des évènements. Vous verrez quelques images. Et puis last but not least, la responsabilité du propriétaire, j'entends privé, qui investit quand même à peu près 270 millions de francs suisse au centre d'une ville, vous avez une responsabilité plus importante que si vous le faites quelque part en pleine campagne. Donc il ne fallait, si possible, pas trop se rater et surtout essayer de faire évoluer ce quartier, parce que c'est une révolution, ce n'est pas une révolution, mais c'est une évolution, tout en essayant de garder les aspects très positifs de l'âme du Flon avant qu'on intervienne. Et je pense que c'est partiellement réussi. On parlait avant des surfaces pour des artistes et ça c'est resté au Flon et moi je suis maintenant un observateur des extérieurs mais j'interviens chaque fois où je sens qu le propriétaire actuel pourrait peut-être traiter le Flon comme on traite un immeuble classique de rendement. Le Flon est plus que ça, et il faut faire très attention dans l'avenir, dans le développement du Flon, de garder cette dimension, vous allez le voir tout à l'heure, d'un quartier pas comme les autres d'un quartier extrêmement équilibré, aussi équilibré moyennant une certaine pratique des loyers. Nous avons bien sur des loyers du marché, vous ne pouvez pas construire un nouvel immeuble au centre ville et le louer à 150 francs du mètre carré, mais nous avons toute une série actuellement encore, de surfaces qui sont nettement moins chers, qui ne correspondent pas à la valeur du marché mais ce sont les surfaces qui ont un vitrage simple et puis les gens se chauffent encore par étage par exemple. L'avenir nous dira jusqu'à quand on peut garder ça. Vous connaissez d'autres exemples de grands quartiers qui ont muté à New York ou dans d'autres grandes villes et à un moment donné il y a une limite à ne pas franchir. Je fais beaucoup de montagne, et c'est comme quand vous êtes sur une arrête il faut faire attention de ne pas tomber dans le coté purement commercial, ni tomber de l'autre coté.

Maintenant j'aimerais passer avec le prochain slide, j'ai appelé ça les créateurs, puisque c'est aussi le titre de votre workshop. J'en ai cité toute une série ici. La population lausannoise bien sûr c'est un créateur extrêmement important, ils avaient leur mot à dire, par des lettres ouvertes dans les journaux, il fallait en tout cas en tenir compte. Ensuite, je les ai en tout cas déjà cité, les gens du Flon, les anciens, les pionniers, ceux qui avaient créé en auto mutation ce Flon entre 1950 et 1998, ensuite les nouveaux qui arrivaient, qui n'avaient pas cette histoire dans la tête, qui étaient en partie beaucoup plus commerciale. Si vous parlez au directeur de Migro de ce que je vous dis maintenant, au début il secouait un petit peu la tête. Maintenant il se rend compte que c'est quand même aussi important d'avoir un quartier avec une certaine ambiance et un certain équilibre. Ensuite les autorités, que j'ai citées. Le propriétaire est devenu Mobimo puisqu'il y a eu une fusion entre les deux sociétés ; ma petite équipe, qu'il fallait aussi motiver. J'ai fait quelques changements au début mais c'était des gens qui n'étaient pas habitués vraiment à être prêts à « tirer le char » comme on dit chez nous, et puis à être prêt, on raconte une histoire et puis c'est une aventure et on la réalise. Toute l'équipe est restée intacte jusqu'à la fin. Et puis alors les conseillers mandataires. Il y avait un trio de base tout au début qui était composé de Charles Lambert, qui est aussi dans le livre, un urbaniste français, et puis il y avait Edgar Fasel, qui est un homme très expérimenté dans la communication stratégique et qui m'a beaucoup aidé. Ça c'était un peu le trio de base. Et puis ensuite il s'est de plus en plus élargi avec énormément d'autres conseillers et de mandataires puisqu'on a essayé d'ouvrir complètement la palette, on a fait des concours, on a fait des mandats directs, on a fait des études en parallèle, on a travaillé avec des entreprises totales, générales, on a travaillé avec des architectes... Enfin on a utilisé énormément de formes et de discipline, toujours en essayant de tenir compte de la qualité de l'homme qu'on avait vis-à-vis de soi même au sens large du terme, parce que ce n'est pas tellement important de savoir de quelle société il est, s'il est motivé, s'il est bon alors on fait des trucs fantastiques. Donc les entreprises je les ai cités.

Et puis les médias. Je ne vous apprend rien lorsque je vous dis que si vous n'avez pas dès le début les médias avec vous, mais que vous les renseignez, vous avez une information ouverte, vous faites venir des journalistes quand vous démarrez un projet, vous leur montrez le projet avant de le mettre à l'enquête, comme on le faisait d'ailleurs avec les gens du Flon, on avait même créé des

groupes de travail, donc si vous n'avez pas cette communication intense avec les médias, vous n'avancez plus. Et de temps en temps, il faut tout simplement, c'est comme ça je pense dans la politique, je n'ai pas d'expérience dans la politique, mais accepter ma fois une critique virulente sur deux pages du 24 heures, quand on a commencé à installer certaines caméras et quand on a fermé le Flon pour les voitures avec des barrières. Personne ne se pose la question maintenant mais à l'époque, j'avais dans les vitrines de M. Philippe Morant, magasin Maniaque, il vendait des t-shirts « Guantanamo-Flon ». Maintenant on rigole mais je vous jure que quand j'ai vu ça, on bossait 24h sur 24, ça nous a fait un coup. Mais ça fait partie un peu de ce parcours. Il faut accepter. Il y avait certainement en partie aussi des critiques justifiées.

Là je ne vais pas parler trop longtemps mais simplement pour vous dire qu'en 1998 nous n'avions pas de plan de quartier. J'utilise en parti des termes différents mais c'est le plan qui règle tout ce qu'il faut régler dans un site comme cette plateforme du Flon : hauteur des bâtiments, longueur, largeur, où est-ce qu'on peut circuler, c'est un règlement de construction pour une zone comme ça et ça doit passer par tous les méandres des autorités et jusqu'au niveau cantonal. On a réussi à faire passer ce PPA dans un temps relativement record : pas tout à fait 2 ans. Et là aussi on a énormément travaillé avec les gens du Flon pour éviter des oppositions puisque dans notre démocratie directe, on pouvait à tout moment nous faire des oppositions.

Deux, trois remarques. Les bâtiments foncés sont des bâtiments qui ont différentes notes de conservations mais que vous n'avez pas le droit de démolir mais que vous pouvez transformer. Ensuite toutes les parties plutôt orange vous pouvez remplacer les anciens bâtiments par de nouveaux bâtiments mais il ne faut pas déplacer la longueur de 50m et il faut faire une venelle de 4,5m entre deux. La zone aménagement extérieur, qui s'appelait aménagement coordonné, là vous pouvez poser certain mobilier urbain, vous pouvez créer des petits éléments et par contre vous pouvez construire en sous sol. Il y avait aussi un crédit pour le parking. A l'époque j'étais venu avec je crois 1 400 places de parc et puis on a atterri avec 950 places de stationnement, donc 90% devaient être en sous-sol, ce qui est le cas maintenant. Ce plan partiel d'affectation fixait toutes les règles pour la réalisation de projet. Par contre ça ne fixait pas le contenu, ça ne fixait pas l'atmosphère, ça ne fixait pas la vision, c'est-à-dire la Flon vision.

Au prochain slide je vous montre expliquée d'une manière très simple la Flon vision. On a pensé à beaucoup de vision. On s'est dit « mais le Flon pourrait devenir une plateforme culturelle au niveau européen et puis on ferait venir des gens de partout, ou bien le Flon pourrait être un grand centre commercial, le Flon pourrait être habité par une population plus âgée... ». On a fait des tas de scénario et pour finir on s'est dit « si pour une fois dans une ville comme Lausanne on a l'opportunité de créer avec ce qu'il y avait déjà, un quartier, faisons un quartier pas comme les autres et par là on a dit un quartier qui vit 24h sur 24 ». On avait des morceaux déjà très importants de la vie nocturne que j'ai cité tout à l'heure, mais il fallait le compléter par des activités de jour et puis par des commerces, par ces gens qui viennent de l'extérieur, tout en gardant les artistes dont nous a parlé Madame tout à l'heure. Ça c'était un quartier centre ville donc pas comme les autres, un quartier 24 sur 24, et puis avec une diversité, une richesse d'activité que je viens d'énoncer, la pratique des loyers variés, cela faisait partie de notre vision, même si parfois la rentabilité, lorsque l'on présentait à l'assemblée générale, les résultats en souffraient un tout petit peu ; et surtout de trouver des enseignes de bonne qualité qui correspondaient à cette diversification.

Il y a un élément sur lequel j'aimerais quand même insister, c'est qu'à l'est on pouvait dire que nous étions déjà rattaché à la ville, surtout avec le grand projet cantonal et communal du métro, c'est à dire de l'arrivée de tous les métros, le M1, le M2 et puis le train du LEP qui traîne le nord ouest lausannois. Donc cette nouvelle gare qui est juste à l'est du Flon. Nous considérons que dans cette zone on pouvait vraiment comme dans un down-town, mettre des activités de passage. Alors que tout à fait à l'ouest, pour que les gens aillent vraiment jusqu'au bout, qu'ils fassent ces trois cents mètres, à marcher c'est beaucoup, pour une distance urbaine c'est énorme, on a essayé de mettre des activités à destination, comme par exemple le bâtiment administratif de la ville, où il y a

des services publics très diversifiés, ou bien le multiplexe cinéma, ou bien l'école club de Migro. On ne passe pas par hasard pour prendre une leçon de yoga, on s'y est inscrit donc c'est un lieu de destination. Et puis au centre on a appelé ça, c'était un peu le Flonflon, c'est-à-dire que c'est le centre où on se rencontre et on a même modifié un petit peu le PPA c'est-à-dire que nous n'avons pas utilisé une zone constructible du PPA parce que nous voulions faire cette grande zone centrale qui s'appelle l'esplanade du Flon. Ça me fait penser à quelque chose, vous trouvez très peu de pancartes de rue au Flon. Je crois qu'il y a la voie du chariot... il y en a deux ou trois. Et les autres, lorsque vous donnez rendez-vous à l'esplanade du Flon, ce n'est pas marqué sur le plan de ville, mais on s'y trouve quand même. Ça c'est la Flon vision.

La première étape, c'est peut être aussi important encore à dire, on a essayé de faire un lifting du Flon à l'est, vers la place de l'Europe, et directement créer une tête de pont avec multiplexe cinéma et un bâtiment multi fonctionnel ici, plus la rénovation de quelques autres bâtiments.

Maintenant on va passer un peu au pas de charge, vous verrez ces bâtiments cet après-midi. Celui là était le tout premier, nous avons eu de gros soucis financiers. Ça ce sont les entrepôts qui ont été magnifiquement rénovés. Le bâtiment de la Fnac juste avant que la Fnac s'installe. Encore ce même bâtiment. Ça a été pendant longtemps le siège du LO avec un bistro en bas. Le parking, qui a été construit en deux étapes. Là vous avez une vue et surtout une vue du chantier de l'intervention très importante qu'il y a eu. Ça c'est le bâtiment multifonctionnel avec les premiers logements au Flon. Le cinéma, avec sept salles et 1 800 places. Nous avons une fréquentation d'environ 650 000 personnes par an. Une autre image du cinéma. Et puis j'ai fait allusion tout à l'heure au mobilier urbain dès le début, surtout avec l'aide aussi de Charles Lambert, nous avons créé un mobilier urbain et un éclairage nocturne un peu évènementiel pour donner un caractère très spécial à ce Flon aussi de nuit et puis surtout de permettre au gens d'aller jusqu'au fond. J'ai parlé des évènements. Le Flon héberge énormément d'évènements. Vous verrez cet après-midi, ils sont en train, je crois que c'est la 8e édition, d'installer sur une base complètement privée de sponsoring, la patinoire, qui est gratuite. Autour vous reconnaissez toute une série d'évènements qui parlent pour eux mêmes. Après quatre ans, quand la première étape a été réalisée, on a testé le dispositif et on a corrigé certains éléments et on a lancé une nouvelle étape qui existait déjà sur papier mais pas encore en chantier, et puis il fallait aussi chercher des occupants.

Alors c'est quoi ? C'est d'un part, le projet Flon ville, qui est un projet PP, puisque la ville possède le bâtiment et le terrain, on a fait un échange de terrain à l'extérieur du centre de Lausanne. Et puis ensuite il y avait l'extension du parking, il y avait surtout le grand complexe, les Merciers qui a été construit. Et on va vite passer encore à travers ces slides. Ça c'est Flon ville. Vous le verrez cet après-midi en vous baladant, avec un grand commerce au sous-sol. Ensuite l'arbre du Flon, qui a fait un peu le tour du monde. On a créé un arbre artificiel parce que tout simplement nous n'avons pas la possibilité de planter un vrai arbre. Avec ces racines qui signalisent cette cour intérieure. Le bâtiment de la miroiterie qui est un bâtiment très intéressant parce qu'il se repose statiquement au centre du parking et il a cette fameuse façade de coussins d'air. Et sur le prochain slide, c'est presque plus intéressant de voir l'intérieur du bâtiment comme ça qu'occupé maintenant par un magasin de sport. Voilà un bâtiment plus modeste qu'on aurait pu démolir mais qu'on a décidé de garder, les télégraphes. Voyez, avant à gauche, après à droite, c'est le projet des Merciers qui se trouve à l'entrée du Flon. Maintenant vous passez à travers, ça vous donne l'ambiance. On a aussi rénové des bâtiments, vous voyez la différence. Encore une fois l'arbre. Des éléments comme la pergola sur l'esplanade du Flon. Les toilettes dont on pourra peut être parler aussi encore plus tard, qui ont fait aussi le tour du monde. Le mobilier urbain, poubelles, Schlapfer avec la fontaine. Encore une fois, toute une série d'évènement, je pense que ces prochaines années ce sera une des responsabilités du propriétaire de continuer avec les habitants du Flon, d'animer ce quartier. Il y a besoin de ce moteur et il y a besoin d'argent aussi pour le faire. Il y a un avenir encore. Certains projets là sont déjà réalisés. Ça c'était un arrêt sur image en 2008. Un bâtiment qu'on vient de terminer en face de la Fnac, Genève 7, avec 11 appartements et puis des jardins sur le toit. On peut monter par un petit

escalier. La dernière réalisation qui va être inaugurée la semaine prochaine c'est l'hôtel, qui est une dépendance du palace mais une offre toute différente, vous pouvez y dormir pour 130 francs, dans ce bâtiment qui a été réhabilité. Et puis je finirai par quelques vues nocturnes. Si vous avez le temps d'y aller ce soir, allez-y. Jeudi ça commence déjà à bouger au Flon, c'est intéressant.

Pierre Bernard

Responsable du Programme POPSU Europe

Quel est le statut juridique des voiries, de ce que vous appelez périmètre public ? Est-ce que c'est privé ou est-ce que c'est public ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Tout est privé.

Pierre Bernard

Responsable du Programme POPSU Europe

Est-ce qu'il y a la volonté à terme de transférer les voiries à la collectivité locale ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Il y a eu des discussions et je dirai aussi devant tous les représentants de notre gouvernement, je pense que c'est un grand atout de garder le statut privé. Bien sûr vous devez respecter les règlements en vigueur, mais vous avez beaucoup plus de libertés. Et vous pouvez modifier des choses, il faut faire des mises à l'enquête, je suis d'accord, mais vous avez plus de libertés. Et ça coûte quelque chose. Il n'y a pas que le revenu locatif, nous sommes une société cotée en bourse, je n'ai pas besoin de vous faire un dessin, nous devons une certaine rentabilité, c'est noyé dans 2 milliards, mais quand même. Si j'avais 20 ans de moins et que je pouvais encore longtemps dire quelque chose, je conseillerais de garder en privé. Avec tous les désavantages que ça peut aussi avoir au niveau financier.

Pierre Bernard

Responsable du Programme POPSU Europe

Donc par exemple la police peut intervenir dans cet espace ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Oui, maintenant on a des séances de coordination avec la police et il y a des liens et une équipe qui se crée et la police vient maintenant.

Ares Kalandides

Inpolis Uce, Berlin

Vous avez parlé de temps en temps de la critique qu'il y a eu sur ce projet. C'était sur quoi ? Qu'est-ce qu'on a critiqué ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

La critique était surtout au début et elle émanait des gens du Flon qui avaient peur qu'on aseptise trop le Flon, qu'on chasse tous les artistes. C'était surtout ça la critique. Et par exemple lorsque nous avons démoli l'immeuble que Mme a montré avec l'écran de cinéma, effectivement il montrait des films intéressants, mais on peut peut-être les voir ailleurs maintenant ... Ce n'est pas à vous que je vais expliquer que l'être humain n'aime pas le changement. Une fois qu'il a quelque chose, il aimerait le garder. Il y avait un tel esprit des gens du Flon dans ce temps, et c'est là que nous avons eu des problèmes. C'est uniquement en créant ces groupes de travail, en discutant avec les gens. J'ai beaucoup cru au début, avec Charles Lambert, j'ai beaucoup cru à la co-production, est-ce que vous faites ça en France par exemple ? La co-production. Je vous jure qu'ici en Suisse ça fonctionne. Ce n'est pas vraiment une co-production. A un moment donné, il faut proposer des choses, vous vous faites démolir, vous ramassez les miettes et vous faites quelque chose avec, et les gens acceptent petit à petit. On croyait au début à la co-production.

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

Est-ce qu'il y avait une critique sur le déplacement par exemple ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Non parce que nous avons gardé énormément de gens. Là où il y a le cinéma, c'était une baraque en tôle où ils vendaient des boissons, du coca, du vin bon marché. Et puis il a muté, pendant huit ans il était dans une autre surface au Flon et maintenant il a arrêté son business mais ...

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

L'espace public, on l'a compris, est privé en vérité. Quel est votre politique vis-à-vis du graffiti sauvage, de l'affichage, des sports urbains comme le skate ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Ça c'est en plein cœur de la problématique. En ce qui concerne les graffitis, avec Flon events on a créé des événements, en coordination avec la ville, qui s'occupe de ce problème et on a offert des murs, vous verrez il y a des tas de graffitis au Flon encore, et puis on faisait des manifestations et ils venaient et ils faisaient ces graffitis plus ou moins sous contrôle. Pour les graffitis sauvages, j'ai inventé un truc, je dirai presque un peu militaire. C'est-à-dire que nous avons trois entreprises de peintres avec qui on a un arrangement, par mètres carré et on les appelle toujours dans un ordre différent. Le premier peut refuser s'il ne peut pas, mais il doit venir dans l'heure qui suit l'appel. Quand on découvre un graffiti, une heure après il doit venir. Et ça fonctionne.

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

Pour l'encadrer ? Excusez-moi.

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Pas de problème, je vous ai dit qu'on en gardait aussi. Mais il y a vraiment des graffitis, vous savez quand vous venez refaire une façade et puis on vous met un graffiti... alors c'est peut être une réaction de vieux chnoque mais enfin... ça fonctionne relativement bien. Et pour les gars sur les planches à roulettes et surtout aussi les vélos. On a simplement fait un petit panneau indiquant que c'est à leur risque et périls. Parce qu'en tant que propriétaire vous êtes responsable s'il y en a un qui meure, vous êtes responsable.

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

Concernant tout ce qui est de la gestion de cet espace, la gestion au quotidien, l'animation on l'a vu c'est Flon events, la gestion qui en a la charge ? Flon events ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Non, Flon events, d'ailleurs je en sais pas pourquoi nous ne l'avons pas appelé Flon évènements, mais Flon events c'est surtout pour coordonner les évènements, les demandes qui viennent de l'extérieur, par exemple la fête de la musique, ou de créer des propres événements. Par contre, le facility management c'est assuré par Mobimo Lausanne. Il y a un gars de 40 ans qui est responsable de ça. Donc ça va des poubelles à nos propres concierges, etc. Donc c'est le propriétaire.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Si je suis artiste, que j'habite au Flon et je veux m'installer dans l'espace public parce que j'ai une production qui fonctionne bien, a besoin de ça, nécessite ça, c'est Flon events qui décide de me donner l'accord, c'est le facility manager, c'est autorégulé ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

C'est Flon events. Ils ont même des contrats cadre, parce qu'il y a des responsabilités par exemple au niveau sécurité ou bien au niveau du nettoyage, ça dépend de l'événement, mais là au début on était naïf et puis après on se retrouvait avec des tonnes de déchets... Et puis Flon events pratique aussi une politique de loyers temporaires entre guillemets tout à fait adaptés. Si vous avez par exemple un artiste, c'est une jeune, on ne lui demande rien, on lui demande juste de faire en sorte que ce soit propre. Par contre on a déjà aussi eu ça. Si le garage Ferrari peut montrer ses nouveaux modèles, ça a eu lieu il y a cinq ou six ans, là je vous jure qu'ils ont payé cher.

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

Ma question est celle là aussi c'est, vous parliez de péréquation des loyers tout à l'heure, de dire qu'il y a des choses qui ne sont pas chères, des choses qui sont chères dans Flon et ça permet de tenir des gens très différents les uns des

autres. Qui décide de cette règle de péréquation ? Comment elle est construite ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

C'est privé complètement.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Mais ça veut dire quoi ? J'ai compris qu'il y avait plusieurs propriétaires.

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Non il n'y a qu'un propriétaire. C'est un peu difficile de dire tout en 30 minutes.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Il n'y a qu'un propriétaire, les gens sont actionnaires après d'une société unique ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Maintenant ils sont Mobimo ... Mais pour le Flon, c'est un seul propriétaire et il y a une équipe sur place, mon ancienne équipe, une direction et c'est vraiment au niveau de cette direction que l'on décide de ce genre de choses.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

C'est une équipe de combien de personnes ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

C'est une équipe de 9 personnes. On ne peut pas donner une garantie parce qu'on est dans un système capitaliste. Je dois toujours dire aux nouveaux propriétaires le coût d'entretien...

Un participant

Quelle est la rentabilité du projet, du site ? Quelle est la marge nette ? Et par rapport à la moyenne des sociétés immobilières, vous êtes au dessus, en dessous ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Je dirai qu'on est tout à fait dans la moyenne. Mobimo dans son ensemble, on est au dessus. Mais nous, ça s'améliore d'année en année, pendant quatre ans nous n'avons pas donné de dividendes, les actionnaires ont très bien compris ça. Ça aurait été ridicule d'emprunter de l'argent pour leur donner. Mais je dirai la rentabilité brute en moyenne sur toutes les opérations au Flon, elle doit être autour de 6.1, 6.2 % brut.

Un participant

La taille du quartier ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

La surface est de 45 000 m2 de terrain et on doit avoir à peu près 85 000 m2 de surfaces locatives.

Un participant

-
Quel intérêt le propriétaire a, dans la durée, à maintenir cet équilibre ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Il a un très grand intérêt parce qu'il en va de l'âme du quartier et comme un a d'ailleurs un très grand intérêt aussi à toujours de nouveau faire parler de ce quartier, avoir des nouveautés, avoir des événements. C'est comme vous ne pouvez pas garder votre décor de restaurant pendant 10 ans de nos jours, ça ne va plus. A moins que ce soit vraiment un restaurant historique. Donc il a un grand intérêt. Et le nouveau propriétaire qui a racheté toutes les actions du LO, qui a fait échanger les actions, a reconnu cette unicité de posséder 45 000 m2 de terrain au milieu d'une ville et il ne faut pas commencer à dire on vend le bâtiment de la Fnac, on vend le cinéma... nous sommes impliqués dans le parking, dans le cinéma.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

M. Rambert merci beaucoup. Bravo pour cette présentation qui était très claire et qui nous a bien situées.

Paul Rambert

Ville de Lausanne

L'idée pour cet après-midi, on pourra juste après le déjeuner se rassembler sur l'esplanade du Flon, et je vous réorienterai un petit peu et puis après... si vous avez l'occasion, allez-y ce soir.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Je donne tout de suite la parole à M. Schmidt, qui est architecte et qui va nous parler de « trivial mass production ».

Florian Schmied

Non alors je ne vais pas vous parler de « trivial mass production » aujourd'hui, je vais plutôt vous parler de mon activité bénévole au sein de ... c'est une société que j'ai fondée il y a 11 ans qui me permet de vivre. Je vous en ai dit deux mots tout à l'heure. Par rapport à ce qu'on fait on fait aussi de la signalétique, on a fait la signalétique du learning center à EPFL, plein d'autres projets comme la nuit des musées qu'on a créé à Lausanne et qu'on organise depuis 11 ans. Bref ça c'est un autre sujet. Je vous conseille si vous voulez savoir ce que je fais, d'aller voir le site trivialmass.com, mais aujourd'hui je vais vous parler de mes activités bénévoles en tant que président de la société lausannoise d'art contemporain qui soutient, développe et promeut les artistes, les lieux et les activités de la scène artistique contemporaine de Lausanne et de sa région.

La Flac existe depuis 6 ans. Elle organisait chaque année un événement sur un thème comme le rire, différentes thématiques, le mythe du collectionneur, dont un événement qui s'est déroulé ici au forum d'architecture. Et puis au bout d'un moment on s'est dit « quand même, pour mettre en avant et pour soutenir toutes ces activités qui se déroulent dans plein d'endroits à Lausanne et autour de Lausanne, il faudrait avoir un outil de promotion qui puisse mettre en valeur tout ce travail de tous ces gens là ». Donc on a décidé d'éditer un guide en 2010, édité par la Flac. Nous l'avons produit à 2 500 exemplaires. J'ai deux exemplaires ici. Je vais vous les faire passer. L'idée était de faire un petit support pas cher, à 19 francs, et de pouvoir le diffuser, le vendre ou le donner et d'en faire un maximum de diffusion. A l'heure actuelle on n'en a bientôt plus. La ville de Lausanne en a encore quelques uns parce qu'ils en avaient acheté une certaine quantité. Si vous êtes intéressés pour le recevoir vous pouvez demander à Nicola Di Pinto et il se fera le plaisir de vous en envoyer un.

Ce guide se présente sous cette forme. Plutôt pratique, un format A5, avec l'ensemble des différentes prestations que l'on va voir maintenant.

Les lieux sont présentés. Nous avons fait une sélection, avec un comité spécialisé, il s'agit d'un panel de gens que nous avons réunis, indépendants des lieux, qui pouvaient déterminer les lieux qui pouvaient être intéressants pour l'exposition et la diffusion de l'art contemporain. Nous avons choisis 25 lieux, à Lausanne et dans les petites villes attenantes, qu'on estime être dans le grand Lausanne comme on dit, par exemple Circuit dont on a parlé tout à l'heure, avec une fiche descriptive, une petite image de l'entrée, toutes les adresses utiles pour s'y rendre, une petite traduction en anglais puisque le guide est en français et en anglais, les personnes qui s'en occupent et les moyens de les contacter.

Ensuite il y a une photo du lieu vide. Ça nous intéressait aussi d'avoir une photo de l'espace neutre, qui est là pour ensuite mettre en avant les artistes. Nous avons aussi toute une série de lieux que l'on n'estimait pas être forcément liés précisément à l'art contemporain mais qui avaient des liens de près ou de loin et qui sont aussi des lieux d'exposition d'art intéressants à Lausanne, à ne pas manquer si l'on vient à Lausanne. Ce sont les bonus. On en a déterminé une dizaine. Ça va des lieux de danse contemporaine à des lieux plutôt d'art et d'essai.

Ensuite on a voulu montrer aussi que dans la ville en se baladant, non seulement on peut aller voir des lieux, mais en plus on peut découvrir des sculptures, des interventions d'artistes et nous avons fait des balades contemporaines qui permettent de déambuler dans la ville et de découvrir différentes sculptures, donc on a différents chemins. On en a trois à Lausanne, le chemin nord, le sud et le centre. Avec un descriptif bien sûr de chaque sculpture ou de chaque lieu à découvrir.

On a fait ensuite une sélection de tous les artistes de la région qui exposent régulièrement, qui travaillent aux alentours, qui ont un atelier, qui vivent ou qui travaillent à Lausanne ou dans la région. On a déterminé 150 artistes. Ces 150 artistes vont du jeune qui vient de sortir des études jusqu'à l'artiste de référence qui a plus de 70 ans, mais on a voulu les mettre tous au même niveau, par ordre alphabétique, année de naissance, type d'œuvre ou d'art travaillé, plutôt photographique, évidemment les photographes on n'a sélectionné que ceux qui

peuvent exposer dans des galeries, ou dans des musées, mais pas les photographes de tous types ; les designers également, qui font des séries spéciales ou qui travaillent plutôt dans le côté installation, et puis tous les autres artistes plasticiens, peintres, sculpteurs. On a une petite photo qui a été envoyée par l'artiste pour représenter son travail.

Ensuite on a aussi voulu donner la parole à des gens intéressants, importants, qui ont une certaine vision, un certain historique, une certaine réflexion par rapport à l'art contemporain de la région. On a par exemple Chantal Prod'Hom et Bernard Fibicher, la directrice du Mudac, musée du design et arts appliqués contemporains, Bernard Fibicher le directeur du musée des beaux arts, ensuite on a par exemple une conversation entre Emmanuelle Anti et Jean Hotte. Jean Hotte est un artiste de référence mondiale dans la vidéo puisque c'était un des premiers à faire de la vidéo contemporaine dans les années 1970. Emmanuelle Anti qui a aussi représenté la Suisse à la biennale de Venise, qui vit à Lausanne et qui est une artiste vidéaste contemporaine. Et donc c'était intéressant d'avoir une vision d'un très ancien précurseur et d'une jeune actuelle. Ensuite par exemple Stéphane Ouchtok qui est le responsable de la culture de la ville de Vevey, Denis Pernet qui est l'actuel et futur directeur de la nuit des musées qui nous remplace et qui est un ami qui était au centre d'art contemporain de Genève. Donc ce sont différentes personnalités, je vous passe les détails, qui peuvent converser et discuter entre eux. On a une partie de la conversation qui est sur le guide, l'autre partie, la suite parfois quand elle dépasse, se trouve sur le site internet.

C'est une petite rétrospective de ce que faisait la Flac au Flon. Elle avait un espace dans le bâtiment que la ville de Lausanne a construit pour les services administratifs dont M. Rambert parlait tout à l'heure, un espace d'exposition qui a été éphémère et plutôt que de faire une sculpture fixe, l'idée était de faire une série d'interventions durant, je crois, 3 ans, à raison de deux artistes par année, qui faisait comme une exposition dans le hall et donc visitable par tout le monde et en tout temps, donc c'était une façon aussi de montrer tous les artistes qui sont intervenus dans cet espace.

Ensuite une série de sélection des festivals ou des événements fixes intéressants et incontournables. Nous avons parlé d'Aperti, festival de la cité, le printemps de Sévelin, le festival de performances, accrochage Vaud aussi qui est une exposition de jeunes artistes contemporains.

Ensuite on a également dans ce guide une sélection de livres, d'éditions, de revues, qui sont édités sur des artistes d'ici ou par des artistes d'ici ou par des acteurs.

Ensuite on a le côté pratique, c'est-à-dire quelques restaurants, bars intéressants, les hôtels, avec toujours une petite analyse.

Et puis bien sûr le plan qui retrace tous ces éléments, tous les lieux, toutes les sculptures, tous les chemins à voir à Lausanne. Donc avec une série de partenaires, nous avons mis en place la liste des comités, etc.

On a créé un site internet qui reprend l'ensemble de ces éléments. L'agenda est en lien directement avec la ville de Lausanne, c'est-à-dire que chaque lieu sélectionné dans le guide peut marquer sur le site de la ville de Lausanne, les informations de ses événements, de ses expositions et c'est en lien automatique avec des moteurs et notre agenda est mis en ligne automatiquement avec la ville de Lausanne pour éviter, au lieu de toujours mettre à jour un maximum de différents éléments.

On a fait une événement de lancement. C'est aussi pour montrer ce qui se passe ici, avec un certain nombre d'intervenants pour faire une Pecha-Kucha, ce sont des petites interventions de 10 minutes. Ça a eu lieu dans un ancien cinéma à Lausanne. On a fait plus de 500 personnes. Et puis la ville de Lausanne a aussi soutenu le guide, non seulement en achetant une certaine quantité, mais en plus en faisant une campagne d'affichage. On a trouvé intéressant de faire quelque chose d'assez clair en mettant les lieux en avant, des lieux neutres, qui attendent les arts.

Ce qu'on a fait cette année en 2011, puisqu'on l'a sorti en octobre 2010, on a fait un blog qui permet aussi de donner un certain nombre d'activités qui ne sont pas liées à l'agenda. On peut montrer la suite. On a lancé ce blog en juin de cette année et on a déjà plus de 225 événements, posts, vidéo qu'on a mis sur tout ce qui se passe ici ou quand un artiste qui est dans le guide nous dit « j'expose à Paris », on met aussi cette information. Vous pouvez vous abonner au RSS mais c'est surtout pour effectivement les gens d'ici.

La Flac a aussi mis en place pour pouvoir soutenir l'acte d'achat puisque soutenir les artistes c'est aussi essayer de promouvoir le fait d'acheter de l'art contemporain. Acheter de l'art contemporain n'est pas forcément donné à tout le monde. On a toujours l'impression que c'est cher, que c'est compliqué. Donc il faut essayer de montrer que c'est simple, que les gens peuvent rentrer dans les galeries, dans les espaces d'arts et qu'ils peuvent acheter. Ce réflexe d'acheter c'est parfois quand on a acheté une fois et bien on se dit « timent, je peux encore acheter ». La première acquisition est très importante. C'est pour cela qu'on a lancé l'action Lausanne contemporain. C'est une sorte de prix garantie, pas soldé mais une petite édition à 10 exemplaires, 5 éditions à la vente, 4 éditions qui sont soit pour le galeriste, l'artiste, les archives et un qu'on donne en donation au fond des arts plastiques de la ville de Lausanne puisqu'il soutient cette action, conjointement avec la Flac. Et donc on a une série d'artistes qui ont été choisis, il y a un comité et on fait ces actions.

Ça se sont par exemple les artistes qui ont eu lieu en 2011. On veut faire entre 10 et 12 actions par année. Ça ce sont des exemples. Ce sont beaucoup de sérigraphies parce que ce sont des éditions signées, numérotées. 200 francs est un prix d'attrait. Il y en a une toute petite partie, ça se vend très bien, il y en a plusieurs qui sont épuisés. Ça permet de développer ça.

Rapidement, les évolutions 2012. On veut étendre le prochain guide puisqu'on n'en a bientôt plus, à d'autres villes, donc Lausanne, Cuit, Renan, Vevey, Yverdon, Assemorge, c'est vraiment le canton de Vaud, avec différents lieux qui méritent d'être dans ce guide ; de faire des nouveaux chapitres comme les fondations et les prix : présenter toutes les fondations qui soutiennent les artistes ou les lieux, présenter tous les prix qui sont décernés à des artistes ou à des lieux. Ça c'est important, c'est un outil également pour les lieux qui sont ici, pour les artistes qui sont ici, de savoir ce qu'ils peuvent faire comme concours. Il n'y a pas grand chose qui rassemble toutes ces informations, l'idée est vraiment d'avoir une sorte de bible à ce niveau là, qui soit vraiment un outil, pas seulement pour le public mais aussi pour les acteurs dans ce domaine.

Les collections d'entreprises : montrer quelles sont les entreprises qui collectionnent, pourquoi, comment, etc. Inciter aussi d'autres entreprises à faire de même. Les rétrospectives des actions que nous avons vu. Et la liste des acteurs contemporains dont je vais parler après.

Un nouvel outil de communication que l'on veut faire c'est éditer un livre pour être un peu plus un objet puisqu'on ne va pas partir le livre sous le bras, on veut faire une carte-flyer, c'est vraiment une carte qu'on a, qui est un flyer qu'on trouve gratuitement, qui sera édité à 20 000 exemplaires, qui sera gratuite et donc on aura tous les lieux disponibles, visitables dans ce flyer qui est aussi un outil de promotion du guide en disant « achetez le guide, il y a toutes ces informations dedans ».

Les acteurs contemporains c'est aussi pour soutenir la fondation. Pour l'instant on n'a pas de membres. On a juste un comité et on voudrait avoir des acteurs qui soutiennent, avec une cotisation annuelle, c'est classique, c'est 80 francs mais il y aura différents éléments, un élément reconnaissable comme un pins inspiré des Rotary Clubs, le guide en avant première, invitation au lancement, une information régulière, etc. et puis son nom figuré dans les acteurs contemporains dans le prochain guide et dans le site internet. Ça c'est vraiment pour montrer que les gens soutiennent ces actions. Ça c'est le projet de pins qu'on est en train de faire.

Ensuite on va faire aussi une plaque pour les lieux, pour que ce soit vraiment reconnaissable. Quand on passe dans la rue, on voit un point rose et on sait que c'est un lieu soit Lausanne contemporain, Vevey contemporain avec un code qui donnera en lien toutes les informations du lieu, les heures d'ouvertures, les expositions en cours, donc c'est aussi un moyen d'informer le public. Et le projet d'application qui va pouvoir résumer différentes informations, avoir des informations push sur les vernissages, où, quand, comment, aujourd'hui ?

C'était rapide, c'était aussi pour montrer que montrer les activités culturelles d'une ville c'est vraiment mettre des rassemblements et rassembler toutes ces informations dans des objets ou dans des choses qui peuvent être transmises au public, je pense que d'avoir fait ce projet en 2010 ça a permis à beaucoup de gens et aux autorités de voir sur un objet, l'ensemble des acteurs des projets, des artistes, une fois et ça permet aussi de réaliser à quel point il y a des activités qui sont parfois discrètes mais qualitatives et de les mettre tous au grand jour ça donne une force à tous ces gens là. Le blog également montre un

foisonnement d'activités qui sont toujours des sélections contemporaines. On passe tout le reste de la culture mais c'est notre petit travail, notre petite pierre à l'édifice.

Je vous remercie.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Merci beaucoup. Je vous propose, puisqu'on a rattrapé une bonne partie de notre retard, qu'on se donne encore une petit quart d'heure de débat avant d'aller déjeuner.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

C'est une question, évidemment très volontariste, c'est très bien mais est-ce que vous n'avez pas une frustration du fait de la dissémination des initiatives que vous rassemblez à travers ce guide, et le fait que vous existiez ? Est-ce qu'au fond vous n'avez jamais songé à une manifestation, par exemple annuelle, qui regrouperait un petit peu tout ça, une biennale par exemple ? Qui serait comme une consécration, on pourrait dire événementielle.

Florian Schmied

-

Mon travail est de l'évènementiel à longueur de journée, de la communication, le design, de la scénographie, ce dont je vous ai parlé tout à l'heure. On a fait des évènements avec la Flac, là on voulait faire un objet qui était comme l'élément de départ vraiment symbolique et qui pouvait montrer tout ça. C'est clair que l'évènement on l'a fait pour le lancement, mais c'est beaucoup de travail, c'est beaucoup d'énergie, tout cela est bénévole. On est parti à faire ce guide l'année dernière avec, je crois, 10 000 francs sur notre compte et on s'est dit « voilà, on essaye » et on a obtenu beaucoup d'aide, beaucoup de choses, et on avait avec 30 000 francs réussi à faire ce guide. Ce qui est ridicule comme somme. Mais concevoir un événement d'une grande ampleur c'est encore d'autres budgets, c'est encore d'autres subventions, c'est beaucoup de travail aussi à ce niveau là. C'est clair que pour nous ça fait partie des étapes futures et que l'on réfléchit actuellement, pour le prochain lancement en octobre 2012 à faire une ouverture des lieux pour faire des expositions spéciales. C'est aussi une autre énergie, donc on travaille maintenant ardemment à ce volume 2 qui sera beaucoup plus gros, qui sera différent. On se donne aussi le temps et on essaie de trouver aussi des subventions pour avoir un peu plus de temps pour penser à l'évènement qui sera peut être aussi comme vous le dites une mise en avant de ces lieux. C'est aussi beaucoup de coordination, c'est très grand, c'est très vaste et en plus on sera sur plusieurs villes l'année prochaine, mais ça nous intéresse beaucoup.

Ares Kalandides

Inpolis Uce, Berlin

Comment est-ce que cela est vu par les créateurs eux-mêmes ?

Florian Schmied

-

Il y a de tout. Disons qu'ils le trouvent tous super en général, sauf ceux qui n'y sont pas.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

Quels sont ceux qui n'y sont pas et pourquoi finalement ? Vous dites : on a fait une sélection, les photographes, ceux qui ont déjà exposé en galerie, etc.

Florian Schmied

-

C'est arbitraire. C'est un choix d'un comité à un instant T. Il y aura des nouveaux artistes dans le prochain, il y en a qui vont peut être partir puisqu'il y en a qui ne travaillent plus. Voilà, c'est comme un guide Michelin, il n'y a pas de raison. Pourquoi un tel à une étoile, pourquoi un autre n'en a pas ? C'est un choix arbitraire. On est obligé si on veut être contemporain d'avoir une sélection contemporaine.

On a un jury de spécialistes qui sont de différents panels. Il est mentionné dans le guide, il y a une douzaine de personnes.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

La question est plutôt « on a besoin d'être accepté par la communauté si on a un projet pareil », le problème d'habitude c'est qu'on a un très bon travail, et pour une raison quelconque on ne connaît pas toujours... on a rejeté. C'est ça la question plutôt. Si on l'accepte ou pas.

Florian Schmied

-

Non, je crois que... C'est clair qu'il y a toujours des critiques, c'est inhérent à toute activité. On essaie de le faire dans la générosité et dans l'ouverture.

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Pas tellement sur les lieux mais sur les artistes, ma question est, vous dites « on sélectionne », mais c'est quoi la part, vous avez 25 lieux qui sont chroniqués dans le guide, il y en a combien vraiment sur Lausanne ? C'est-à-dire que si vous aviez tout mis, il y en aurait 200, il y en aurait 27 ? Parce qu'on parle de quoi réellement quand on dit qu'il y a une sélection ?

Florian Schmied

-

Par exemple il y a 23 musées, sur ces 23 musées, on en a choisis 3. Parce que ce sont eux qui exposent de l'art contemporain.

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

Oui, mais du coup ils ne sont pas dans la catégorie art contemporain, donc ceux qui font de l'art contemporain sont dans le guide ?

Florian Schmied

-

Oui, les 3 sont dans le guide.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Ce sont plutôt des galeries.

Florian Schmied

-

Il y a les musées, les galeries, les espaces d'art, les lieux alternatifs, ce sont tous les lieux qui exposent de l'art contemporain.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Vous ne répondez pas à la question. La question est dans quelle proportion ?

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Si en fait vous répondez, c'est-à-dire que tous ceux qui exposent de l'art contemporain sont dans le guide, il n'y en a pas certains qui ne sont pas dans le guide parce qu'il font de l'art contemporain mais de mauvaise qualité par exemple.

Florian Schmied

-

Non, après il y a des lieux que l'on a sous observation parce qu'il viennent d'ouvrir. Par exemple, on a hésité à en mettre un, on ne l'a pas mis et il a fermé l'année dernière, deux mois après qu'on aie publié, donc heureusement qu'on ne l'a pas mis. Ce sont des risques. Il faut aussi qu'il y ait un travail sur la durée.

Un participant

-

Comment on peut se manifester pour une application ? Comment est-ce que l'on peut faire ?

Florian Schmied

-

Il faut envoyer un e-mail.

Florian Schmied

-

Mais par exemple les vitrines du Flon sont dans les chemins contemporains comme visite extérieure.

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

C'est une question générale donc s'il y a peut être d'autres questions sur le guide ?

La question qui a ouvert la matinée, qui était la question de la prostitution comme lien à toutes ces affaires, tous ces projets. J'avais trois questions pour les lausannois d'abord. Quelle est la position officielle, quelle est la situation légale de la prostitution en Suisse ? Ensuite, qu'en est-il de la position de votre société qui gère le Flon sur le sujet ? J'ai cru comprendre qu'il n'y avait plus d'activité de ce genre mais avez-vous une position sur la question ? Et enfin, le jardin dont on nous a parlé tout à l'heure, le parc public, la personne qui en a parlé n'est plus là, mais savez-vous quelle est sa situation aujourd'hui ? Quels sont les usages à nouveau ? On nous a parlé d'une appropriation discrète et secrète, j'aimerais en savoir un peu plus et notamment savoir quelle communication existe sur ce projet. Donc il y a trois questions.

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Peut-être que M. Di Pinto veut m'aider. Je ne suis pas tout à fait sûr de la réponse quant à la loi sur la prostitution classique. Je crois que sur toute voie publique, il doit y avoir des dames, et des messieurs aussi.

Marco Ribeiro

Responsable des espaces publics - Ville de Lausanne

Je confirme.

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Je crois que sur la voie publique, c'est légalisé.

Pierre Sterchi

Ville de Lausanne

Il y a une collaboration qui se fait avec les associations qui aident et qui soutiennent les prostituées. Maintenant au niveau de la législation on est aussi dans une dynamique fédérale, à savoir que tous les cantons ne traitent pas la prostitution de la même manière. Je n'ai pas les lois à ce sujet donc je ne pourrais pas vous répondre avec précision, mais sachez qu'à Lausanne il y a des collaborations qui sont très étroites avec des associations qui soutiennent psychologiquement, qui alimentent, qui aide pendant les nuits les prostituées dans ce coin de Sévillon. Il y a plutôt je dirai une convenance qui a été faite avec les autorités et les différentes associations.

Paul Rambert

Ville de Lausanne

Par rapport à la deuxième question, au Flon, comme vous le savez on est sur un territoire privé au niveau légal, pas au niveau impression, mais au niveau légal. Donc nous avons l'avantage d'interdire la prostitution mais j'aimerais encore une fois préciser ce que nous avons dit ce matin, par rapport à M. Bulliard, nous n'avons rien contre la prostitution mais le problème c'est qu'à l'époque au Flon, la prostitution était liée directement à la drogue et je ne veux pas vous donner de détail, parce que nous commencerions tous à pleurer, mais quand vous

voyez des filles de 14 ou 15 ans, moi j'en ai vu, qui se prostituaient au Flon, de jour comme de nuit, ça se fait en 5 minutes, appuyé contre un mur, pour toucher ensuite je ne sais pas combien de francs pour retourner se racheter de la drogue, dans ce contexte vous ne pouvez tout simplement pas développer un quartier, c'est exclu. Nous avions dans la région ouest du Flon, le matin on trébuchait par dessus des capotes, des seringues, c'était un peu comme à l'époque, vous l'avez peut être connu, le fameux quartier de Layton à Zurich. Ceux qui sont un peu plus âgés autour de cette table, le musée national était une partie de la ville où on ne pouvait plus s'y rendre. Pendant des années les autorités n'ont rien fait. Donc nous voulions absolument éviter cela mais à la base nous ne sommes pas contre la prostitution.

Pierre Sterchi

Ville de Lausanne

Pour la manifestation Lausanne Jardins, nous étions très intéressés de faire participer les prostituées et les associations qui s'en occupent, parce que pour nous c'est un acteur comme un autre et que le but de la manifestation est de faire vivre la ville ou de faire découvrir la ville, ou mettre en valeur certains lieux. Et la prostitution étant présente, nous ne pouvions pas l'écarter pour faire notre manifestation et puis après leur dire « vous pouvez revenir ». Ça aurait été complètement contraire à la logique de cette manifestation. Donc nous étions très heureux d'y participer, avec beaucoup d'anxiété parce qu'on s'est dit « ça ne va jamais fonctionner ». Et finalement ça a marché comme Francesco l'a dit, ça a marché mieux que dans d'autres quartiers. Par exemple il y a eu un jardin dans le Flon qui était systématiquement détruit à la sortie d'une discothèque. Et dans le quartier des prostituées c'était respecté, les jardins étaient appréciés par les prostituées en tout cas, c'était presque devenu leur jardin et elles l'ont protégé. Les secrets, je ne vais pas vous les dévoiler parce que je ne les connais pas non plus tous, mais c'était vraiment une réussite.

Maintenant au niveau des parcs publics et des espaces publics aux alentours du théâtre, pour nous je dois dire ça se passe relativement bien. Il y a des quartiers qui sont beaucoup plus difficile du point de vue propreté, du point de vue mode de vie et fonctionnalité, ce n'est pas un problème qui nous dérange vraiment la prostitution. C'est vraiment un acteur parmi d'autres et effectivement, moins difficile que la drogue.

Un participant

-

Mais vous avez créé une plus-value symbolique. On aurait pu vous traiter de proxénétisme social en disant que le quartier s'améliore, la zone s'améliore, finalement les clients vont venir... évidemment vous ne touchez à rien mais c'est quand même assez curieux. On a une situation en France qui est assez terrible. On a une espèce de chasse aux sorcières à la fois des prostituées et des clients... et quand on voit cette espèce de bienveillance sur fond municipal, on se dit « tiens, voilà une douce forme de proxénétisme institutionnel ».

Pierre Sterchi

Ville de Lausanne

Il y avait même un artiste qui avait fait un projet qui s'appelait Belle de nuit et qui jouait avec une carcasse de voiture et des phares sur une zone de plantes qui fleurissent la nuit et qui s'épanouissent la nuit, donc il avait joué avec ça, c'était un projet très poétique, très bien réussi et normalement il devait y avoir encore les papillons qui venaient butiner les fleurs. Ça a un petit peu moins marché mais très beau projet. On ne l'a pas vu là mais il est dans les livres. Oui, nous avons fait une intervention de manifestation et de jardins en tenant compte de ces acteurs comme d'autres. On ne fait pas dans ce sens là. On s'est arrêté à ça. Ça aurait été des commerçants, on se serait approché des

commerçants. Ça aurait été une église, on se serait approché de l'église. C'était pour nous un acteur comme un autre, point à la ligne, sans les juger.

Un participant

-

Il n'y a pas de débat, de polémique sur la question, au sein de la municipalité par exemple ?

Pierre Sterchi

Ville de Lausanne

Lors de la manifestation en 2004, où on passait là, il n'y a pas eu un seul débat négatif à ce sujet à ma connaissance, ni dans la presse, ni les visiteurs de la manifestation qui ont finalement découverts le quartier en lui-même, ni la municipalité, donc effectivement c'était très ouvert.

Un participant

-

Est-ce que vous avez communiqué en expliquant le contexte précisément ?

Pierre Sterchi

Ville de Lausanne

Oui. Le projet que vous avez vu là, où l'artiste avait joué avec le vocabulaire des prostituées de l'époque sur les fûts peints en noir, donc tout ça était expliqué. On avait aussi expliqué que c'était en accord avec les prostituées. Je dirai que la seule perturbation, c'est le client finalement, qui aime bien n'être pas trop vu. Donc c'était un peu le souci des prostituées.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Il peut dire qu'il vient voir l'exposition.

Pierre Sterchi

Ville de Lausanne

Exactement.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Vous serez avec nous demain après-midi.

Pierre Sterchi

Ville de Lausanne

J'essayerai.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

On va s'arrêter là pour ce matin. On retrouve M. Rambert qui va nous dire en deux mots ce qu'il nous propose, une vue générale si j'ai bien compris ce que vous avez dit. Puis ensuite il y a une visite organisée par l'association Lausanne Architecture dont M. Di Pinto va vous dire un mot tout de suite. Ensuite je vous propose avec Lauren Andres que l'on revienne sur Flon après la visite, qui durera environ 2 heures. Et Lauren se propose de nous montrer quelques lieux qu'elle a identifiés.

Montpellier

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Ce matin, comme il se doit, on improvise sur l'ordre du jour. Pascal Lebrun Cordier nous a proposé hier de faire une intervention sur le projet de Montpellier dont il nous a déjà dit un petit mot, donc on va lui donner la parole pour 20 minutes. Puis Claire Newman nous parlera du projet du consortium européen qui s'appelle ECIA. On fera une pause et la deuxième partie de la matinée sera consacrée à Berlin.

Je vous rappelle que cet après midi, nous reviendrons ici vers 14h, 14h30. Il nous restera 2 grosses heures. On a demandé à nos experts de faire une courte intervention pour faire le point sur ce qu'ils ont retenu de ces deux journées et ensuite nous engagerons un court débat.

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

En une phrase j'ai deux activités. Je suis enseignant associé à l'université Paris I où je dirige un master professionnel sur les projets culturels dans l'espace public. Le reste du temps, comme tous les enseignants associés, j'ai une activité extérieure à l'université et depuis deux ans je travaille pour la ville de Montpellier. J'assure la direction artistique d'une manifestation que j'ai créé en lien avec l'ancienne élue à la culture et la directrice de la culture et du patrimoine de cette ville.

Je vais vous parler de cette manifestation en la mettant en relation avec cette problématique de ce programme POPSU et en particulier avec l'axe 3. Alors je n'aurai pas vraiment le temps de faire les liens, les connexions, je vais d'abord me contenter de présenter le projet et d'abord présenter la ville de Montpellier.

C'est la 8e ville de France, une ville qui connaît une très forte croissance démographique comme vous le voyez sur l'écran. 43% de la population a moins de 30 ans. La population a fortement augmenté de 1977 dans le grand récit montpelliérain, dans le storytelling territorial, municipal de Montpellier, c'est l'arrivée de Georges Frêche. La ville à l'époque était une petite ville de province, elle est devenue une métropole européenne aujourd'hui moyenne on va dire, avec un taux de croissance considérable. La création de nouveaux quartiers régulièrement, il y a une dizaine de ZAC à Montpellier en permanence, un gros pôle universitaire, et une population qui aime cette ville. Dans les différentes enquêtes, dans les différents classements publiés par la presse, Montpellier arrive souvent en tête pour les loisirs, la vie culturelle, le climat, etc. Est-ce une

ville créative ? Je n'ai pas fait d'études et de recherches spécifiques sur les stratégies de la ville, mais il me semble que par certains aspects oui, c'est une ville créative. Si on regarde les indices de Florida, on retrouve la technologie, l'innovation fortement avec un pôle de recherche en médecine notamment. Sur un autre de ces indices la présence de gays, dans cette ville qui s'affirme gayfriendly fortement depuis longtemps, un maire qui milite, une femme Hélène Mandroux, qui milite pour le mariage gay de façon très vigoureuse et qui promeut des valeurs de gauche, humanistes, même si l'ancien maire Georges Frêche avait par ailleurs l'habitude de provocations racistes et populistes. Mais globalement il y a un climat qui correspond plutôt à ces critères. Et puis une ville qui développe une image de ville créative quoi qu'il en soit. Cela dit, très peu de friches, très peu de projets alternatifs et Montpellier est une ville où la puissance publique occupe une place centrale, où les politiques sont très présents et où on peine à voir exister une société civile et des projets autonomes.

En matière culturelle, voilà ce que la ville a déjà développée, à gauche. C'est une ville dont depuis 30 ans la politique culturelle est marquée par de grands festivals comme Montpellier danse, festival de Radio France, et des institutions dans tous ces différents domaines à gauche, dont je ne vais pas parler en détail. L'ancien adjoint à la culture il y a deux ans, Michael de la Fosse, a voulu développer une action artistique dans l'espace public. Donc c'est à ce moment là que j'arrive dans l'histoire en proposant un projet qui s'appelle ZAT, Zone Artistique Temporaire, qui a à la fois un objectif interne dans la ville, faire découvrir la ville aux habitants, l'explorer, et d'une façon plus générale la mettre en récit. Deuxième objectif, un objectif plus extérieur à la ville, placer la ville de Montpellier sur une carte nationale et à terme européenne, des capitales qui ont une activité dans l'espace public et qui affirme une créativité dans le rapport au contexte. Très vite, je ne vais pas commenter. Vous pouvez lire les quelques phrases qui sont sur la dizaine de diapo qui va défiler. Ce sont les objectifs du projet de façon transversale. Démocratisation ou démocratie culturelle plus précisément.

Mettre la ville en récit est une des idées centrales de ce projet avec des spectacles et des intensions artistiques, mais aussi avec des petits films géolocalisés sur smartphone pour l'instant, qui donnent à entendre la parole dans la ville, de ceux qui créent, de ceux qui font la ville, notamment architectes, paysagistes, urbanistes. L'enjeu est vraiment d'aller au delà des récits dominants, du récit médiatique qui est central dans toutes les villes et dans celle là en particulier, mais aussi du marketing territorial, donc le récit dominant, l'éloge de la ville, l'éloge permanent, toutes les qualités de la ville que démultiplie à l'infini ces deux récits dominants.

Là c'est proposer d'autres regards, d'autres récits, des récits artistiques, des récits d'habitants, développer une multitude de récits et impliquer aussi la population de différentes manières dans la dynamique culturelle de la cité. Voilà en deux mots l'objectif, qui se déploie à la fois dans l'espace public urbain, dans les différents quartiers de la ville, donc chaque ZAT est un rendez-vous de 2, 3 ou 4 jours. Une ZAT a lieu dans une zone de la ville, donc dans le centre, en périphérie, dans les quartiers populaires. Pour l'instant on a fait 3 ZAT. Et puis également sur internet avec les films « point de vue, point de vie » qui sont sur internet et sur smartphone qui sont géolocalisés et qui permettent de faire des découvertes singulières de l'espace public. Des artistes d'ici ou d'ailleurs. Je ne vais pas tout développer parce qu'encore une fois je n'ai que 15 minutes.

Chaque ZAT a lieu près d'une station de tram, à moins de 500m d'une station de tram. Le projet se développe sur 10 ans. J'ai proposé qu'il s'arrête en 2020, donc une décennie est un temps assez long pour poser un projet porteur de sens, mais c'est aussi un certain terme pour fixer une intensité. Ça correspond aussi à d'autres temporalités dans la ville, le développement de la 5e ligne de tramway en particulier.

C'est un projet porté par la ville directement, en régie directe, dont vous avez le résumé à droite : « projet artistique pour faire rayonner la ville au national et européen, donner corps au vivre ensemble, proposer la rencontre autour d'un spectacle à l'intension artistique dans les espaces publics et les différents quartiers mis en récit pour impulser une urbanité curieuse et créative ». Ça c'est un discours pour un power point que j'avais rédigé pour les élus de la ville. Ma position est un peu particulière puisque je suis à la fois le porteur du projet et

celui qui tente d'en faire une présentation très rapide avec un peu de distance critique, c'est à peu près impossible. J'attends les questions et puis je vais sans doute être amené à écrire quelque chose sur le sujet pour la suite du programme.

Donc voilà, je reprends, ce n'est pas tout à fait le même power point, avec 3 premières ZAT, dans le quartier d'Antigone il y a un an, dans un parc au mois d'avril, et la dernière au eu lieu le week end dernier. Je reviens sur les enjeux du projet : mettre la ville en récit, inventer d'autres manières de l'explorer et de la vivre, toucher la population dans sa diversité, au delà des publics habituels. Ce n'est pas un festival, les lieux, les moments et les formats sont variables, la manifestation est inédite dans son format mais aussi dans son contenu puisque je propose des arts vivants, des arts visuels, la performance du street art, des arts in situ, des films géolocalisés, il n'y a pas de limite à priori sur les contenus. Il s'agit de création artistique dans et surtout avec l'espace public qui entre en lien, en relation, en interaction avec l'environnement dans toutes ses dimensions. La méthode de travail est la même pour chaque ZAT. Je prends un temps important pour enquêter, étudier, enquêtes historique, archivistique, géographique, anthropologique, poétique aussi, être là, regarder le paysage, écouter ce qui se dit, ce qui ne se dit pas aussi, voir et puis essayer de saisir des points d'entrée pour construire ensuite une direction artistique c'est-à-dire une thématique, une question autour de laquelle s'organise la programmation avec des artistes d'ici et d'ailleurs, des projets in situ, des projets adaptés... Il y a plusieurs types de projets artistiques donc l'enjeu est double pour moi, il s'agit d'abord d'épuiser les singularités poétiques dans un monde qui tend plutôt à normaliser et à émousser les singularités donc là l'enjeu numéro 1 est celui là et le deuxième est de fabriquer du commun, travailler sur cette double logique.

Chaque ZAT, chaque rendez-vous de 2, 3 ou 4 jours a sa singularité. Un mot sur la première ZAT, c'était une ZAT minérale et verticale. Le quartier d'Antigone a été construit il y a 26 ans maintenant par Ricardo Bofill, architecte catalan. C'est un quartier à Montpellier très important qui a commencé à signaler le grand projet urbain de la ville, définit à la fin des années 1970 par Raymond Dugrand qui était l'adjoint à l'urbanisme et Georges Frêche, aller vers la mer. Aller non plus vers le nord ouest, comme dans les années 60, avec le quartier de la Paillade, mais vers la mer donc franchir le Lez qui est le fleuve de Montpellier, tôt ou tard, donc le quartier d'Antigone était cette première manifestation du projet urbain de la ville, un quartier peu connu, peu aimé, c'était surtout un quartier traversé, un quartier de flux. Quels étaient les enjeux de cette première ZAT : faire lever les yeux, tout simplement pour que la population voit comment l'architecture découpe l'espace, façonne et produit l'espace public en particulier, c'est un quartier piéton, un quartier qui bien que construit au début des années 80 a beaucoup des qualités qu'on souhaiterait donner aujourd'hui aux espaces publics ; donc faire lever les yeux, ralentir le flux, parce que c'est un quartier que l'on traverse rapidement. L'enjeu était de faire en sorte que le public s'arrête, et fasse espace public, invente aussi un temps public. Ensuite de façon plus précise, artistiquement il y avait deux enjeux : raconter le quartier d'Antigone mais raconter aussi le mythe évidemment : qui est cette femme qui hante la conscience occidentale depuis l'antiquité ? Cette femme qui dit non de sa conscience morale, non aux lois de la cité.

Je vais vous montrer quelques images, ça va aller très vite, il y a une minute d'images.

Film

Il y a une trentaine de projets artistiques, une soixantaine de rendez-vous, là évidemment on en voit trois ou quatre, mais c'est surtout le premier sur lequel je voulais dire un mot, la Compagnie Willy Durner qui est une compagnie autrichienne qui avec ses performers, danseurs s'immiscent dans les interstices de la ville et proposent une lecture de l'architecture. Donc on voyait avec ce parcours d'environ une heure, qui a été suivi par environ 300 ou 400 personnes et 1 000 pour la dernière version, qui proposent encore une fois une lecture sensible de l'espace dans ses trois caractéristiques, dans une triple typologie : la ville du 19e, la ville des années 1970, le quartier du polygone qui est un bloc minimaliste typique de l'architecture des années 1970, architecture sur dalle et enfin la ville post moderne de Bofill, avec à chaque fois un rapport à l'espace, une manière d'inscrire le corps dans la ville très différente. Ça c'était donc la première édition. Qui a effectivement atteint l'objectif d'arrêter un flux et de faire lever les yeux au public pour voir, apprécier, vivre, ressentir la ville de

multiples manières. Il y avait à la fois des propositions artistiques susceptibles d'attirer immédiatement l'intérêt d'un public intéressé par l'art contemporain par exemple, ou la danse contemporaine, et puis des propositions dont l'impact poétique est plus immédiat, qui ne nécessitent pas nécessairement de code pour être perçu et apprécié. Donc la Compagnie Retouramont par exemple que vous voyez ici, qui fait de la danse verticale et qui installait des tyroliennes, des cordes dans le vide, qui prolongeaient le travail graphique de Bofill, tout en proposant une situation dont l'étrangeté poétique encore une fois frappait tout le monde, habitait le ciel, tout simplement pendant 4 jours.

Voilà des grands temps publics aussi de rassemblement. Une trentaine de projets artistiques, des films aussi « points de vue, points de vies » notamment avec Gilles Clément. J'ai proposé à Gilles Clément de faire une lecture du paysage d'Antigone en 10 minutes, donc le film on peut donc suivre en déambulant, en écoutant son smartphone, est une lecture du paysage d'Antigone comme un paysage baroque, mais aussi des habitants de la ville, des artistes, des gens du quartier qui parlent du quartier à leur manière, et puis des projets ont été menés avec l'école d'architecture de Montpellier notamment.

La presse a salué la nouveauté du projet. Thierry Paquot notamment dans Urbanisme, Mouvements ou la presse locale. L'idée était d'inventer un nouveau format, ce qui n'avait rien d'évident. Ce n'est pas un festival encore une fois et le succès était plutôt là et surtout le public nous a dit qu'effectivement il avait vu autrement la ville, ce qui était véritablement l'enjeu.

Deuxième ZAT, Amérique, un parc où Frédéric Bazille a vécu au 19e siècle. La tonalité était plutôt végétale et sculpturale cette fois-ci. L'enjeu était de voir et de faire ressentir le paysage, d'inviter le public à venir découvrir ce parc au rythme de la nature donc les premiers rendez-vous étaient à 6h49 le matin, et les derniers à 20h36 le soir. On a fait des petits déjeuners au levé du soleil. L'enjeu était de raconter l'histoire de ce parc habité par Bazille où il a peint une quinzaine de ses tableaux. Travailler à la lisière entre l'art et la nature, sur cette frontière indéfinie, sur cette zone de porosité, comme d'ailleurs en un sens, Bazille dans certains de ses tableaux qui cherchent à inscrire des personnages dans le paysage, des visages dans le paysage et à les placer, à créer des compositions en pré-impressionniste qu'il était, il est toujours difficile de situer Bazille, mais c'était quand même le sens de sa recherche, et puis les poursuivre ses recherches, autrement, évidemment dans le domaine du spectacle ou de l'installation avec un autre vocabulaire artistique.

Je vous montre quelques images. Des cocons au lever du soleil, une performance de Patrice Barthes qui est artiste chorégraphe, artiste en résidence à l'école d'architecture de la ville de Montpellier. De 7h30 à 12h. Installation sonore dans un arbre avec des transistors réglés sur une fréquence blanche. Là vous allez voir des feuillus, ce sont des personnages, une sculpture de feuilles mortes. Il y en avait 200 disséminées dans tout le paysage, sur l'eau, dans les arbres, qui dialoguaient souvent avec la peinture de Bazille. Les musiciens qui ont joué là aussi dans la nature. Le public peut butiner, sans forcément suivre un programme.

Le Lez, le fleuve de Montpellier, j'avais demandé à ce comédien de raconter le fleuve avec une fiction qui m'a servie pour la 3e édition de la ZAT qui a eu lieu donc ce week end, qui était le monstre du Loc Lez. Introduire de la légende, de la fiction dans la ville. Ça c'est une œuvre d'un plasticien qui travaille sur les questions géopolitiques que l'on a aperçu avec le transit deux montants en calachnicof. Emeric Lhuisset, Mélissa Van Bepi, une artiste circassienne qui travaille avec le reflet, le miroir, et beaucoup d'œuvre sur le miroir. Derrière une œuvre qui travaillait sur les jeux d'enfants, qu'on a installé sur un jeu d'enfant, la compagnie Nathalie Pernet, avec des miniatures chorégraphiques d'une dizaine de minutes, un vocabulaire extrêmement cursif on va dire ; une compagnie qui travaille sur le conte en langue des signes ; une performeuse qui a passé 24h dans le parc avec son cheval sans raconter quoi que ce soit finalement, une présence énigmatique ; puis on a travaillé sur l'ambiance aussi, des temps de pause, des massages, on offrait du jus de coquelicot au public, être dans une relation sensible ; ça c'est une œuvre qui fait un clin d'œil à Antonioni, au blow up d'Antonioni qui s'appelle blow off ; les chanteur d'oiseaux qui dialoguent avec les oiseaux. La manifestation attire beaucoup de monde, 30 000 personnes à peu près pour cette édition. La moitié ne connaissait pas le parc. C'était notre objectif premier, faire découvrir la ville encore une fois. Là c'était

un spectacle participatif où les gens dansaient, c'était le lendemain de la finale de la coupe de la ligue, Montpellier était en finale, et j'avais demandé au chorégraphe deux versions, une version victoire et une version défaite en fonction du résultat du match. Donc c'était la défaite.

Voilà, il me reste exactement 23 secondes. Donc c'est un peu difficile encore une fois de raconter et d'expliquer en même temps mais je voulais aussi montrer quelques images. C'est surtout des arts vivants mais il y a encore une fois de la performance, quelques projets venant des arts visuels ou des arts plastiques, du street art, je n'en ai pas présenté, beaucoup d'actions aussi en lien avec les acteurs de la ville, et puis une presse qui à la fois au niveau local et au niveau national a souligné la nouveauté et l'intérêt de la manifestation. L'enjeu était là surtout, comme le dit cet article

travailler sur la connexion entre projet artistique et projet urbain. La revue Cassandre l'a souligné aussi dans un article paru cet été, comment parallèlement aux ZAC, on invente des ZAT, et comme se fait l'exploration sensible de la ville ?

La troisième édition en quelques mots très rapide avait lieu dans un nouveau quartier qui s'appelle Port Marianne, toujours au bord du Lez, l'idée des 3 premières était de suivre un axe structurant pour l'histoire et la géographie de la ville qu'est ce fleuve, donc cette fois-ci la ZAT était aquatique, une couleur, trois jours, deux rives, c'était aussi l'inauguration de l'hôtel de ville construit par Jean Nouvel et François Fontès. L'idée était aussi d'explorer cet hôtel de ville. Et puis surtout d'explorer l'imaginaire urbain. Pour explorer l'imaginaire urbain, je suis parti du Lez et je suis partie de cette légende que nous avons inventé du monstre du Loc Lez. Pour cela j'ai fait quelques connexions avec l'histoire de la ville, avec Rabelais qui a vécu à Montpellier, qui parle du Lez, il dit que le Lez charriait des pépites d'or et surtout que le Lez avait le goût des vins du Languedoc. Je suis parti de Lattara qui est un site archéologique à Lattes, et là j'ai fait une découverte assez saisissante. A Lattara il y a une mosaïque dont parle Pline dans son histoire naturelle, cette mosaïque vous l'avez sous les yeux, c'est un dauphin dit Pline, mais en réalité, si on regarde bien, ce n'est pas du tout un dauphin, c'est bien sur le monstre du Loc Lez. Il a une queue très fine, une tête de sanglier cornue et quatre pattes. Donc cette mosaïque on l'a exposée pendant la ZAT et on a expliqué que le monstre avait déjà fait son apparition au 1er siècle. On a fait des références aussi à la charte de donation de 985 qui est le document fondateur de Montpellier, et un historien médiéviste de Montpellier, Vincent Chalet, un jeune normalien, a accepté de faire un commentaire qui relie l'histoire de la charte et l'histoire du Pont du Diable, Saint-Guilhem-le-désert, donc Guillaume de Toulouse, je n'ai pas du tout le temps de vous raconter quel est le lien, mais il explique que le monstre est à l'origine de la fondation de Montpellier, rien de moins. Enfin on a trouvé dans le Petit Alamus qui est la chronique urbaine du consulat de Montpellier, on a trouvé une histoire qui est vraie cette fois-ci, de pêcheurs qui ont découvert en 1383 le monstre du Loc Lez, un poisson poilu. Et pour terminer, Nostradamus qui a vécu à Montpellier, a rédigé une prophétie que vous avez devant les yeux, un quatrin en vers de 10 pieds, comme toutes les prophéties de Nostradamus :

Quand 11 fois se succédera l'un

Ou l'au delà revêt le goût de vin (allusion à Rabelais bien sûr)

Montpelliérain au cœur éprouvé,

Larvéron monstre dans l'eau du Lez.

Donc 11 chiffre un, on s'est demandé ce que voulait dire 11 chiffre un, vous avez la réponse en bas, les 11 chiffres un c'est 11 11 2011 à 11H11 et 1 seconde. C'était vendredi, cet alignement incroyable de chiffre un, donc on attendait l'apparition du monstre du Loc Lez, on s'est demandé s'il était un cousin de la tarasque ? Quel était sa place dans la grande famille des aquamonstres ? On a lancé une grande enquête dans la ville. Cette légende à commencé début septembre. On a demandé à la population de nous envoyer des films, des photos, des dessins, des sculptures, donc on a favorisé l'appropriation créative de cette légende, développer un imaginaire partagé avec les artistes de la ville, les étudiants. On a reçu des dizaines et des dizaines de propositions, de films, de sculptures, de photos, des dessins d'enfant également, de projets divers. L'idée était, par cette thématique du monstre, comme dans toute l'histoire de l'antiquité à aujourd'hui, de travailler sur l'appropriation de l'inappropriable. Le monstre est une métaphore de l'insaisissable, la métaphore de l'informe donc c'est évidemment une manière aussi de parler de la ville et de son développement en quelque

sorte insaisissable pour une grande partie de la population. J'ai montré des projets avec les archéologues de l'INRAP, des fouilles archéomythologiques, une grande exposition qui vient de Lausanne d'ailleurs, Futur antérieur, grande exposition d'archéologie décalée qui interroge le lien entre le passé et le présent mais en le projetant dans le futur, puisqu'il s'agit d'interpréter des objets du présent par des archéologues du futur et surtout l'ANPU, l'Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine que vous connaissez peut être et qui propose une psychanalyse de la ville, donc une conférence décalée sur la psychanalyse de la ville.

Je vais m'arrêter là. L'idée était d'interroger la ville par cette thématique du monstre, travailler l'imaginaire urbain, explorer l'imaginaire urbain dans un quartier neuf, donc sans histoire, sans fantôme, sans patine. On a eu beaucoup de chance de tomber sur cette histoire de monstre évidemment, qui permettait de poétiser, de charger la ville d'histoire et de fantaisie.

Voilà pour ce qu'est ce projet. Egalement de grandes scénographies urbaines, comme un phare par exemple que j'ai installé sur un des immeubles de François Fontès, parce que le quartier s'appelle Port Marianne, et devrait être un port un jour, dans quelques années, donc on a essayé de faire exister aussi cette dimension portuaire. Il y avait toute une partie aussi inauguration, que nous avons essayé de traiter de façon pas du tout institutionnelle justement, ce qui n'était pas simple. Un texte de Jean-Luc Lagarce dans cet hôtel de ville et encore une fois, la psychanalyse urbaine pour essayer de voir ce que Montpellier a dans son inconscient et quelles sont ses névroses urbaines.

Je m'arrête là. C'est encore une fois très rapide. Je ne l'ai pas préparé spécifiquement. Pourquoi je n'ai rien préparé ? Parce que nous en avons parlé au départ avec Jean-Jacques Terrin, parce que la situation politique est très compliquée à Montpellier et un nouvel élu à la culture vient d'arriver, qui n'a pas l'air très convaincu par le projet, en dépit de son succès public et critique. On voulait essayer d'intégrer la ville dans ce séminaire, dans cette plateforme mais ce changement impromptu, décidé par Hélène Mandroux pendant l'été nous met dans une situation un peu délicate, bien que la manifestation fonctionne.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Est-ce que tu pourrais en quelques phrases conclure. Tu nous as expliqué les trois programmes, mais finalement quels sont les retours, tu as parlé de projet culturel, de projet urbain, tu as parlé de mémoire, c'est quoi le bénéfice ?

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

Il y a plusieurs objectifs si on parle de ces objectifs : explorer la ville. Donc ça on fait découvrir réellement la ville et ses quartiers méconnus où les gens ne vont pas. Il y a un premier bénéfice en termes d'enrichissement de l'expérience urbaine, je dirai intensification et enrichissement de l'expérience urbaine, mais sur la base de singularités artistiques et poétiques. Il s'agit de travailler sur une triple singularité : la singularité des projets je l'ai dit, mais la singularité des habitants, comment chacun vit la ville en fonction de son expérience, de sa position, comment favoriser l'expérience singulière. Je ferai volontiers référence à Stigler, à ce qu'il peut dire de cette question de la singularité, et puis à Jacques Rancière, le partage du sensible dont parle Rancière c'est une recomposition de l'organisation symbolique de nos représentations et de nos expériences. Je pense qu'on arrive modestement et temporairement avec certains des projets à reconfigurer l'ordre des choses, l'agencement du réel, temporairement, par ces dispositifs, par ces dispositions formelles dans la ville. Voilà pour moi très rapidement deux objectifs et puis on propose aussi aux urbanistes et aux architectes un regard sur la fabrique de l'urbanité qui va au delà des approches conventionnelles. Là c'est un enjeu à plus long terme, c'est pour cela que je voulais aussi que le projet se développe sur 10 ans.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

On se posait la question, ce nouvel élu à la culture, quelle est la nature de ses reproches ? C'est quand même important parce que tu nous dis que malgré le succès public il a l'air opposé, alors pourquoi ?

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

Il a deux reproches officiels, le premier il dit « il n'y a pas assez d'artistes locaux » donc ça c'est le débat habituel. Effectivement il y en a 1/3 à peu près. La manifestation a remplacé une ancienne manifestation qui était un festival où il n'y avait que des artistes locaux qui étaient plus proche du socioculturel approximatif que d'un projet un peu ambitieux. La deuxième critique est sur le budget, ce qui est une critique qui ne tient pas non plus parce que l'administration ne coûte pas très cher : 1 million d'euros pour 2 éditions par an. Les Vintaux à Bordeaux c'est 4.3 millions, la nuit blanche c'est 1.5 million pour une nuit, la fête des lumières c'est excessif effectivement, mais disons que quoi qu'il en soit on est bien en dessous de tous ces ratios. Les raisons officieuses sont les suivantes : cet élu Philippe Saurel qui était avant élu à l'urbanisme est candidat pour être maire de Montpellier dans deux ans, pour être député également et que un de ses concurrents est l'ancien adjoint à la culture. Donc il voudrait, disent les journalistes, en attaquant notre manifestation d'une façon assez scandaleuse, par une campagne de dénigrement qui a commencé il y a un mois et demi, et qui n'est fondée sur rien véritablement, toute la presse l'a souligné, il voudrait endosser le costume de l'élu bon gestionnaire, contre les dépenses dispendieuses. Sauf qu'il se heurte au soutien apporté par la presse notamment et par le public.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

Je dis ça parce que selon moi on pourrait faire des reproches légitimes, et si c'était des reproches légitimes ce serait assez intéressant mais là c'est illégitime. Mais les reproches légitimes moi j'en fais énormément à ce genre d'opération parce que d'abord l'intitulé ZAC - ZAT, mais en fait ce n'est pas ça, on voit bien que tu as inversé le sigle de la Zone d'Autonomie Temporaire d'Hakim Bey, la TAZ. C'est un clin d'œil mais c'est dangereux parce que c'est une trahison d'une certaine façon parce que chez Hakim Bey, ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre, on se connaît, on se parle librement, on s'est vu à Paris parce que tu m'as gentiment invité à ton séminaire à la Sorbonne, ... on va y aller franco parce que la Zone d'Autonomie Temporaire chez Hakim Bey qui est une espèce de gourou d'anarchisme poétique et du copyleft intégral, c'est-à-dire de la désappropriation de tout, on s'empare de tout et de tout on fait sa propre vie. La zone d'autonomie temporaire c'est très précisément pour lui, ce moment particulier que quelques individus, nombreux ou pas, vont créer pour échapper à la programmation institutionnelle sous toutes ses formes, même sous ses formes relevant de la gentillesse sociale, comme c'est le cas ici, avec une perspective qui est le ludique, le décontractif, le vivre ensemble, être ensemble, etc. c'est tout à fait l'inverse. D'ailleurs c'est bien que tu aies inversé parce que c'est absolument l'inverse. La TAZ c'est l'expression de la liberté dans une société de la suffocation qui est celle dans laquelle on vit et la ZAT, énorme travail, je sais, j'ai fait ça aussi à Marseille, Small is beautiful, enfin je fais ça à Toulouse, c'est vraiment très difficile de travailler dans l'espace public, tout est interdit, il y a des normes de sécurité, tout le monde t'emmerde, etc. Mais pour moi ça c'est très exactement le genre de proposition qui aujourd'hui me pose un problème pour de multiples raisons. La première c'est qu'il y en a partout. Vous avez 210 festivals d'art public en France. Festival ou non festival, ou anti-festival, parce que ce soit un non festival, ça reste quand même un festival. L'étymologie de festival vous savez ce que c'est, c'est ce qui renvoie à une sorte de fête, de fête collective donc de fait, ici, quoi que tu dises, c'est quand même un festival. Il

y a en a partout. La deuxième chose c'est qu'on voit les mêmes artistes partout. Ces gens là n'ont aucune accroche avec Montpellier puisque quand vous parlez Ilotopie, toutes ces compagnies, vous prenez n'importe quel festival Aurillac, Viva Cité, Châlon, etc. Small is beautiful, Marseille 2013 qui est en préfiguration et avec lesquels j'ai travaillé, c'est toujours les mêmes. Il y a une espèce de circuit de gens qui reviennent, ils gagnent très bien leur vie d'ailleurs en faisant parfois pas grand chose comme le type qui a fait sa petite tente d'un mètre carré, il s'installe dans une tente, il se met dedans, il reste comme ça pendant trois jours, il prend son cachet, tout le monde trouve ça formidable et c'est très bien. Donc il n'y a pas d'identité locale puisqu'on parle d'un lien avec la ville particulier, sauf peut être dans l'aventure du monstre du Loc Lez. Là d'accord, là c'est un vrai travail d'infusion locale, d'imaginaire...

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

Il y avait 1/3 d'artistes locaux.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

Oui, je ne fais pas que du négatif, je sais que c'est dur et qu'il faut en faire mais allons-y, vidons la chose parce qu'on parle des créateurs et la ville. Et là ce ne sont pas les créateurs et la ville, ce sont plutôt les saltimbanques d'autrefois qui viennent mais ce sont des saltimbanques qui vivent dans une société de l'industrie culturelle ou la culture est totalement institutionnalisée, elle est financée, elle est d'une certaine manière sanctifiée comme étant une espèce de vade mecum pour la socialisation on peut dire. Ce que la politique n'a pas réussi à faire, on prétend que la culture va le faire. C'est un alibi total, évidemment la culture ne le fait pas. Pourquoi ? Parce que c'est un faux potlatch. J'ai beaucoup réfléchi sur ces notions parce que je me suis intéressé à l'art dit contextuel, à l'art en contexte réel depuis longtemps. Et en constatant que ce qui en fait au départ était effectivement un art en contexte réel, c'est-à-dire des gens qui se mettaient là parce qu'ils ne pouvaient pas se mettre ailleurs, des créateurs qui venaient dans des friches, des squats parce qu'il n'y avait pas de place pour eux, il n'y avait pas d'argent, etc. au bout d'un moment, tout cela s'institutionnalise. Et c'est très intéressant parce que plus ça s'institutionnalise, plus ça se pare d'un espèce de discours technocratique-culturel, que relaient d'ailleurs de philosophes très complaisants à certains points de vue, d'ailleurs très intelligents, comme Jacques Rancière dont tu parles, qui nous parles d'un spectateur émancipé, qui nous parle du partage du sensible. D'accord. Sauf que c'est un faux potlatch. Tout ça c'est de la construction, c'est de l'élaboration à coup de budget, de discussions municipales, de copie de ce qui se fait ailleurs. On parle d'un réseau européen par exemple de la culturisation on pourrait dire, mais en réalité c'est un réseau de concurrence, c'est-à-dire faire aussi bien que l'autre ville, faire mieux, chaque fois il faut que ce soit mieux, plus spectaculaire, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire ? C'est là qu'on voit toujours les choses, un phénomène courant, le gigantisme, les œuvres d'art de plus en plus grandes, les trucs de plus en plus spectaculaires, les finales de plus en plus extraordinaires. Alors là on a un lâché de ballons, c'est magnifique, les gens lèvent les yeux au ciel, les enfants sont souriants, parfois on suit tous en procession un géant royal de luxe, alors vous voyez un troupeau de crétins qui suit une espèce de petite poupée mécanique. Potlatch. C'est important pour moi parce que ça me fait penser à quelque chose qui est un infini besoin d'adorer pour combler sans doute un vide dont je ne connais pas la nature et qui me faisait dire à mon voisin quelque chose de terrifiant et de honteux que je n'oserai pas dire tout fort. Je lui ai dit « tu vois, ça me fait penser aux gens qui allaient dans les années 30 adorer des leaders qui leur enlevaient toute liberté, sauf que maintenant le leader, on pourrait dire charismatique, a pris la forme de la culture intégrée et de temps à autre, il y a cette espèce de fête, prétendument collective, qui fait lien social, qui vient rédimmer au fond toutes les défaites, toutes les faillites de notre démocraties ou de notre post-démocratie parce que je ne suis plus tellement

sûr qu'on vive encore dans une démocratie, enfin en Suisse peut être, mais en France ça m'étonnerai, de nos post-démocraties, et qui fournit un extraordinaire alibis parce que c'est toujours fait au nom du bien. Et moi souvent j'aimerais des festivals qui disent leur nom, et qui fassent les choses au nom du mal. En disant aux spectateurs « on ne veut pas vous voir, foutez le camp. Tirez-vous. Allez vivre dans ce que j'appelle la vie nue », parce que je ne crois pas que tout ça ait grand chose à voir avec la vraie vie. Moi c'est ça qui m'intéresse. La ville des créateurs c'est ça. Ce qui m'intéresse ce n'est pas tant toutes ces structures ni ce qu'on met en place, et les programmes... Il faut le faire, bien évidemment, la vie est une évolution, mais ce qui m'intéresse, le point de départ c'est mon corps, et toi ton point de départ c'est ton corps. Tu vis avec lui, tu te lèves avec lui, tu te promènes dans cette ville avec lui. Et tout ça au bout d'un moment tu te dis « mais qu'est-ce ça a à voir avec moi ? ». Est-ce que ce n'est pas une espèce de grande entreprise de manipulation, par la gentillesse, par l'occupation, par la prise en charge ? Ça me fait penser à maman. Maman me disait « viens mon chéri, viens te poser contre mes seins, tu seras très bien ». J'ai l'impression que c'est le côté maternel, une espèce de maternation sociale qui est prise en charge par les municipalités au nom prétendument de grands discours humanistes mais en réalité au nom de stratégies qui sont des stratégies de la concurrence dans un univers globalisé où finalement tout devient essentiel sur le plan justement de la résilience aujourd'hui on pourrait dire, pour parler comme Sirunlik, la résilience c'est-à-dire combien de temps est-ce que l'on va tenir ? Et c'est une arme de résilience.

Lauren Andres

Expert Plateforme POPSU Europe

J'ai une question très courte. Tu parlais de la problématique de changer la vision des espaces, en particulier pour le parc, améliorer les appropriations. Est-ce que tu as une évaluation de ce qui s'est fait ? Est-ce que les pratiques ont changé ? Quel est l'impact d'un point de vue des résidents, des gens qui venaient dans les lieux, voire éventuellement des commerçants ?

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

Oui, on fait une enquête avec les étudiants de science po. 700 questionnaires, c'est plutôt quantitatif que qualitatif, mais on sait déjà que d'une part la moitié des gens a découvert le lieu, que dans les semaines qui ont suivi la fréquentation a fortement augmentée, et que les usages sont allés au delà des usages conventionnels, dans les circuits par exemple, à l'intérieur du parc, sur la nature, on a travaillé avec nos botanistes, on a fait des explorations de la végétation, sur les animaux, etc. donc oui, on a quelques éléments qui pour l'instant sont limités mais témoignent du fait qu'il y a de nouvelles appropriations, de nouvelles représentations. Du coup je serai assez modeste parce que le tableau que tu dresse Paul est, je partage une grande partie de ce...

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

C'est entre nous.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

Je veux dire, on réfléchit. C'est un atelier de réflexion, allons-y. il faut le faire.

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

J'ai le sentiment d'être dans une position assez complexe parce qu'effectivement je deale avec une ville qui a des attentes d'un certain type. C'est évidemment l'espace de contradiction. Néanmoins ce que je voulais juste glisser c'est que les appropriations sont multiples d'un tel projet. D'une part, on ne sais finalement pas grand chose de la manière dont les gens s'emparent de ces propositions, mais ce qui pour moi est certain, c'est que ce genre de projet dans l'espace public en général, effectivement ça existe dans toutes les villes, une des petites singularités en tout cas chez nous c'est qu'on essaie de mélanger les formes d'art, ce n'est pas uniquement du spectacle, ce ne sont pas des arts de la rue par exemple au sens exclusif du terme, c'est que finalement on laisse entendre qu'il y a du possible disponible, que ces artistes qui amènent des formes improbables ou des situations poétiques inédites, et j'insiste là aussi, ce n'est pas uniquement le copier/coller de la même programmation partout, c'est une erreur. Il y a eu une centaine de projets présentés, j'en a montré seulement une dizaine. Beaucoup de projets sont réellement in situ et inventés avec des artistes d'ici ou d'ailleurs dans les temps de résidence d'infusion qui précède la manifestation. Ce sont des possibilités d'existence pour reprendre sur l'horizon que tu dessinais. Les gens s'en emparent comme ils le veulent. On n'en sait pas grand chose. Je doute que les appropriations soient identiques pour tout le monde. Je pense qu'il y a un espace de respiration qui est offert. Tu parlais de suffocation, je pense que c'est exactement l'inverse. On ouvre un horizon et on suggère des espaces disponibles pour l'invention, pour l'appropriation sous toutes ses formes, pas uniquement la forme ludique, festive, et la critique à la Philippe Murray finalement de ce vitalisme. Je la partage aussi. Et l'introduction d'une thématique plus sombre comme le monstre, fait grincer des dents. Et les communicants qui sont dans cette ville, par exemple un jour j'ai reçu un coup de téléphone il y a un mois et demi, du directeur de la communication qui me dit « votre histoire de monstre c'est un peu embêtant, les gens vont croire que c'est le nouvel hôtel de ville, est-ce que ça ne pourrait pas être un monstre gentil ? ». Alors je lui ai répondu « vous savez que cette histoire est là depuis plusieurs siècle, on ne va pas la transformer. Qu'est-ce que les gens vont nous en dire de ce monstre ? On en sait rien. », d'où le travail de psychanalyse urbaine. On a interrogé des centaines de personnes pendant trois jours, sur la ville, l'inconscient de la ville. La aussi ce n'est pas du tout un travail d'imposition d'une vérité...

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

On le trouve partout. C'est quand même d'un niveau zéro. J'aimerais voir la psychanalyse qu'il a faite. J'ai vu celle de Marseille, c'est à pleurer.

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

J'aurais aimé que tu puisses voir celle qu'on a faite avec lui parce qu'elle est...

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

J'aimerais bien la voir oui, parce que sinon c'est à pleurer. Je trouve même que le terme de psychanalyse est usurpé de la part de ce garçon.

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

Il y a un décalage mais il y a un travail d'enquête extrêmement sérieux, très impressionnant et donc ce que je voulais simplement dire pour terminer c'est qu'il y a encore une fois, des ... la thématique... mon dircom me demande si ça ne pourrait pas être une fée au final. Voyez. Je suis dans cet espace de frustration. Donc on introduit simplement une légende un peu sombre avec une thématique qui peut effectivement inquiéter et on a eu des réactions qui ne sont pas du tout de l'ordre de la fête naïve mais d'une perception de ce que cette thématique porte et éventuellement le regard critique sur l'urbain. Donc ça ouvre aussi à ça et ça me semble essentiel de montrer qu'il y a du possible disponible, qu'il n'y a pas de fatalité et ouvrir un espace de respiration, c'est vraiment tout l'inverse de la suffocation, j'insiste parce que je partage évidemment l'essentiel de ton discours critique. Enfin le clin d'œil à Hakim Bey, c'est évidemment un clin d'œil, mais comment oser revendiquer un héritage d'un philosophe qui défend le terrorisme poétique dans un projet municipal. Evidemment c'est impossible, mais c'est un clin d'œil néanmoins parce qu'il y a de l'utopie dans ce qu'on tente de faire.

Un participant

-

Une petite parenthèse, c'était une remarque sur la fin. Je suis assez surpris comme on arrive dans ce type de séminaire à se focaliser sur le récit par les municipalités d'une manière générale, le marketing urbain, de ce qui se passe dans nos villes. A vous entendre dialoguer je me disais « qu'est-ce que le montpelliérain s'en fout que ça ressemble à Evento ». Et dans le fond si on l'emmène dans son parc et que la proposition artistique qui lui est faite débloque des choses, qu'après le directeur de la com' soit dans son délire et ait envie que ce soit une fée, j'allais dire tant que l'autorégulation des acteurs dans la ville permet que ça reste un monstre, je crois qu'on est encore dans quelque chose qui produit du sens. La question des effets est jusqu'où ça va et à quel moment on se fait rattraper par une machine qui fait que finalement ça devient une fée. Et là c'est dangereux. Mais c'est la limite. On est toujours dans cette limite avec l'action publique.

Un participant

-

Je voudrai m'insérer dans la controverse. On continuera peut être cet après midi mais je suis en profond désaccord avec ce que tu dis Paul, mais vraiment singulièrement. Je pense que dans ce que tu dis, certainement que l'appareil critique est très intellectualisé et en partie vrai, mais tu t'attaches à critiquer la proposition. A aucun moment, tu ne te poses la question de l'effet.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

Mais si parce que je pourrais t'en parler.

Un participant

-

Tu pourrais m'en parler mais personne ne peut nous parler de la capacité que peut entraîner une intervention artistique, économique ou autre, sur l'usage et l'appropriation de l'espace public. Ça fait des décennies qu'on essaie, et on n'y arrive pas. On essaie de mesurer les choses et je suis assez d'accord avec Olivier quand il te dit « comment mesurer l'effet que peut avoir sur la maman avec son

gosse, lorsqu'on lui dit que le parc, Parc Marianne, le centre ville d'Antigone ou n'importe quel espace végétal a perdu son rapport au centre-périphérie et que ça peut être un lieu d'usage, un lieu avec une autre représentation et que ça débloque complètement la représentation qu'on a de la ville. Qu'importe que ce soit une psychanalyse urbaine, telle ZAT, d'ailleurs le terme de zone est un peu... une zone dans l'urbanisme c'est un territoire auquel on loue une fonction alors que là, tu es en train de démultiplier les fonctions de ce territoire.

Projet Europeen - Nantes

Claire Newman

Samoa

Bonjour je suis Claire Newman de Nantes, je travaille depuis 5 ans pour Nantes Métropole dans la direction internationale. Je suis vraiment concentrée sur le développement et la mise en œuvre des projets autour de la culture mais surtout la culture et l'économie. Depuis plusieurs semaines j'ai intégré la SAMOA sur le projet quartier de la création.

On m'a demandé ce matin de présenter un projet européen que nous venons d'intégrer qui s'appelle SIA European Creative Industries Lines.

Avant de rentrer dans le descriptif de ce projet là je voulais juste vous donner le contexte de notre projet très rapidement à Nantes parce que je pense que ça va faire l'objet d'une autre présentation en janvier. Et puis aussi le contexte en Europe pour nous à Nantes, pourquoi on a choisit d'intégrer des réseaux, de travailler des projets, qu'est-ce que ça apporte pour nos acteurs et pour le quartier créatif qui est en développement ?

Si on est intégré dans ces réseaux c'est parce que l'on a un très grand projet urbain sur l'île de Nantes et c'est toujours intéressant d'aller voir ce qui se passe ailleurs, comment les autres villes, les autres projets se développent. Donc le projet du quartier de la création qui est vraiment sur l'ancienne base industrielle de Nantes est en train de prendre forme. Vous le connaissez peut être déjà. Là on voit le centre de ce nouveau quartier qui regroupe différents établissements, les établissements d'enseignement supérieur dans le secteur des arts et de la culture, notamment l'école d'architecture, l'école des beaux-arts qui va être construite d'ici 2 ou 3 ans sur l'île, et puis d'autres... le département de l'université, science com', donc plusieurs établissements dans le domaine de l'enseignement supérieur. De plus en plus d'entreprises créatives sont présentes dans ce quartier, notamment un certain nombre de petites structures, d'associations qui jusque là séjournaient provisoirement disons, dans la hall Alstom qui est la partie centrale du projet, et qui sont un petit peu délocalisées, on a proposé d'autres possibilités pour ces structures un petit peu plus loin dans le quartier. Donc ça c'est vraiment un projet mixte, complexe avec beaucoup d'acteurs différents, y compris bien sûr des projets touristiques, culturels très importants, très forts comme les machines de l'île que vous connaissez avec l'éléphant.

Dans son évolution le projet de quartier créatif est un projet urbain. Dans son évolution depuis 4, 5 ans c'est aussi pour nous une expérimentation, un projet de travail avec les acteurs donc c'est à la fois un projet économique. Comment développer l'économie de la culture sur ce lieu et d'une façon générale ? parce que ce n'est pas que dans ce lieu là mais aussi ailleurs dans la ville, il y a d'autres quartiers dans la ville où il y a une concentration intéressante de créatifs, d'artistes. Et puis aussi le travail en réseau national et international.

Je pense que j'ai déjà parlé de ça, c'est juste pour exprimer que c'est le quartier mais c'est aussi cette démarche et on a depuis plusieurs semaines une équipe d'animation pour le projet. C'est structuré autour de 4 domaines qui sont : l'enseignement supérieur et la recherche, l'animation et la valorisation économique, la médiation culturelle scientifique et technique et puis le dernier

est la promotion et l'action à l'international. C'est très ambitieux en terme de réseautage et en terme de développement des projets avec les acteurs. C'est très important aussi parce que si le projet a été accepté par les acteurs et si ça continue à bouger, il y a un élément qui fédère bien les différents acteurs qui en font partie, c'est l'international, c'est l'importance de développer peut être ensemble, l'attractivité de la métropole, donc les établissements d'enseignement supérieur sont obligés de penser à faire les choses un petit peu différemment, innover dans les propositions de formation, et donc forcément de travailler à l'international. Le développement du quartier à la fois comme un lieu mais aussi comme un endroit où on impulse vraiment l'innovation dans le développement des formations, dans les réseaux c'est très important.

Pendant plusieurs années on a développé plusieurs projets, on a investi plusieurs réseaux, surtout en Europe mais aussi à l'international mais c'est vrai que le benchmark avec les autres villes et quartiers créatifs continue à être très important pour nous. Dans les 3 ans à venir on va travailler sur une publication qui va sortir dans 3 ans, justement en choisissant un certain nombre de quartiers créatifs en Europe et en observant comment ils sont développés.

La politique régionale européenne a contribué, on a choisit cette voie pour nous aider à réfléchir. C'est vrai que ça nous a donné l'opportunité de participer à plusieurs projets européens, notamment sur le développement urbain, notamment sur l'économie et la culture. Depuis plusieurs années on est chef de file d'un projet qui s'appelle Etche. C'était vraiment un des premiers réseaux sur l'économie de la culture. C'est une projet qui regroupe des villes plutôt de taille moyenne, donc c'était Nantes, Dublin, Stuttgart, Eindhoven, Utrecht, Angers et Rennes ont également participé. Ça nous a permis d'échanger, de développer des projets en commun, des publications, des réflexions. A coté de ça on a investi plusieurs réseaux parce que depuis à peu près 5 ans c'est un sujet qui est beaucoup plus à la mode, qui intéresse presque toutes les villes et on a vu vraiment une prolifération de projets depuis plusieurs années. On a beaucoup investi aussi le réseau Eurocity qui est un réseau de très grandes villes européennes et notamment sur ce sujet de l'économie et de la culture, on a réuni les deux forums, développement économique et culture il y a plusieurs années à Nantes, qui a déclenché un autre groupe spécifique sur le thème des industries créatives. En même temps que nous réfléchissions sur le projet urbain à Nantes et sur le quartier créatif, et on investissait les réseaux, c'était vraiment en même temps que les politiques publiques européennes s'intéressaient de plus en plus au sujet. Je pense qu'un élément un peu déclencheur sur le sujet était une étude de 2006 sur l'économie de la culture en Europe, qui a vraiment été prise en compte par la commission européenne, qui a vraiment regardé le secteur culturel du point de vue économique pour la première fois. Depuis cette réflexion sur la stratégie européenne a continué avec un certain nombre de livres ouvert, notamment sur les industries culturelles et créatives, le design, la révolution numérique. Enfin, de plus en plus, je pense qu'il faudrait dire qu'au début le sujet était plutôt porté par le DG culture de la commission européenne et au fur et à mesure les différents échanges, le dossier est plutôt passé vers le DG entreprise. En 2010 la DG entreprise a entamé une discussion autour de ce projet que je viens présenter aujourd'hui le European Creative Industries Lines, projet SIA. En 2011 un appel à projet est sorti et Nantes avec plusieurs autres ville avons répondu à ce projet.

Peut être quelques mots sur le positionnement de la DG entreprise. C'est vraiment une approche, forcément économique. La définition pour la DG entreprise est extrêmement large, ça part de l'architecture, de la publicité, ça va jusqu'à la musique. Ça ne peut pas être plus large. Pourquoi est-ce qu'ils se sont intéressés à cela ? C'est parce que toutes ces branches d'activité, plusieurs de ces branches d'activité ont une vocation commerciale et surtout sont essentielles à la bonne marche d'autres domaines de l'économie dans l'union européenne. Je pense que la DG entreprise voit les industries créatives comme innovantes par rapport aux idées neuves et aux modes de réflexion nouveaux dans l'économie européenne. C'est cette capacité à innover en terme de service, avec aussi les retombées de ces innovations sur d'autres secteurs d'activité qui les ont aidé à identifier vraiment ce secteur comme prometteur et important. Et peut être aussi très important dans cette réflexion un peu politique c'est la reconnaissance de la commission européenne du potentiel de l'innovation non technologique. Parce que forcément jusque là les budgets alloués pour soutenir

l'innovation technologique sont vastes, par rapport aux budgets alloués à la culture et à l'innovation non technologique.

Ça c'est la proposition de la commission européenne pour le projet SIA. Ils font avec ce projet un sorte de délégation de cette réflexion sur comment traiter le secteur créatif aux acteurs publics. Donc ce qu'ils ont proposé, c'était un projet qui tourne autour des actions concrètes donc ils ont identifié un certain nombre d'actions qui devraient être soutenues et expérimentées, notamment un travail sur les banques d'innovation, comment soutenir l'innovation par différents systèmes. Le deuxième c'est l'accès au financement. Comment travailler, quel type de dispositif va être mis en place, travailler avec des banques, des capitaux risques, comment on travaille ça ? Et troisième, travail sur les clusters, comment développer les clusters, les bonnes pratiques. Au dessus de ça ils ont proposé une sorte de politique pour les e-learning plateformes, plateformes politiques, et c'est là en fait où nous nous sommes positionnés avec d'autres villes. Là c'est plus le rôle de regarder ce qui se passe, dans ce projet, dans les projets qui sont financés par SIA, mais aussi ailleurs en Europe, et puis à partir de cela, de proposer des recommandations politiques. Sinon la commission même va réunir, choisir un certain nombre d'experts qui vont séjourner dans ce forum sur les industries créatives, donc ce sera vraiment un processus d'échange entre projets très pratiques, sur le terrain et avec les villes et les différents acteurs publics qui sont dans les e-learning plateformes, et puis aussi avec les politiques. On vient d'avoir la réponse de la commission, qui est positive pour ce projet. Notre consortium sera mené par Amsterdam et c'est surtout le Amsterdam Innovation wrighter qui va piloter le projet. Pour nous c'est Nantes métropole et puis la SAMOA qui vont être le partenaire opérationnel. A Barcelone c'est l'institut des industries culturelles et créatives qui est soutenue par le ministère catalan. A Milan c'est la province de Milan, et à Berlin c'est le Sénat. Tampere c'est plutôt une ville un peu comme Nantes, de taille moyenne mais en fait ils ont de façon très efficace, monté un consortium avec Helsinki. Ce sera un partenariat intéressant.

En fait on a vu que les sujets qui sont traités par le sujet sont vraiment très économiques, beaucoup dans le réseautage, mais pour la mise en œuvre on revient à la ville, très souvent, ou à d'autres échelons territoriaux et je pense que c'est important. Ça va donner d'autres dimensions. Pour donner un exemple, nous sommes en train de voir qui pourrait être le porte parole pour le projet, pour notre plateforme et les premières suggestions sont pour des architectes, des architectes qui ont une expérience en entreprise, donc quand on fait le travail on revient aux problématiques urbaines même si elles ne sont pas comprises directement dans le projet. Je ne vais peut être pas trop aller dans les détails mais ça c'est juste pour expliquer que chacun des partenaires du projet à une responsabilité sur tel ou tel sujet. Milan par exemple va travailler sur cette question de banque d'innovation. Berlin sur le développement des clusters. Barcelone sur les accès au financement. Tampere sur tout ce qui est innovation ascendante, donc comment les consommateurs poussent l'innovation. Et à Nantes on va travailler sur la question du *speal over*, ou phénomène de débordement en français, comment les industries créatives sont articulées avec d'autres secteurs économiques et de façon plus large avec la société en général. Nous avons aussi une responsabilité de travail sur le développement international. Pour les entreprises créatives, quels sont les freins pour sortir de l'Europe ? Je pense que nous sommes très content de travailler sur ce sujet. C'est vraiment que c'est extrêmement large mais ça nous ramène à notre projet à Nantes où vraiment on est dans cette expérimentation de travail en réseau, de mise en relation.

Peut être juste quelques mots sur le projet. Il va commencer janvier 2012 pour 3 ans. Nous aurons trois ans pour formuler les recommandations sur la programmation, sur les types de législation, de programme de soutien à mettre en place pour le secteur créatif.

Pour terminer et pour revenir au sujet des quartiers créatifs et des créateurs dans la ville, je voulais juste donner quelques observations de mon expérience personnelle, d'avoir travaillé dans des réseaux européens. Qu'est-ce que cette action au niveau des réseaux apporte pour les quartiers créatifs et les créateurs ? Evidemment ce sont des choses assez évidentes : attirer l'attention, la curiosité, être visible, attirer des talents, des chercheurs, des étudiants, des créatifs, des entreprises, des investisseurs. Très concrètement, le fait d'être en réseau, on fait ça tout le temps. A chaque fois qu'on organise une rencontre

dans sa ville, par exemple j'avais parlé d'Eurocity, ils avaient réunis tous les responsables pour la culture et l'économie il y a plusieurs années, à Nantes sur ce sujet. Pour la ville c'est très intéressant de ce côté là. Attirer par exemple des investisseurs aussi ; on a fait à Nantes dans le cadre du projet Etche, un travail sur l'accès au financement et ça nous a amené à travailler avec la place financière à Nantes, et à les persuader d'ouvrir un peu leur champs d'activité parce qu'il font pas mal d'action au soutien de l'innovation, c'est-à-dire surtout des projets, des entreprises technologiques, mais ils n'avaient vraiment pas pensé aux projets culturels ou artistiques. Il y a plusieurs années ils ont organisé le forum annuel pour ce type de rencontre autour des industries créatives. Participer à ce type de réseaux était intéressant pour nous parce que ça nous permet de sensibiliser ces réseaux là aux problématiques et pour eux c'était intéressant aussi parce qu'on a pu faire venir des investisseurs d'autres pays et des projets innovants d'autres pays en Europe. Evidemment encourager le croisement des acteurs, des disciplines, des institutions, donc pour donner un exemple concret, un des projets a aidé à soutenir le développement d'une nouvelle formation sur l'art et l'entreprise. Ça c'est un projet avec l'artiste Fabrice Hyber et c'est en développement entre l'école des beaux arts et l'école de management Audencia. Donc même si peut être ce projet on l'aurait fait de toutes façons, il y avait les idées déjà, mais le fait d'être en réseau a permis d'aller un peu plus vite, d'apporter un financement et un coup de pouce. Encourager la mobilité des créatifs entre les différentes villes, on a travaillé dans le cadre du projet Etche sur les banques d'innovations, donc l'idée est de soutenir la mobilité des entreprises créatives pour accéder aux marchés européens et on a proposé un dispositif avec prise en charge de la mobilité et une recherche de partenariat. Plusieurs porteurs de projet du réseau ont échangé entre les différentes villes ; en fait, très souvent quand on travaille sur ce type de projet, on trouve que c'est beaucoup plus facile de créer les échanges dans les entreprises, les secteurs un peu plus structurés, par exemple la filière numérique. C'est de l'expérimentation et on continue et on pense qu'on va pouvoir élargir le type de porteur de projet qui peut en bénéficier.

Sinon, juste pour dire que tous les travaux de mapping, de benchmark que l'on fait dans ce type de réseau, sont toujours très utiles pour mieux connaître ses voisins et puis pour mieux se connaître, on apprend beaucoup de choses sur nous même souvent quand on part à l'étranger. Je pense que ce sont les choses, de mon point de vue, que peuvent apporter ce travail en réseau, notamment en Europe.

Si vous avez des questions sur le projet SIA...

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Claire merci beaucoup. Est-ce qu'il y a des questions ?

Paul Ardenne

-

Oui, une question sur SAMOA, pourquoi ce nom ? Ça évoque plus le Pacifique qu'autre chose...

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Pourquoi SAMOA ? Au moment où Laurent Terry a créé une structure pour porter la maîtrise d'ouvrage de l'île de Nantes, il ne voulait pas que dans le nom ce soit complètement rattaché à Nantes, puisque c'était un outil qui pensait la stratégie sur le développement du grand territoire entre Nantes et Saint-Nazaire. Il ne voulait pas que ce soit Nantes quelque chose et qu'on l'affiche comme tel. SAMOA c'est l'évocation d'une île, c'est en l'occurrence un système d'île et puis c'était pour prendre la maîtrise d'ouvrage de l'île de Nantes donc

c'était bien. Et puis il fallait aller vite parce qu'entre le moment de la décision de créer une société de maîtrise d'ouvrage et le moment où elle a commencé à travailler, il y a eu je crois un peu moins de 6 mois et en fait ça s'est décidé entre lui et sa DGA dans une ballade au bord de l'Erdre, sans faire appelle à une grosse boîte de com', donc c'était j'allais dire un choix personnel du patron. C'est curieux de dire ça mais en même temps je pense que c'est pour une bonne part dans ce choix. Finalement je trouve rétrospectivement que ça n'a pas si mal marché.

Un participant

-

J'avais deux questions. Pourquoi le quartier s'appelle le quartier de la création ? Et si création, qu'est-ce qu'on crée ? Peut être que l'objectif n'est pas pour l'instant de cibler un produit ou un service, mais quels sont les objectifs du projet puisque c'est un quartier de création ?

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Je précise qu'on va présenter au prochain séminaire, le quartier de la création d'une façon beaucoup plus précise, donc ça n'empêche pas d'en parler rapidement, mais je voulais vous le rappeler.

Un participant

-

Ma deuxième question est : est-ce que vous avez déjà réfléchi à la manière de mesurer l'impact de cette économie créative, en tout cas de ces industries créatives sur l'économie globale de la ville ? Comment on mesure ça et qu'est-ce qu'on observe ?

Claire Newman

Samoa

Si je peux répondre à la deuxième question d'abord. Je pense que ça fait partie des études que nous allons faire dans le cadre du projet ECIA. Forcément on va faire un projet surtout d'études, pour nous Nantes. C'est beaucoup de réflexions donc on va observer ce qui se passe, mais on va faire un benchmark, on va faire une analyse de ça donc on ne peut pas répondre encore mais ça va faire partie des questions qui vont être résolues ou en partie résolues pour le projet.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

J'aurai bien envie de continuer à répondre là dessus. Il y a deux réponses que j'ai envie de faire. La première c'est, il ne faut surtout pas tenter de mesurer, de quantifier économiquement parce que je ne suis pas sûr que le protocole tienne, je ne suis pas sûr qu'on soit vraiment capable de mesurer entre ce qui est marchand, ce qui est non marchand, ce qui est des mécanismes d'apprentissage sociaux par rapport à ce qui relève vraiment de flux financiers à l'intérieur de ce dispositif, etc. ...

Un participant

-

Comment on peut imaginer même que ce type d'industrie viendrait nourrir les autres, quel que soit le...

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

En permanence elle le fait. Une boîte qui vend des portes d'armoire cette année, si je reprends la définition des industries créatives qu'elle avait, elle la vend aujourd'hui sur le net, là où il y a dix ans dans le Choltait on vendait au pied de l'atelier. Donc de toute façon aujourd'hui la société évolue donc je dis des banalités qui sont énormes mais bien sûr que les secteurs économiques sont poreux, qu'il y a une transversalité, que l'architecture impacte d'autres métiers, que la manière de travailler est impactée par le lieu dans lequel on travaille, que les graphistes ne fonctionnent pas de la même manière quand il y a un tissu artistique et en fonction des expositions qui s'y passent. Je me souviens de l'expo Kandinsky dans les années 1990 à Nantes, toutes les affiches de festival, etc. étaient imprégnées de cette expo dans les 6 mois qui ont suivi. Il y a évidemment en permanence ces mécanismes là qui se passent et c'est ça qui fait qu'on est sur un territoire et qu'on n'est pas déracinés.

Un participant

-

L'affirmer ne remplace pas la nécessité de le rechercher.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

C'est la deuxième réponse. Il y a dans le processus de convergence des acteurs, de mise en réseau qu'expliquait très rapidement Claire dans sa présentation du contexte du quartier de la création. Il y a un groupe de recherche qui s'est mis en place, qui croise l'école d'architecture, la fac de sciences éco de Nantes qui s'appelle maintenant IEMN, l'université d'Angers et puis il doit m'en manquer un, qui est piloté par Dominique Sagot, qui a une EMR CNRS sur ces sujets là, et qui commence à poser la question de comment est-ce qu'on mesure la valeur produite par les activités culturelles et comment est-ce qu'on mesure la valeur, pas avec des indicateurs simplement économiques traditionnels mais comment est-ce qu'on peut reposer la question des valeurs produites. Je mets un S à valeurs sur le territoire. Ils ne savent pas eux non plus où ça va, comment ils vont réussir à répondre, est-ce qu'ils vont réussir à répondre à cette question, comment ils vont y répondre, etc. mais je crois que c'est une vraie question et y compris de recherche et pas seulement de programme européen ou de bureau d'étude...

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Ceci dit, si vous permettez, je fais référence à une expérience que j'ai eu précédemment lorsque j'ai créé un département de génie urbain à l'université de Compiègne. Nous avons décidé de créer une filière industries culturelles pour les ingénieurs. Evidemment dans une école d'ingénieurs ça paraissait très curieux. Et nous nous étions basés sur une étude de la commission européenne, qui a du être faite dans la 1ère partie des années 2000, qui avait quantifié des choses extrêmement intéressantes sur les emplois, les chiffres d'affaires, etc. en Europe, et c'était des chiffres à la fois très importants, je n'ai plus évidemment les chiffres ni le rapport en tête mais je pense qu'on doit pouvoir retrouver ces infos, et qui étaient extrêmement intéressants.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Oui mais qui sont extrêmement biaisés. Je prends juste un exemple quand on regarde les chiffres qui sont produits en France sur l'économie de la culture, on agrège des carottes et des choux-fleurs. C'est-à-dire que si on prend les statistiques de l'INSEE sur l'emploi, aujourd'hui quelqu'un qui n'est pas du tout créatif mais qui est dans une boîte, qui a un code NAF, pour aller dans des choses un peu basiques, qui serait un tant soit peu culturel, et je ne sais pas... d'ailleurs aujourd'hui moi l'INSEE considère que je suis architecte. Je ne suis pas du tout architecte mais ils n'ont pas su me catégoriser autrement. Je les ai appelé, on a discuté pour essayer de me trouver une autre case, ils ne m'en ont pas trouvé, aujourd'hui je suis 7111Z. Ce qui n'a aucune espèce de légitimité. C'est un fait. Aujourd'hui je suis considéré comme créatif. Est-ce que je le suis vraiment ? Je n'en suis pas sûr. Si avec toute la bonne volonté de Philippe Kerne, l'union européenne décide de réactualiser ses stats, je vais re-rentrer dans la population des créatifs. Il y a des gens bien plus éloignés que moi comme la caissière chez Ikea, qui elle aussi, au motif qu'elle vend des meubles, rentre dans la filière créative. Il y a peut être une limite à cette manière de faire et je comprends qu'à un moment des chercheurs qui travaillent depuis 10 ans dans le sujet, aient besoin de se reposer la question de : est-ce que réellement quand on dit que c'est un poids aussi important que celui de la chimie, est-ce que ça tient, est-ce que ça tient économiquement ? Ou est-ce qu'en fait on est en train de parler d'autre chose ? Et est-ce que ça ne produit pas quelque chose qui est plus sociétal ? C'est un vrai sujet et justement c'est ça qui est intéressant, c'est aussi ce que disait Claire, c'est qu'aujourd'hui, ce qui est produit par ce type de programme européen, repose ces questions-là et finit par devenir des politiques européennes dures, inscrites dans le temps, qui sont des leviers financiers très importants. On ne peut pas être absent de ces discussions là.

Berlin

Ares Kalandides

Inpolis Uce, Berlin

On va avoir une situation un peu schizophrène, je vais parler en français, la présentation est en anglais, je comptais la faire en anglais mais dans un contexte purement francophone ce serait absurde. Donc je vais parler en français et je vais vous montrer des slides en anglais.

Il y a des questions que je voudrais approcher dans cette présentation, des questions sur la question de l'économie créative, je n'utilise pas le mot d'industrie créative, qui me concerne depuis très longtemps et à laquelle je n'arrive pas à trouver de réponse. La première est vraiment cette rhétorique sur l'histoire de l'économie créative, des villes créatives, je me méfie beaucoup des définitions de Florida, je ne supporte pas les indicateurs comme la population gay, le talent, etc. mais à mon avis il y a aussi des raisons politiques pour lesquelles les villes ont décidé de se donner ce nom de ville créative. Je voudrai parler du cas de Berlin.

Le deuxième c'est, il y a dans tous ces discours d'un élitisme insupportable, comme si on a quelque chose comme des créateurs qui sont des êtres supérieurs et le reste de la société qui ne vaut rien, et la question que vient de poser aussi Olivier est comment est-ce qu'on peut séparer nettement ce qui est la part de la création et la part qui est le reste. Je vais en parler aussi. La troisième chose qui m'intéresse c'est vraiment : qu'est-ce qui est important pour ces gens qui travaillent dans les industries créatives ? Quelle est la vie quotidienne, le travail ? Je vais faire une chose qui est plus ou moins contre ma

propre façon de travailler : je vais vous donner beaucoup de chiffres. Je travaille surtout avec la recherche qualitative mais là je crois que c'est important de voir des chiffres, et aussi pour voir ce que les chiffres ne nous disent pas. Je vais faire 4 choses. Je vais commencer par retourner à Berlin depuis la réunification pour voir à quel moment naît ce discours sur la créativité et pourquoi à mon avis. Je vous donnerai des chiffres sur l'économie créative à Berlin. On va parler un peu de la dimension spatiale, qu'est-ce qui se passe dans l'espace à Berlin, où sont les concentrations, comment vivent les créateurs. Pour vous donner un exemple de petit projet qu'on vient de commencer à Berlin, où on essaie de répondre à ces questions qui sont pour le moment sans réponse définitive. Et pour une réflexion un peu théorique à la fin, qu'est-ce que ça peut dire dans un urbanisme normatif, comme on voit d'habitude, qu'est-ce que peut faire cet urbanisme pour la créativité. On parle beaucoup de ce que font les créateurs pour la ville, on les utilise pour le marketing, pour réhabiliter des quartiers, mais qu'est-ce qu'on fait pour eux ? Est-ce qu'on peut faire quelque chose pour eux, ou est-ce que c'est contre la nature de la chose ?

Commençons avec Berlin pour expliquer certaines choses. Pour ceux qui ne connaissent pas la ville, j'aurai besoin de quelques informations de base. Berlin n'est pas seulement une ville, Berlin est un Land des 16 Länder allemands. Et dans la ville de Berlin, on a 12 arrondissements. Plus ou moins pour vous montrer le mur de Berlin passait... il y a cette ligne verte mais ce centre « Mitte » était donc à l'est et la ligne continuait par là, donc c'était à peu près 1/3 de la surface de la ville était à l'est, 2/3 à l'ouest. En parlant de la superficie de Berlin, Berlin fait 9 fois Paris intra muros, avec une population de 3.5 millions d'habitants. Donc pas une grande densité. Une séparation entre centre et périphérie que je vous montrerai plus tard. Disons que les quartiers que l'on voit ici sont les quartiers centraux, le reste c'est la périphérie. Je vous parlerai plus tard de Prenzlauer Berg, qui est le quartier gentrifié par excellence. Berlin Mitte qui est le centre principal et historique de la ville, je vais parler un peu du quartier de Neukölln parce que le quartier que l'on fait c'est à Neukölln, donc seulement pour que vous ayez cette nomenclature au début.

Les grands projets que l'ont voit à Berlin après la réunification sont, en les regardant aujourd'hui, 20 ans plus tard, à mon avis ce sont surtout des projets symboliques. Qu'est-ce que ça veut dire ? On a une ville, en 1990, partagée, divisée, à moitié détruite. Tous les grands projets - ça c'est Alexander Platz où on a projeté des tours - sont des projets dont ni l'économie, ni la croissance de la population de Berlin n'avaient besoin. Pourquoi faire construire 9 tours, au début il y en avait 13 projetées pour Alexander Platz, si la ville ne croit pas ? Pour moi la réponse est tout simplement pour montrer un symbole, ici on est au centre de Berlin, au centre de l'Allemagne, et je crois que c'est beaucoup avec les prétentions de l'Allemagne comme contre politique et économique de l'Europe. Berlin a dû jouer ce rôle là, où les grands axes de l'est, comme Friedrichstrasse, on a créé une image de la grande ville, des rues de consommation comme on les connaissait à l'ouest avec des magasins partout. On commence à avoir de la concurrence interne à Berlin parmi le centre de la concentration des centres commerciaux partout. Ou la grande gare qu'on a terminé au début des années 2000, je ne me souviens pas, 2002 je crois. Une structure gigantesque qui est plus un centre commercial qu'une gare mais qui montre tout à fait qu'il s'agit de projets symboliques. Potsdamer Platz qui est aujourd'hui on peut aimer ou ne pas aimer son architecture, moi je n'aime pas personnellement, mais ce n'est pas du tout ça. A l'époque, au milieu des années 1990, il y avait tout un discours autour de Potsdamer Platz, la nécessité de construire sur les friches qui divisaient les deux villes mais ce qui est intéressant, cette partie là, qui a été développée par Daimler, était vendue pour la deuxième fois cette année, à un prix inférieur au prix de l'investissement de Daimler. C'est-à-dire il n'y a pas eu véritablement d'intérêt économique, c'était un intérêt symbolique de Daimler de se positionner, comme pour Sony à droite, de se positionner dans cette capitale et cette capitale se positionne en Allemagne et en Europe. Donc à mon avis c'est plutôt seulement toute une série de mégastructures plutôt symboliques, ce qu'on appelle très souvent des bâtiments iconiques. Potsdamer Platz encore. Evidemment central c'est tout ce qui était autour du gouvernement. Voilà le siège d'Angela Merkel, de la chancellerie et de l'Allemagne, même un immeuble qui a dès le début été projeté par l'architecte pour être toujours reconnaissable à la télé. Ce qu'il a dit on reconnaît toujours un journaliste qui a derrière soit la maison Blanche à

Washington, mais pratiquement on ne reconnaît aucun autre siège du gouvernement. Si on voit quelqu'un devant l'Élysée ou Downing street on ne reconnaît pas toujours, donc il voulait vraiment créer un bâtiment symbole pour ce nouveau pouvoir, reconnaissable toujours à tous. Encore la bibliothèque du parlement.

L'autre grand projet, très important, qu'on oublie parfois, c'était la réhabilitation de quartiers à Berlin. Presque la moitié des quartiers de Berlin est des quartiers de la fin du 19e ou début du 20e siècle et il y a le mur qui partage la rue. On a l'est d'un côté, l'ouest de l'autre côté, donc il y a eu un investissement énorme public, sur les quartiers réhabilités qui étaient dans de très mauvaises conditions depuis la guerre. Et aujourd'hui on a à Prenzlauer Berg les quartiers de gentrification. Si vous cherchez les mots Berlin et gentrification sur internet, la première chose que vous allez voir c'est Prenzlauer Berg avec ces images très classiques des quartiers gentrifiés. C'est exactement la même image que le quartier avant, délapidé (?).

Mais au début des années 2000, on commence à se rendre compte qu'il y a autre chose à Berlin. Il n'y a pas seulement les grands quartiers de réhabilitation, mais on voit une polarisation sociale. Il y a une pauvreté qui augmente. Il y a des quartiers, qui sont les quartiers rouges, qui ont un développement très négatif pour les indicateurs sociaux. On a quelques quartiers comme à Kreuzberg où le chômage arrive à 30%, parfois 50% parmi les jeunes. Et ça c'est très concentré à Kreuzberg, dans le nord de Neukölln, quelques parties de Mitte, la périphérie orientale où on a de grandes citées de préfabriqués, un peu l'ancien quartier Spandau, ces quartiers industriels à l'ouest. En orange ce sont les quartiers en risque. Il y a quelques quartiers verts qui sont les quartiers privilégiés et c'est une tendance qu'on voit croître à partir de 2000. On a eu aussi une crise politique vers l'an 2000, 2001 à Berlin. Déjà au niveau fédéral on a eu un changement de gouvernement conservateur à un gouvernement socio démocrate et à Berlin aussi en 2001 il y a eu une crise politique, un scandale bancaire - ce n'est ni la première, ni la dernière fois - et pour la première fois on a un gouvernement de socio démocrates avec la gauche, qui perdure 10 ans. Dans cette période on voit un changement complet de la politique urbaine. On abandonne complètement tout ce qui est grands projets symboliques, la mégalomanie d'avant et on commence à se concentrer sur les quartiers. A partir de 2001 il y a beaucoup de projets de Berlin que vous tous qui connaissez mal ou bien Berlin, allez me nommer des projets des années 1990 : Potsdamer Platz, la chancellerie, le Reichstag, et probablement il n'y a pas un seul projet que vous connaissez après. Ce n'est pas qu'il n'y en a pas eu, c'est que c'est une dimension de quartier, très localisé. A mon avis il y a d'autres problèmes que l'on a abandonné, que l'on n'a pas vu avec ça ? Mais c'est une concentration travail de quartier. Au même moment, on commence à changer la politique économique à Berlin. Les années 1990, dans la même mégalomanie c'était pour attirer les Siemens, les Daimler, etc... à Berlin, qui ne sont pas venus et qui ne seraient pas venus de toute façon. Et on commence à voir ce qu'on a à Berlin. Un peu sous l'influence de l'Angleterre avec les reports sur les creatives industries des années 1990, on produit pour la première fois aussi la même chose, en 2004 et 2008 on a deux de ces espèces de reports sur l'économie créative pour montrer qu'il y a quand même quelque chose qui se passe dans la ville. Au niveau des quartiers, on quitte les grands projets et on commence à travailler dans le quartier avec un projet qu'on appelle la gestion de quartier, le Quartiersmanagement en allemand et vous allez voir que là on a installé une gestion de quartier d'habitude par un bureau d'urbanisme privé, c'est identique, ce sont les mêmes quartiers qui ont les problèmes sociaux. Donc on a identifié les indicateurs et on a installé la gestion de quartier. Qu'est-ce que cela a à voir avec l'économie créative ? C'est très simple. Si au même moment on voit et on commence à se concentrer à Berlin sur ce qu'on a dans la ville on découvre que 16% de l'économie totale de Berlin, c'est l'économie créative, et c'est beaucoup. Il n'y a pas une seule branche qui fait 16%. Il faut dire qu'au moment où le chômage total à Berlin était à 20%. Donc c'est vraiment un moteur très important et cela se concentre dans les quartiers. Donc la gestion des quartiers, tout une politique qui commence à penser les quartiers, et pas la ville dans sa totalité, commence à regarder beaucoup à la possibilité d'utiliser les industries créatives, les entreprises créatives dans la ville, et les créateurs aussi. Regardons un peu ces chiffres là. Il y en a beaucoup mais je vais essayer de me concentrer sur certaines choses. Ça c'est le deuxième sondage, sorti en 2008 mais c'est de

2006. Voilà ici la définition économique, purement économique de ce que sont les différents secteurs des industries créatives. On parle toujours de marché donc ce sera print media publishing market. C'est toujours le marché parce qu'on parle d'une dimension économique et vous voyez qu'on a quand même des secteurs plutôt classiques comme le marché de l'art, la musique, l'architecture mais on commence à mettre dans les industries créatives des choses comme la publicité, ce qui a toujours étonné, tout ce qui est software, games, etc. pour montrer que tout cela fait à peu près 16% de l'économie de Berlin. Evidemment on a mis ensemble des choses qui à mon avis n'appartiennent pas au même domaine et on va voir plus tard qu'il y a certains secteurs, surtout ce qui est software, games, qui n'ont rien à voir avec le reste, dans les préférences dans le milieu urbain, les modes de travail. Ce qui est aussi intéressant c'est un peu de comparer. Si on voit ici le nombre d'entreprises et le chiffre d'affaire, voyons par exemple que dans le design on a 2 400 entreprises qui ne font que 380 000€ par an, et comparons avec le software où l'on a plus ou moins le même nombre d'entreprises et regardez le chiffre d'affaire par contre. Donc on voit qu'on a quelques branches très faibles économiquement. Là déjà il y a des grands problèmes de statistiques parce que par exemple le graphic design ne se trouvent pas ici mais sur la publicité, parfois on met les urbanistes chez les architectes, parfois on les oublie complètement. Donc il y a des problèmes de statistique, et il y a une autre chose qu'on oublie c'est que dans l'économie créative on a un très grand pourcentage d'économie informelle. Je ne veux pas dire illégale forcément, ça aussi, mais beaucoup d'échanges : je vous fais votre site internet et pour ça vous me faites quelque chose ou vous me publiez un livre. Et surtout dans les petites entreprises, ce n'est pas seulement dans l'industrie créative, à mon avis c'est une question de taille de l'entreprise. On les trouve surtout au sud de l'Europe, on a fait beaucoup de recherches, on a même une méthodologie pour voir cette économie informelle. Donc à mon avis, ce qu'on a en réalité c'est beaucoup plus haut que ça parce qu'on a tous ces échanges informels dans l'économie créative qu'on ne voit pas du tout. D'ailleurs on a l'autre problème, qu'Olivier a mentionné, dans la chaîne de production de valeur, où s'arrête vraiment le moment créatif ? Qui est créatif et qui n'est pas créatif. La deuxième chose qui est assez intéressante c'est si on regarde ça en Allemagne pour répondre justement à la question « est-ce que Berlin est une ville créative ? » il faut expliquer pourquoi les indicateurs de Florida ne me suffisent pas. Berlin fait 6% de l'Allemagne en général, en regardant dans chaque branche du marché créatif, on peut voir où on est au dessus ou en dessous de la moyenne. Par exemple en design on est très bas, donc on ne pourrait pas appeler Berlin une ville de design dans le contexte allemand, pourtant Berlin est la seule ville de design de l'Unesco en Europe. La même chose en publicité, ça a un peu changé depuis, mais il y a clairement quelque chose où on est plus haut, par exemple film, télévision, software de nouveau et l'architecture. On a beaucoup plus d'architectes à Berlin. Déjà la définition de ce qu'est une ville créative... ici je ne prends que deux chiffres, je suis sûr que nous avons d'autres indicateurs qui sont plus intéressants. Là je ne suis pas tout à fait sûr que Berlin puisse se revendiquer comme ville créative parce qu'à mon avis les chiffres ne le supportent pas du tout. Une autre chose qui est très intéressante, et ce sera assez central sur ce que je veux dire après, c'est que si on voit comment se développe le nombre d'entreprises et des employés entre 2000 et 2006. On voit qu'on a de plus en plus d'entreprises, plus 30%. Ce qui est très intéressant ce sont les gens qui travaillent dans l'économie créative, qui reste presque stable. Qu'est-ce que ça veut dire ? Si on avait une entreprise avec 100 employés, là on a 100 entreprises avec 1 employé. Donc on voit des entreprises dans le secteur créatif, qui deviennent de plus en plus petites. Et notre système économique et politique pense toujours à l'économie, à une autre dimension, comme si c'était de grandes entreprises et il y a une politique sur l'économie créative, même à Berlin, qui se concentre surtout sur des grandes entreprises, là où on n'en a vraiment que de très petites. Regardons ce que ça veut dire dans l'espace, tout d'abord au niveau allemand et après à Berlin. Avec une comparaison de 6 régions métropolitaines et Berlin, et la totalité de l'Allemagne. Ce qu'on a ici c'est tout ceux qui travaillent dans la créativité et la culture et si en Allemagne c'est 38%, à Berlin c'est 53%, c'est un peu plus élevé mais c'est une caractéristique de presque toutes les régions métropolitaines. C'est une chose qu'on connaît très bien, c'est dans les villes que cela se concentre. Ce qui est assez intéressant c'est que comme elle, si on

regarde sur le self employed creative professionals, ce sont par exemple un designer, Berlin est vraiment très haut aussi avec les artistes, si on compare avec la moyenne allemande. C'est vrai qu'en Allemagne on voit une concentration de créateurs, mais on ne parle pas d'entreprises mais de créateurs indépendants, beaucoup plus élevé que le reste de l'Allemagne. Surtout si on voit que par exemple en Allemagne ça ne fait que 12% de la force de travail, et à Berlin on est déjà à 17%. Dans ce sens là on pourrait même parler d'une ville créative. Ce qui est assez intéressants ce sont les artistes, c'est la même chose dans toute l'Allemagne, mais vraiment chez les créateurs c'est Berlin qui est vraiment la première.

Je vous montre très rapidement pour voir comment cela se concentre dans la ville. Ici c'est une ligne de train périphérique qui définit le centre-ville, donc tout ce qu'on a à l'intérieur de ce cercle, qu'on appelle « museau de chien » (?) est le centre de Berlin, le reste de la périphérie et c'est très clair que presque tout se concentre dans le centre-ville. Ça se sont les sièges des entreprises à Berlin. Et voilà, si on compare le centre, la périphérie, on voit les chiffres, c'est surtout pour les galeries où n n'a que 6% en périphérie, la plupart est au centre. Encore une particularité pour le software où c'est 2/3, 1/3, c'est assez clair que l'industrie créative préfère le centre. Donc on a complètement abandonné l'idée de créer des pépinières pour les créatifs à Berlin. On parle de la ville comme une pépinière de l'industrie créative. On a vu que ça a très peu de sens de les concentrer dans des parcs de technologie comme on avait autrefois. Et créer des quartiers créatifs est une chose qui n'existe pas à Berlin, parce qu'on voit qu'il y a une préférence dans cette mixité urbaine pour les créateurs, que cette isolation dans les quartiers ne les aide pas beaucoup. Regardez par exemples les architectes. Je vais vous parler de ce quartier tout à l'heure parce qu'on va voir ici une très grande concentration de différentes entreprises, branches. Même chose pour les galeries, vous voyez le même quartier. Une autre chose intéressante est un sondage pour voir où vivent les artistes à Berlin, selon leurs adresses, où ils vivent et non où ils travaillent. Ce qui m'a beaucoup intéressé parce que mon mémoire de master il y a de nombreuses années était sur la gentrification du quartier de Prenzlauer Berg. Je vois que le quartier de Prenzlauer Berg est toujours le quartier préféré des artistes à Berlin. Donc de quelle gentrification parle-t-on quand on voit que les artistes y sont, y vivent, et selon la théorie de la gentrification ils auraient dû être les pionniers et après ils auraient dû quitter ce quartier de Prenzlauer Berg. A mon avis il y a deux choses et ça nous intéresse je crois, c'est ce dont nous sommes en train de parler, c'est il y a quand même une appropriation de l'espace public par les créateurs qui devient visible, mais qui n'est pas la même chose que les lieux où ils travaillent et où ils vivent. On se rend compte de l'appropriation de l'espace qui est très symbolique, les cafés, les événements culturels dans la ville, mais il se peut que ces même gens-là habitent ou travaillent dans un autre quartier et on est en train de voir un mouvement d'un quartier à l'autre de la création qui pourrait être vrai dans sa visibilité mais pas être seulement vrai dans les lieux de travail des créateurs. Je vous montrerai tout à l'heure encore une chose. On a essayé de voir quels sont les quartiers intéressants pour l'économie créative. Il y a deux choses très différentes. Ça c'est l'ancien quartier du port de Berlin, le long de la Spree, ce sont les anciens entrepôts où on a installé Universal Music, MTV, ils ont été installés par l'état et ils ont créé un pôle économique très important dans ce quartier. Ce n'est pas vraiment MediaSpree, la vraie MediaSpree commence juste avant. Et ça a été même accepté par le mouvement qui était contre MediaSpree comme une donnée, une chose qui existait déjà. Voilà les anciens entrepôts, ici c'est un centre de mode. Mais encore plus intéressant c'était une ancienne friche à Kreuzberg, autour de Moritzplatz où il y a quelques entreprises qui ont commencé à construire dans des îlots complètement détruits - ça c'était une friche depuis la guerre - Planet Modulor c'est un centre de design qui a été inauguré il y a un mois c'est pour ça que je n'ai pas de photo récente, ou un projet où l'on travaille en ce moment, une ancienne Brasserie à Neukölln, on essaie de faire un centre surtout consacré à la musique parce qu'on peut avoir des clubs, des pièces bien isolées pour que l'on puisse travailler, des studios, etc. mais en général, ici c'est en même temps les entreprises... pour voir où on a des concentrations d'entreprises, par exemple si ici ça veut dire qu'on a entre 21 et 32 entreprises qui se trouvent à la même adresse, donc un immeuble où on en trouve plusieurs. Et il y en a très peu à Berlin, il n'y a que 6 centres où on a tendance à se concentrer. La plupart c'est vraiment dans la ville. De

nouveaux ce que j'ai dit, c'est la ville qui intéresse les créateurs, ce n'est pas le ghetto créatif, au moins à Berlin, je ne sais pas s'il y a une règle générale. On a seulement 6 noyaux, le reste est dispersé dans la ville, et c'est plutôt dans un bâtiment de logements où on trouve aussi des créateurs, et dans les quartiers les plus mixtes. Aussi avec un sondage on a demandé aux créateurs avec quels critères ils choisissent leur emplacement dans la ville. Cela nous a beaucoup intéressé parce qu'il semble que le critère le plus important soit tout simplement le loyer. C'est aussi simple que ça, c'est économique. On peut parler ce que fait la ville pour les créateurs, mais si la ville n'arrive pas à avoir de l'espace bon marché pour les créateurs, il les chasse. Autre chose qui pourrait vous intéresser par exemple la qualité de l'architecture, c'est là, ce n'est pas très haut, c'est la flexibilité des loyers et la possibilité de changer l'espace est beaucoup plus importante que la qualité de l'architecture. Ça n'étonne pas évidemment, mais c'est difficile à dire aux architectes. Voilà une carte, on a essayé de visualiser le mouvement des créateurs dans la ville, et qui à mon avis est assez fautive. Si je le compare avec où habitent les créateurs et cette carte qui est en bas, dans les cartes météorologiques, les H c'est haut en allemand, T c'est le bas, ils veulent montrer tout simplement comme ça bouge dans la ville, ce mouvement caractéristique des industries créatives, et il montre un mouvement très clair de Prenzlauer Berg, du nord vers le sud qui va vers le quartier de Neukölln et ... j'ai demandé aux chercheurs quelles étaient leurs méthodes et ils m'ont dit « ce sont des impressions ». A mon avis ce sont de fausses impressions, puisqu'ils ont vu justement c'est comment les créateurs s'approprient de l'espace public, et pas du tout là où ils vivent, où ils travaillent et là on voit qu'on n'a pas vraiment ces mouvements tellement forts. Les créateurs se cherchent une visibilité dans les espaces publics ou semi-publics où ils se produisent, mais ils peuvent rester, travailler, vivre dans les quartiers dans lesquels ils étaient avant. Donc il faut encore séparer ces deux choses : visibilité et espace de travail. Là on a un quartier, on a fait une recherche au bureau, c'est un quartier pas très intéressant de Schönberg qui était le centre de la culture gay de Berlin, où on voit qu'on a une tendance maintenant, toutes les galeries de Berlin se concentrent dans ce centre là. Nous voulions voir si cela avait un impact sur le touriste et pas du tout. C'est très intéressant pour le tourisme gay, mais les galeries ne sont pas du tout intéressantes pour les touristes. Donc les galeries là n'ont eu aucun effet sur la réhabilitation du quartier parce que ce sont presque des fonctions isolées. On voit les grands collectionneurs d'art, ils partent de grands hôtels dans le centre, prennent un taxi, vont à la galerie et reviennent. Ce sont comme des petits îlots dans la ville. Plus intéressant, c'est un centre, un ancien immeuble pas très beau, des années 1990, qui a été découvert par un groupe de jeunes gens qui ont commencé à penser à leur façon de travailler. Ils ont dit « si la majorité, 84% des travailleurs sont en free lance et ne travaillent pas dans de grands bureaux, ils ont besoin d'une autre façon de travailler, donc si on crée ce qu'on appelle de co-working spaces, un espace où on pourrait se rencontrer selon la nécessité – on est à Berlin, on va au Beta-haus, on veut travailler, on n'a pas de bureau, mais il faut faire quelque chose, on y va, on paye 12€ pour toute la journée » et là on a une table, un accès à internet, dans notre bureau il y a quelques salles, comme dans le learning center d'hier, qu'on peut louer et où on peut travailler, il y a le café restaurant et il y a même la possibilité, si on travaille en groupe de louer une table entière. C'est très flexible, on peut louer par jour, par mois, ou on a un abonnement et maintenant je crois même qu'il y a un co-working space à Zürich. C'est pour offrir de l'espace de rencontre et de travail pour les créateurs mais qui n'est pas fixe, donc vraiment ils viennent, ils se rencontrent et ils s'en vont. Le café qui est aussi la réception. On se concentre un peu plus dans le centre-ville et on voit qu'on a quelques quartiers plus créatifs dans le sens où il y a une plus grande concentration des entreprises créatives. Je vais vous parler de ce quartier parce qu'à mon avis c'est très intéressant de voir comment ça s'est développé et ça peut nous donner aussi quelques idées sur ce que peut faire l'urbanisme. C'est un quartier en dehors de la ville médiévale qui était là, mais à l'intérieur de la ville du 19e, qui commence là, et c'est un quartier qui a gardé beaucoup de la structure du 18e. C'est le quartier pour ceux qui connaissent Berlin, qui commence à Hackescher Markt et qui est devenu une rue très touristique en ce moment, mais au début des années 1990 c'est un grand quartier de réhabilitation, c'est un quartier classé et de réhabilitation donc il y a deux programmes pour financer et l'état a investi beaucoup pour le sauver. On avait au début dans ce quartier en mauvais

état, on avait ici surtout des galeries qu'on trouvait un peu dans les rues derrière et ici il y avait beaucoup de créateurs de mode individuels, qui l'ont choisit parce que c'était très bon marché. Avec la réhabilitation du quartier, deux acteurs très importants sont entrés en jeu. Le premier est le Tacheles, c'était un des premiers squats Berlinoises des années 1990 qui a commencé par être un projet très alternatif, très intéressant pour devenir un projet purement commercial à la fin. Et le Kunstwerke, donc œuvre d'art en français qui est un centre culturel à Berlin qui organisait une biennale d'art. Donc d'un côté l'état, avec la réhabilitation très chère, de l'autre côté ces deux acteurs privés qui ont commencé à créer des événements, festivals culturels, ont complètement changé, pas seulement l'image mais aussi l'appropriation de ce quartier qui est devenu très intéressant pour les touristes parce que ça fait penser un peu au vieux Berlin, mais les touristes ont commencé à déplacer vraiment le reste. Cette rue, qui est devenue la rue touristique par excellence à Berlin, il n'y a maintenant que le grand French & Rising, tout le monde et les prostituées, donc pas du tout le choix de Flon, donc autre chose. Tout le marché de l'art s'est déplacé vers le nord et l'année dernière il a complètement quitté ce quartier, il n'est plus là. Et même ce qui le fashion district on pourrait le garder mais ce ne sont plus les petits créateurs individuels, ce sont de nouveau les grandes franchises internationales qui ont tout remplacé. Donc c'est un quartier qui a été victime de sa propre gloire. Il ne reste rien d'intéressant dans ce quartier. J'ai vécu dans ce quartier et il est complètement sans intérêt. Pour moi c'était sans intérêt d'y habiter parce que je n'arrivais plus à trouver le lait dont j'avais besoin le matin. J'aurais pu acheter n'importe quoi en objets touristiques, mais ma vie quotidienne, et pas seulement la mienne, n'était plus possible dans le quartier. On n'avait plus rien dont on avait besoin. A mon avis là on peut voir qu'avec la promotion de la créativité, on peut détruire la vie des gens et moi au moins j'avais de l'argent pour aller autre part, mais ce n'est pas le cas pour tout le monde.

Voilà notre projet et je vais finir avec ça. Je vais laisser mes réflexions théoriques pour la discussion.

Un peu dans cette critique que je fais dans le concept de la créativité, quartiers créatifs et surtout à l'élitisme de ce terme de créativité et d'industrie créative, aussi la difficulté de diviser les différents pas de la chaîne dont nous parlions tout à l'heure, on a créé un petit projet dans le quartier Neukölln. C'est peut être le quartier le plus pauvre de Berlin. Pour cette raison, à cause de la pauvreté du quartier, les loyers sont très bas donc un grand nombre de ces créateurs de mode qu'on a vu plus tôt, ont dû quitter le centre-ville et se sont installés là. On a vu que dans un quartier on avait 35 créateurs indépendants de mode. On parle d'une ou deux personnes. Je ne comprends rien de la mode, donc je ne sais pas si c'est de la bonne mode ou de la mauvaise, mais elle est là. En faisant une autre recherche dans notre bureau, ça c'est le projet qui s'appelle Nemon, le quartier de Neukölln on a trouvé ces 35 designers et une autre recherche que je fais en essayant d'adopter une recherche que j'avais fait en Grèce sur l'économie des migrants, on a trouvé qu'il y a, parce que c'est un quartier dans lequel la moitié de la population est composée de migrants, on a trouvé qu'il y a des femmes turques et arabes qui sont des couturières et de couseuses excellentes, qui habitent à côté des créateurs de mode mais qui ne se connaissent pas, parce qu'il n'y a pas de lieu de rencontre. Ce sont des milieux qui vivent dans des mondes parallèles, mais ne se croisent jamais. On a dit, si on a les designers, les créateurs de mode et les couturières de l'autre côté, dans le même quartier, si on essayait de les mettre ensemble. Pourquoi est-ce que les créateurs ont-ils besoin d'envoyer tout ce qu'ils font en ce moment en Inde ? S'ils l'envoyaient à la voisine, ou à un réseau de voisines qui pourraient travailler avec eux ? Mais pas dans une relation de hiérarchie, mais comprendre la créativité comme une chose très complexe, on a besoin d'un moment de créativité et aussi avec un travail manuel très habile. On a créé ce réseau qui s'appelle Nemon. On a commencé au printemps dernier, en mai dernier. C'est co-financé par le fond social de l'union européenne et ça durera deux ans et l'idée est d'essayer de couvrir toute la chaîne de création de valeurs dans le quartier, commençant par essayer de faire que ces femmes achètent ensemble leurs tissus, leurs matériaux pour avoir des prix plus bas, ce que font toujours les industriels. On est en train de chercher un magasin où l'on pourrait vendre ce que produit ce réseau de créateurs et des couturières dans ce quartier, un pas plus loin dans la qualification, etc. On commence, on a eu le premier défilé de

mode le 30 septembre où ce réseau a présenté pour la première fois ce travail. J'espère qu'on va commencer à vendre à partir de janvier, et l'idée est qu'à la fin de ces deux ans on crée une coopérative de femmes d'un côté de la création, le côté couturières mais qui seront à conditions égales dans la coopération et qui créent ensemble sans faire ces distinctions créatifs / non créatifs, ce qui me paraît très important. C'est un réseau économique évidemment parce qu'il s'agit de créer une chaîne de création de valeurs. C'est un réseau social mais pas dans le sens du réseau social Facebook, c'est social parce qu'il s'agit d'intégration, je ne parle même pas de l'intégration d'étrangers mais simplement de gens qui travaillent ensemble. Il y a une qualification parce que l'on offre un atelier et diverses choses et à mon avis on peut parler d'une espèce de branding territorial, parce qu'on est en train de changer la réputation du quartier, pas seulement avec de la communication, mais avec un vrai projet. Il y a là un grand danger, parce que si on change la réputation du quartier mais que l'on n'a pas trouvé d'autres instruments d'urbanisme pour bloquer ou arrêter d'autres choses comme le déplacement, comme on a eu d'autres fois, on risque de commencer un bon projet qui finit par détruire le quartier. Donc on risque d'avoir aussi la même chose qu'on a vu à Mitte, par le changement de la réputation du quartier, chasser les gens qu'on a voulu aider au début. Ça c'est pour presque tout ce qu'on fait dans la ville donc on a besoin d'une politique sociale qui essaie de limiter les risques de ces projets. Je finis là et je laisse mes réflexions théoriques pour la discussion. Merci.

Pierre Bernard

Responsable du Programme POPSU Europe

Une solution serait que ce soit les gens eux-mêmes qui puissent récupérer la valeur ajoutée qu'ils auront créé dans ce travail. Donc ça voudrait dire qu'il faudrait qu'ils deviennent propriétaires des espaces dans lesquels ils travaillent, peut être.

Ares Kalandides

Inpolis Uce, Berlin

C'est presque impossible à Berlin à cause de la structure de la propriété des bâtiments. Tout l'immobilier est concentré entre très peu de mains. Les propriétaires sont des sociétés, ce ne sont pas des personnes physiques. Au début c'était des sociétés publiques, tout a été privatisé à partir de 2000. Ce sont surtout des hedge funds américains. En plus on a eu des européens du nord qui sont venus acheter à Berlin parce que c'était bon marché. En ce moment il y a un mouvement très bizarre, de riches grecs viennent investir leur argent à Berlin.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Ça fait monter les prix.

Ares Kalandides

Inpolis Uce, Berlin

Oui. On a surtout des propriétaires qui ne sont pas là et qui ne s'intéressent à la propriété qu'à travers son revenu, ils n'ont aucun intérêt à la propriété. C'est ça le problème avec un propriétaire anonyme.

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

J'aurai plein de choses à dire par rapport à cette intervention parce que ça rejoint pas mal de questions que je me pose moi-même. Par exemple sur la question de qui on parle quand on parle de créatifs ? D'abord il ne faut pas oublier que l'invention d'une catégorie statistique répond à des intérêts, en l'occurrence des intérêts politiques, dont une mise en valeur d'une évolution, d'une économie, qu'on n'arrive pas à qualifier. Des intérêts économiques : derrière la définition des industries créatives qui est reprise par tout le monde, pour de bonnes et de mauvaises raisons, une des bonnes raisons est de justement pouvoir faire des comparaisons, poser des questions nouvelles, etc. Mais enfin derrière cette définition il y a l'idée de la propriété intellectuelle, c'est ça qui est au cœur des définitions. Sur la question de ces catégories et de la manière dont aujourd'hui on va considérer des filières de production ou des activités économiques comme étant des industries de la création, ça rejoint l'évolution du ministère de la culture en France, qui est organisé en trois grands départements, délégations, dont une qui s'appelle la délégation aux industries culturelles et au médias, dans laquelle il est indiqué que la publicité fait partie des secteurs d'activités auxquels le ministère de la culture s'intéresse. C'est quand même une révolution paradigmatique du ministère de la culture. Ça c'est le premier point. Deuxième point, sur tout ce que tu as expliqué sur qui sont ces travailleurs, là il y a une étude de l'ILU qui vient de sortir une note rapide donc je pense qu'ils vont faire un rapport très bientôt, sur la qualification du travailleur créatif. En reprenant les définitions telles quelles circulent aujourd'hui, les définitions, définitions qui sont critiquables mais disons qu'on va les utiliser parce qu'elles sont là, il ressort que en tout cas en Ile de France il y a 20% de ces travailleurs qui sont des travailleurs indépendants, il y en a 37% de la population active. Il y en a 60% qui sont en contrat à durée indéterminée, contre 80% de la population active. Il y a presque 20% de temps partiels. On a quand même des conditions d'emploi qui sont visiblement plus précarisantes que la moyenne des emplois. On a vu les revenus qui baissent. On s'intéresse à des industries qui on l'espère produisent de la valeur mais qui en même temps mobilisent des travailleurs qui sont dans des conditions assez fragiles, assez précaires, donc là aussi ça doit poser des questions pour l'action, et puisque tu exposes à la fin sur la question des lieux du travail, des lieux de l'activité, ça aussi ça commence à être des choses qui sont discutées. J'avais envie de parler du cas de Saint Denis où on a une étudiante que j'ai encadrée qui a fait un travail vraiment très intéressant sur cette mise en tension d'une stratégie de développement de ce qu'ils appellent le cluster de la création au regard de la réalité des milieux et des filières productives sur ce territoire où on a d'un côté Pleine Commune, Pleine Commune qui est dirigée par l'ancien communiste et qui porte la tradition du communisme municipal en France, qui a publié dans la cadre de travaux de l'union européenne en France un green paper qui s'appelle « libérez le potentiel des entrepreneurs » ou quelque chose comme ça, donc déjà en terme de vocabulaire on voit bien que les industries créatives, il y a toute une mythologie autour, une représentation qui rend possible la performativité de certains discours libéraux par des acteurs qui à priori n'en sont pas les porteurs. Elle met aussi en évidence que le projet de cluster de la création il vient à la suite de l'installation d'une filière, la filière audio-visuelle à la Pleine Saint Denis, or cette installation de la filière audio-visuelle à Saint Denis, il faut en raconter l'histoire. C'est parce que Icade et un constructeur qui s'appelle Bouygues ont transformé des magasins généraux, des grands hangars en studio de tournage qui sont utilisés par l'autre filiale de Bouygues qui s'appelle TF1 pour filmer les émissions de TF1. Donc c'est quand même une logique de développement de cette filière qui est très particulière. Y sont cantonnées les activités de productions mais pas les activités de décision dans ce secteur de l'audiovisuel et donc aujourd'hui Pleine Commune pour plein de raisons se pose la question du développement de ce cluster de la création avec le projet de Luc Besson de faire une cité du cinéma, ça fait depuis 2005 qu'il l'annonce, ce n'est toujours pas sorti. C'est très compliqué, le montage financier a eu beaucoup de difficultés. Et puis dans le même temps à Saint Denis, parce que c'est proche de Paris et que c'est bien connecté à Paris, parce que les loyers ne sont pas chers, s'installent quelques personnes qui travaillent dans le milieu de la création, dont quelques uns qui sont des entrepreneurs, dans le milieu des secteurs de la création, mais aussi dans le milieu de la transformation de la ville. Ils viennent beaucoup des milieux de l'architecture et entrepreneurs du changement de la ville. Ça va passer par

organiser des promenades urbaines pour faire découvrir un autre Saint Denis que le Saint Denis des dealers de crac qui sont à la gare et des quartiers pauvres. Cette implication participe du changement de la ville. Autre manière d'être entreprenant, créer une sorte de co-working space. Il y a un architecte qui a tout un discours sur sa pratique, qui construit son propre récit sur lui-même, c'est très intéressant déjà en soi à analyser, qui a dealé avec un propriétaire/promoteur, pour utiliser pendant 2 ans un immeuble de bureau qui va être conservé, cet immeuble a vocation à être transformé en résidentiel et dans le temps du projet, à un moment donné où à 150 mètres de là on a la scène de crac d'Ile de France qui est en plein développement avec tout ce que ça pose comme problème de sécurité, il a dealé avec le propriétaire pour louer à prix coûtant une partie du bâtiment et ensuite lui il le reloue à qui veut. Le prix de location est de 10€/m² par mois. Et ça contient la sécurité et les fluides. Donc ce n'est rien du tout. En une semaine c'est rempli. A quoi répond ce projet ? Ça répond à un besoin d'espace pour travailler, espace pour stocker ses affaires, espace pour déconnecter entre un appartement, parce qu'en Ile de France ils sont tous petits, et un espace pour travailler, se déconnecter. Et ils sont là pour deux ans. Mais c'est un entrepreneur cet architecte. Et dès le début, avant même que ça commence il tenait le discours : « nous allons être très respectueux des règles des cadres parce que notre objectif est de montrer qu'à la fin de notre bail on peut nous faire confiance pour trouver un autre lieu. On va essayer au maximum de ne pas être dans le conflit. Si on est dans le conflit, on ne nous fera plus confiance après et notre objectif n'est pas de nous installer ad vitam eternam à un endroit, mais c'est de s'assurer qu'on aura toujours un moyen de rebondir pour aller ailleurs quand nos baux temporaires qui ne coûtent rien arriveront à échéance parce qu'on a bien conscience qu'aucun propriétaire n'acceptera que nous restions à un tel prix ». Cet été ils ont transformé l'espace extérieur, qui n'est pas un espace public, on est sur de l'espace privé qui appartient à un promoteur, mais ils ont organisé sur l'espace extérieur une ?? urbaine avec un petit café, une petite pizzeria et puis des scènes avec des concerts, etc. Ce lieu a été fléché depuis la gare de Saint Denis, où il n'y a plus de dealers de crac pour plusieurs raisons. Viennent s'y encanailler quelques parisiens et la réaction qu'on va lire dans les blogs, etc. c'est « on se croirait à Berlin ». Je trouve ça très amusant. On se croirait à Berlin mais n'empêche qu'il y a beaucoup d'agents de sécurité qui sont là. Le maire de Saint Denis vient à l'inauguration, incognito mais il vient. On voit bien qu'il y a tout un travail de lobbying pour justifier des demandes de locaux futurs, mais tout ça participe de la transformation de la ville. Et ce que montre l'étudiante avec qui je travaille, c'est qu'il y a une tension entre une volonté politique de développer un cluster de la création, en dégageant les moyens qui vont avec, en tout cas les moyens d'y réfléchir, dans un premier temps, et dans le même temps ces acteurs là qui existent ne sont pas soutenus dans le cadre d'une politique culturelle, ils ne sont pas non plus soutenus dans le cadre de cette politique économique, par contre on s'y intéresse d'un point de vue de politique urbaine. Tout ça c'est assez intéressant. Enfin pour finir sur cette histoire de la mode etc. ça m'a fait penser aux travaux d'Angela McRoobie qui se pose la question : pourquoi dans les années 1990 en Angleterre il y avait plein de designers indépendants, et aujourd'hui il n'y en a presque plus ? Elle fait le lien, elle pose plein d'hypothèses et une de ses hypothèses est de dire dans les années 1990 il y avait plein de lieux de commercialisation. Les baux commerciaux dans plein de centres-villes n'étaient pas chers. Il y avait des marchés informels qui permettaient à ces designers de vendre ce qu'ils produisaient. Ce n'était pas grand chose mais ils pouvaient en vivre plus ou moins. Aujourd'hui avec les prix des baux commerciaux, on n'a plus de commerces indépendants. Et parce qu'on n'a plus de commerces indépendants, on ne peut plus avoir de producteurs indépendants, parce qu'ils ne peuvent plus commercialiser leur production. Là ça pose aussi une question pour la fabrique de la ville qui est, comment rendre possible l'exposition et la vente des produits de ces travailleurs créatifs qu'on aimerait avoir chez nous et qui en plus n'arrivent pas à trouver de travail ? Enfin tout ça c'est lié et je trouve que c'est très important.

Ares Kalandides

Inpolis Uce, Berlin

Tout d'abord la recherche qu'on a faite au début était surtout basée sur Angela McRobbie qui a fait tout ce travail sur la mode en Angleterre. Mais on a la chance, dans ce quartier de Neuköln, qu'il y a la grande avenue principale de ce quartier qui s'appelle Karl Marx Strasse, donc il y a même une gestion officielle de cette rue où on essaie d'encourager les commerçants individuels et arrêter tout ce qui est les ?? internationaux, donc on a la chance dans le quartier au moins de voir cela, comme un autre projet avec qui on travaille et c'est avec eux qu'on essaie de trouver justement un lieu pour vendre et ça c'est un projet à long terme, 20, 30 ans. Il y a quand même une politique dans ce quartier qui essaie de garder ces structures et ça nous aide beaucoup parce que si nous n'avions pas ça, je ne sais pas ce que nous ferions après la fin de ce projet.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Cette politique, qui la mène ?

Ares Kalandides

Inpolis Uce, Berlin

L'arrondissement.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Par décret ?

Ares Kalandides

Inpolis Uce, Berlin

Oui, ils ont eu un concours d'urbanisme et le bureau qui a gagné a proposé cela. Il y avait avant une recherche d'un bureau de Stuttgart qui avait proposé de remplacer tous les commerces individuels par les franchises, et là il y a un changement mais ça a beaucoup à voir avec la constellation politique du quartier, de l'arrondissement. Autrement ce ne serait pas possible. La seconde chose, dont je ne suis pas très sûr. Je me suis longtemps demandé pourquoi le sud de l'Europe, le sud méditerranéen, l'Espagne, l'Italie, la Grèce, ne s'intéresse pas vraiment à l'industrie créative. Je ne parle pas de Barcelone parce que c'est le nord, je parle du sud sud. Parce que ce discours néo libéral qui fait du créateur le prototype de l'homme/femme néolibéral qui est l'entrepreneur qui construit, qui crée sa propre fortune, est une chose qui pour nous (je dis nous dans ce cas là parce que je prends mon identité grecque) c'est le cas, on n'est jamais passé par le fordisme. On ne connaît pas l'économie organisée comme dans le nord de l'Europe donc on est toujours resté - en Europe on parle d'un post-fordisme - nous au sud on est dans le pré-fordisme et on a toujours été là. Si en Allemagne il n'y a que 12% des allemands qui sont des entrepreneurs ou free lance, en Grèce c'est à 60% et ça a toujours été le cas. Ce qu'on voit et ce qui est intéressant à mon avis, c'est tout à fait ton avis, la raison politique pour laquelle le nord de l'Europe, l'Angleterre surtout qui était le noyau du libéralisme en Europe et aussi l'Allemagne, s'intéresse tellement aux industries créatives, c'est parce qu'elles voient là le paradigme de l'entrepreneur néo-libéral et qui le sort du problème du post-fordisme. Je ne sais pas exactement l'exprimer mais j'espère que vous comprenez ce que je veux dire.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Je reviens sur la question lieu, taille, localisation, hiérarchie des besoins et des attentes de ses populations et c'est marrant parce que moi j'avais fait, beaucoup moins détaillé que ce que tu avais fait mais sur Nantes une petite étude auprès de 250 boîtes avec juste une étudiante de master 2 qui a passé 6 mois dans les bureaux et on retrouvait à peu près la même chose que toi. J'arrivais à peu près dans le même sens que le tien, les critères n'étaient pas les mêmes que ceux qu'on proposait dans l'enquête mais j'avais un peu la même chose sur les attentes en terme d'immobiliers, ne nous mettez pas la clim' ne nous mettez pas de belles moquettes, ce n'est pas ça qu'on attend. Par contre j'ai toujours vu que la situation où on installe notre activité dans un logement est une situation par défaut, et c'est une situation qui crée des crispations sur le marché du logement étudiant et à Nantes on a eu des problèmes à certains moments, et plus la population des indépendants va augmenter, plus on va avoir une crispation sur le marché du petit logement et sur le marché libre du petit logement, donc il faut quand même se méfier, ce n'est pas une situation rêvée pour les villes, notamment les villes étudiantes, premier point ; deuxième point, on loue une salle de bain qu'on utilise rarement en tant qu'indépendant, graphiste devant un mac toute la journée et ça économiquement ce n'est pas très rationnel, donc c'est aussi parce qu'on est incapable de trouver une situation d'hébergement qui soit plus proche d'une situation de bureaux ou d'ateliers de production pour des activités manuelles plus classiques, l'atelier du peintre on va dire. Le troisième élément, l'open space, c'est aussi une situation par défaut, c'est-à-dire qu'aujourd'hui on est en train de rêver, de fantasmer le co-working space, pour mémoire il y a en a 3 000 dans le monde, c'est un mouvement qui a démarré en 2003, il y en a déjà 3 000. (Il y en a sans doute plus qui ne portent pas leur nom ou qui n'ont pas été repérés par eux.) Aujourd'hui toutes les villes veulent monter soit leur Cantine, soit leur co-working space, et surtout aider les acteurs qui pourraient le faire eux même, à le faire...

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

Ces initiatives viennent de gens qui cherchent un lieu de travail et qui disent « on va se mettre ensemble pour le faire ».

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Dans les endroits où on est capable d'offrir une cloison à ces boîtes là, il y en a quand même qui la revendiquent.

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

Les Ciselés ce sont des bureaux de 12m².

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Voilà. Sur Nantes, sur les halles Alstom moi c'est ce que j'avais montré. On a une moyenne qui était à 38m², et le plus petit locataire prenait 11m² mais il était content de ne pas avoir un colocataire dans 22m² qu'ils se partagent en deux fois 11. Le dernier truc ça m'amène à des discussions qu'on avait hier midi à table et c'est une remarque que je fais pour tout le monde, mais des discussions qu'on a souvent avec le PUCA c'est où est-ce que nous amène l'évolution des normes ? C'est que aujourd'hui la discussion qu'on avait est que quand on dit il faut que tous les bureaux en France soient à partir de 2012 avec une certaine performance énergétique, quand on dit il faut que le neuf soit BBC, il faut que tout soit triple vitré, etc. on ne saura bientôt plus produire ces espaces là. On vous montrera en janvier une opération d'immobilier de bureaux où on sort à

500€/m² coût de travaux à Nantes, où on arrive à faire de 12 à 96m², où on est capable de recloisonner en cours de route et où on est vraiment parti de qu'est-ce que c'est le besoin de ces petites boîtes créatives ? La question qu'on se posait à table avec le responsable de l'opération de Flon, c'est de dire oui mais alors qu'est-ce qu'il se passe quand la norme va continuer à augmenter et par imposition européenne monter encore en exigence, est-ce qu'on sera capable demain de continuer à produire des opérations comme ça ? Alors que ce qu'on observe sur le territoire c'est que la demande est là. Et la demande sur ces opérateurs là est assez peu sur des bureaux de grands standing, façon Potsdamer Platz, où façon certaines opérations du quartier de la création qu'on peut voir dans les slides parfois.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Je vous propose qu'on poursuive cette discussion cet après midi. J'avais une question à poser mais vous pouvez la renvoyer cet après midi. Est-ce qu'il n'y a pas un parallèle à faire entre ce que vous venez d'aborder aussi bien à Berlin qu'à Saint Denis, et le logement étudiant ? J'ai l'impression qu'il y a des parallèles intéressants, tu l'as à peine évoqué mais le fait que les étudiants aussi se déplacent...

Olivier Caro

Directeur d'étude pour la ville de Nantes

Je l'évoquais plutôt sur quand on héberge une boîte créative dans un T1 bis ou dans un T2 et qu'on dit c'est génial finalement ils occupent la ville, c'est un logement qui n'en est plus un et donc il faut se méfier et il faut surtout qu'on invente une production immobilière de bureaux qui ne soit pas celle du plateau nu de 600m² indivisible. Et aujourd'hui, à part des promoteurs territorialisés, il n'y en a aucun qui est dans ces discours là et quand vous allez voir Bouygues et que vous lui vendez du foncier, il faut du kilomètre.

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

Oui mais c'est parce que c'est aussi inventer des produits immobiliers qui associent l'immobilier et le service.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Je vous propose avant d'aller déjeuner, de redonner la parole à Lauren pour 10 à 15 minutes pour réalimenter la discussion de cet après-midi et parce qu'on n'a pas beaucoup discuté autour de ta présentation hier et puis apparemment tu restes un petit peu sur ta fin sur les conclusions. On te redonne la parole et on débat de tout ça cet après-midi.

Lauren Andres

Expert Plateforme POPSU Europe

Il me paraissait intéressant de repositionner cette ville de Lausanne au centre du débat en particulier au regard d'autres villes comme Berlin ou Nantes. Je voulais juste ramener quelques éléments au débat, aux vues des interventions d'hier et essayer de monter en hauteur par rapport à comment on peut positionner cette ville de Lausanne par rapport à ce débat sur la ville des créateurs, mais aussi comme ville de culture.

Je pense qu'il faut vraiment repositionner tout cela vis-à-vis d'un profil de ville. Nantes et Berlin sont des villes où il y a une très forte attention donnée aux questions de régénérations urbaines. Lausanne est une ville de taille plus réduite, où les questions de régénération urbaine ont été mineures. Je reviendrai sur le cas du Flon après mais on est face à des petits projets. Il est question de densifier un territoire et d'arriver à trouver des territoires mutables vu que le périmètre foncier est restreint.

Ensuite, on a vu que ce soit avec la ville de Berlin ou la ville de Nantes, qu'il y a une attention très grande donnée à ce secteur de l'économie créative, à ces industries culturelles et créatives, indépendamment de toutes les définitions qu'on peut y donner. On l'a vu et je l'avais expliqué hier qu'à Lausanne, il n'y a pas réellement de positionnement par rapport à la ville et à l'économie créative. On est vraiment dans un débat sur la culture, la culture traditionnelle comme je l'appelle.

Cela explique des débats très différents. La manière dont on interroge l'île de Nantes est différente. A Lausanne, la créativité est beaucoup associée au Flon. Or, il faut repositionner ce contexte de créativité au Flon. C'est une créativité qui n'a pas été planifiée au début. Elle est le résultat d'un temps d'attente qu'avait décrit Paul Rambert ; c'est une période où l'on a un blocage urbanistique qui permet l'installation de différents locataires. Au sein de ces acteurs, certes on a quelques créateurs, galeristes, artistes, néanmoins on a essentiellement des acteurs économiques (commerçants). Ce sont eux qui se positionnent sur le marché de la fringue branchée et qui véhicule une image alternative par leur marque. Tout le monde ne va pas aller s'habiller chez Maniak. C'est une forme de revendication d'aller s'habiller là. Tous ça souligne la relation entre créativité et valeur commerciale. Cette créativité se retrouve dans le fait qu'on a un site qui est « vendu » en quelques sortes grâce à son image créative (aujourd'hui au travers de l'architecture, de l'urban design. De nos jours, il n'y a plus réellement de créateurs à part quelques artistes au Flon. Dès lors, cette créativité qui n'a pas été planifiée au départ, et qui a été utilisée comme levier de régénération, est une forme de créativité complètement privée. Elle sort du cadre des politiques culturelles. Aujourd'hui le Flon est utilisé en matière de marketing urbain par la Ville, dans les guides touristiques. Néanmoins, cette créativité est une créativité économique et non culturelle.

Tout en étant différente, Lausanne est aussi similaire d'autres villes Européennes. Ce qui est intéressant pour ces créateurs c'est l'existence de bâtiment sous-utilisés, qui sont pour certains en friche. Typiquement comme à Berlin, ces créateurs pour la plupart qu'est-ce qu'ils veulent ? D'une part ils veulent essayer de trouver un espace qui n'est pas cher, donc qu'ils peuvent payer. D'autre part, ils veulent un espace qui est grand, qui est modulable. Donc à la limite l'architecture, le design, l'aspect du bâtiment, ils n'en ont rien à faire, ce qui les intéresse c'est qu'ils vont pouvoir faire à peu près ce qu'ils veulent dans cet espace. Cette modularité doit se retrouver aussi dans l'aménagement intérieur. Si vous prenez l'Imprimerie, vous avez différents types d'activité et vous avez des céramistes qui font beaucoup de poussières quand elles travaillent. Le bâtiment devait donc être assez flexible pour créer une sorte d'enclave. Enfin, il y aussi, comme à Berlin, un rapport au centre et cette volonté d'être proche du centre-ville. Or, si on renvoie aux questions foncières, on n'a pas beaucoup d'espace disponible. Du coup, on a 2 des 4 piliers de la politique marketing de la ville qui deviennent conflictuels : le développement durable et la culture. La politique de durabilité et en particulier de développement urbain de la ville de Lausanne se fait au travers de la question de la densification. Densification à Lausanne égale densification des plateformes ferroviaires, de tout l'ouest lausannois, car c'est là qu'on a des espaces mutables. Or, ce territoire est aussi celui des artistes et des créateurs. Du coup la question se pose de savoir à qui donner la priorité ?

Deuxième observation - qui sont ces créateurs. Charles l'avait souligné tout à l'heure, on pose la question de qui crée ? Est-ce qu'on parle de créateurs à posteriori, est-ce qu'on parle de créateurs qui créent de la valeur, qui créent de la pratique artistique etc. Si l'on renvoie aux travaux de Markusen sur la creative ecology tous les types d'acteurs publics et privés peuvent faire partie de cette sphère créative. A Lausanne comment se passent les rapports entre les

créateurs et la Ville ? On est dans ce contexte de démocratie directe qui induit une démarche de négociation. Celle-ci conduit à une institutionnalisation rapide des créatifs. A Lausanne les créateurs ne sont pas revendicateurs, ils veulent négocier, défendre leur projet ou tout simplement créer. Il y a donc à Lausanne deux grands types de créateurs : les professionnels du Culturel et les petits créateurs des arts visuels et de l'économie créative. Il n'y a pas d'acteurs d'entre deux qui pourraient faire le lien entre ces deux grosses catégories. Vis à vis de ce paradigme de la ville culturelle et créative, c'est une question de leadership qui est posée. On a un leadership qui est souvent lié à la disponibilité de formes de financements (on l'a trouvé à Nantes avec la dimension européenne) et liés à des élus très actifs dans la volonté de développer l'économie créative. A Lausanne le leadership, je le répète c'est sur sa culture, c'est la valeur clé de la ville, c'est quelque chose sur laquelle la Ville a investi depuis très longtemps. Du côté petit créatif, il n'y a pas fondamentalement une volonté de la mettre en avant. D'ailleurs, est-ce que c'est utile ? Cela bien entendu relève du débat politique.

Il est très intéressant de noter qu'en matière des arts de la scène, les orientations culturelles ont été affichées dès 2008. Pour ce qui est des arts visuels dans lesquels peut être intégré le petit créatif, le préavis est en voie de finalisation pour 2012 (soit 4 ans après les arts de la scène). Le levier pour cela est la création du pôle muséal.

J'en arrive à mon dernier point, le rôle de temporaire. Le temporaire a déjà un rôle à Lausanne au travers Lausanne Jardin ou de la mutation du Flon. Or, une utilité plus régulière pourrait être attribuée aux usages temporaires dans la ville. Si on repositionne cela dans le contexte de démocratie directe suisse, on s'aperçoit que le projet urbain et le projet de planification peuvent être difficiles. Le Flon en est un exemple parmi d'autres. Du coup le temporaire peut être un outil pour redonner sens à un espace, que ce soit des jardins, des espaces publics, etc. Il peut aussi une manière et un outil de test pour du projet urbain afin d'évaluer la réaction de la population locale. Au delà dans un contexte où naissent de nouvelles pressions financières et économiques, le temporaire peut avoir un rôle plus important à jouer.

A mon sens donc Lausanne est une ville de créateurs mais intrinsèquement elle est une ville des « cultureux », une ville de culture plus qu'une ville de créateurs. En ce sens Lausanne est différente de Berlin. Le paysage créative à Lausanne est aussi extrêmement sélectionné (cf. Réseau Lausanne Contemporain ou Aperti) et institutionnalisé. De ce point de vue il est essentiellement semi-professionnel et professionnelle (et cela se traduit dans les différentes formes de soutien disponibles).

Marco Ribeiro

Responsable des espaces publics - Ville de Lausanne

Peut-être pas répondre mais mettre de nouveaux éléments de réflexion ou faire une suite des quelques éléments indiqués par Mme Andres. Au niveau de l'échelle de la ville d'abord. Par rapport aux autres villes européennes qui sont présentées, évidemment Lausanne est à une échelle beaucoup plus petite. Chaque fois qu'intervient la ville, tous les autres quartiers, ou les réseaux de la ville sont affectés. Donc on sait qu'on va travailler sur les axes forts donc les transports publics vont venir et ça rend difficile l'aménagement ou la suite de la requalification de la ville de manière institutionnelle. Donc on a l'habitude de faire tout de manière plus institutionnelle, même pour le réaménagement on lance des concours, c'est habituel. C'est institutionnalisé même au niveau culturel, comme l'a dit Mme Andres et là on se trouve dans une situation embêtante où on ne peut plus faire de cette manière dû au laps de temps qu'on doit accorder à ces lieux pour l'aménagement ou l'utilisation provisoire, notamment des transports publics. Cela me fait penser à des lieux qui sont utilisés par ces changements de la ville et qui doivent utiliser une nouvelle stratégie pour des aménagements éphémère. Ça serait souhaitable mais le problème est qu'on a toujours institutionnalisé nos actions au niveau de la culture et au niveau du développement de la ville. Est-ce qu'on a les savoir-faire pour que nos politiques prennent en considérations, lors des

aménagements éphémères, les avis des habitants, cette relation plus proche avec les usagers et les habitants de ces espaces. Vraisemblablement on va partir dans cette logique. La question qui va se poser c'est la manière de savoir faire ce genre d'implication, à la fois artistique pour les créateurs, comment on implique les associations, les gens qui travaillent dans les espaces publics mais aussi les habitants et les usagers de l'espace. Donc c'est encore énormément d'actualité ces questions là. Je pense que c'est le rapport le plus intime que j'ai en tout cas avec ce séminaire, c'est dans ce sens, des aménagements et des développements de la ville.

2ème partie

La parole aux experts

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Il nous reste deux heures pour organiser un petit débat autour de ce qui s'est dit pendant deux jours. Il n'y a pas de règle particulière dans ce débat. Je vais essayer de continuer à faire mon rôle d'animateur. Comme il a déjà largement commencé ce matin, je pense qu'il faut reprendre où nous en étions et je propose que l'on commence par une intervention relativement rapide de nos quatre « experts ».

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

J'ai essayé de jouer le jeu vraiment, c'est-à-dire que j'ai écouté depuis hier matin, je prends des notes. J'étais très intéressé, je trouve que c'est d'un bon niveau et puis après quelques réflexions me viennent, pas forcément intelligentes, sans doute très banales.

Je vais essayer de voir la situation comme, non pas un candide, évidemment ce n'est pas possible, on ne peut pas faire ça, en tout cas pas moi hélas, j'aimerais bien, mais de regarder cette situation avec les yeux de quelqu'un qui ne serait pas du côté de la décision. C'est-à-dire que dans ce que j'ai entendu depuis hier, il m'est apparu que c'était un propos de décideur qui était sans cesse mis en avant, de gens qui savaient ce qu'il fallait faire, qui apparemment avaient d'assez bons outils statistiques, pas assez bons, comme Ares nous l'a dit ce matin. Qu'est-ce que c'est exactement qu'un créateur ? Il y a différentes positions, différentes interprétations de ce terme. Je n'ai pour ainsi dire jamais vu exprimer la position de celui pour qui on décide, sinon à regarder comment il agit. Sachant qu'il agit sous la contrainte. On a ici deux formes de contrainte. Une contrainte qui se légitime qui est celle du décideur qui dit « nous avons posé un postulat à partir d'une leçon que nous tirons, à savoir que les zones urbaines où il y a les créateurs, où il y a de la création, où il y a une certaine effervescence on pourrait dire, pour les choses de l'art, le secteur quaternaire comme on l'appelle maintenant, c'est-à-dire la presse, ce n'est pas vraiment le monde des intermédiaires, les petits entrepreneurs dans des métiers qui sont les métiers de la culture au sens très large. Il nous apparaît que ces lieux là, tendanciellement sont attractifs et que donc on doit profiter de cette attraction pour les revaloriser. C'est une sorte de contrainte ici qui est dictée par un impératif qu'on peut soit considérer comme un impératif qualitatif, c'est-à-dire on va remettre de la qualité là où il n'y en a pas assez, des zones désaffectées, occupées par des artistes, des créateurs qui s'installent là, on va réaffecter ces zones en essayant de garder ces gens là, en évitant peut-être une gentrification fatale puisque maintenant on constate qu'elle apparaît souvent, à savoir que les premiers installés sont chassés de la zone, et le quartier devient un quartier ready made, petit bourgeois ou bobo, peu importe comment on va le faire. Donc soit il peut y avoir des intensions qui sont de bonnes intensions sociales, soit il peut y avoir, on l'a vu avec le Flon, des intentions très ouvertement matérielles, dictées par des impératifs de rentabilité, en tout cas pour la période récente à partir du moment où ce lieu est placé sous la tutelle en matière de gouvernance d'une entreprise qui gère de l'immobilier à grande échelle et qui est elle-même cotée en bourse. L'autre contrainte c'est celle de ceux pour qui on décide ou pour qui on agit, qui est une contrainte, et là le propos d'Ares était extrêmement intéressant, très peu technocratique d'ailleurs j'ai beaucoup aimé, ou alors il dérivait de la technocratie ce que celle-ci ne dit jamais assez, c'est-à-

dire que derrière les chiffres, les statistiques, il y a des gens qui vivent, il y a des individus, il y a en particulier une question centrale qui est la question des revenus. J'ai trouvé que la prestation que tu as faite sur Berlin était passionnante dans la mesure où tout d'un coup elle nous reprojetait dans la vraie vie, la vie concrète, c'est-à-dire c'est bien d'habiter là, le quartier est sympa mais je n'ai simplement pas les moyens d'habiter là donc je vais boire ma bière, je sors là, je vais au spectacle ici, mais je rentre chez moi et on retrouve là un schéma absolument normal qui est tout simplement la contrainte économique. Je suis content et triste d'une certaine manière de voir que la contrainte économique, en large part, dicte le rapport que l'utilisateur peut avoir à ces nouvelles zones plus ou moins redynamisées par l'économie culturelle. Parce qu'on voit bien qu'elles le sont souvent moins que plus, ou si elles le sont au début, elles le sont de moins en moins. A cet égard, j'exprime une quasi-consternation sur le Flon. En entendant nos amis de Lausanne qui dirigeaient le programme, après les avoir entendu le matin je m'attendais vraiment à quelque chose d'extraordinaire, or à une virgule près, je me retrouve l'après-midi dans un quartier totalement standard, comme il y en a partout dans le monde. Je passe mon temps à voyager, il y en a partout et dans toutes les villes, vous avez le même à Sao Paulo, en Allemagne sur la Ruhr il y en a je ne sais pas combien comme ça, donc vous en avez un petit peu partout. Problème ici, supercherie, discours démagogique d'une certaine manière, glissement vers une espèce d'argumentation qui utilise le symbolique fort, tout ce qui est lié à la culture comme garantie du supplément d'âme pour tout simplement faire passer des opérations immobilières finalement d'une convention absolument considérable, et un sentiment, justement je lis les thèses sur l'histoire de Walter Benjamin en ce moment et une des obsessions de Benjamin, lui et beaucoup d'autres, c'est relativement à ce qui est toute réalité construite par l'homme, à partir du moment où elle se donne comme un document de culture, c'est que cette réalité peut être aussi un document de barbarie, c'est ce qu'il dit. Moi je pense que le Flon ancien, qui est un document de culture, est devenu aujourd'hui l'équivalent d'un document de barbarie, c'est-à-dire qu'il exprime à sa manière sympathique, reliante, dynamisante, euphorisante, avec des boutiques, avec des restaurants, avec des vitrines dans lesquelles il y a des sculptures d'artiste un petit peu en décalés qui travaillent un peu à l'ancienne, d'une manière naïve, de même qu'aujourd'hui dans les spectacles très contemporains de cirque vous verrez toujours des circassiens habillés comme des gens du moyen âge, expliquez moi pourquoi mais c'est devenu une tradition. Ils ne peuvent évidemment pas être habillés comme au cirque de Monaco parce que ce serait scandaleux. Bref, moi je vois là un document de ce qu'est la barbarie néolibérale, contemporaine, sous sa forme la plus achevée, c'est-à-dire, une esthétique de la séduction, une esthétique de la gentillesse, une esthétique de la réconciliation apparente. Donc je pense qu'il y a un vainqueur dans cette affaire, et il y a des vaincus, je pense que vous voyez lesquels ils sont.

Ce qui m'apparaît aussi depuis hier et qui m'intéresse, c'est l'initiative. J'ai une tendance personnellement, je dois me corriger sans cesse, je suis très critique, très négatif, et je fais partie des gens qui ne font pas grand chose moi même. Je dois me fustiger et je le fais d'ailleurs sincèrement. Je suis frappé par la force de l'initiative et ça c'est un point très intéressant. C'est-à-dire qu'en très peu d'années, dans les exemples qui ont été donnés, on voit comment les paysages urbains changent à très grande vitesse, et là j'ai envie de retourner mon argument, c'est-à-dire que là où le néolibéralisme, peu importe comment on l'appelle, peut être critiquable à certains points de vue, dans sa recherche effrénée du profit, avec une relative indifférence aux acteurs, il peut aussi être le ferment d'une véritable dynamisation. Et là, je suis quand même enchanté de ça, c'est-à-dire de voir comment le désir de coller non pas tant peut être au désir d'améliorer une situation, mais au fait de valoriser matériellement un état donné, pour gagner plus d'argent, pour en profiter plus sur le plan matériel, peut produire vraiment des choses rapidement et aujourd'hui avec une efficacité vraiment plus grande, du fait des synergies très fortes entre tous les acteurs on pourrait dire maintenant de la mise en œuvre du bâti, depuis les politiques, au niveau de la représentation locale, municipale, jusqu'au maître d'ouvrage, en passant évidemment par les architectes, en passant pas les jurys, on parlait des jurys tout à l'heure pour Nantes, extrêmement intéressant, avec des choix qui commencent à mettre de côté les architectes star au profit de gens qui regardent les contextes et en passant évidemment par les planificateurs urbains,

etc. les financeurs, la promotion immobilière. Je trouve que ça c'est très bien. Ce qui m'est apparu c'est qu'il y avait aujourd'hui enfin, le sentiment d'une prise de conscience générale qui fait que si tout le monde n'a pas les mêmes intérêts, si on parle des politiques, des promoteurs des architectes et des usagers, in fine, si tout le monde n'a pas les mêmes intérêts, on s'accorde quand même à penser que quelque chose doit être fait et le mieux possible. J'ai l'impression qu'actuellement on est dans cette dynamique là et je pense que c'est une bonne nouvelle même si les résultats peuvent être décevants.

Je synthétise. D'un côté on a une évolution marquée par un désir de positivité mais qui se traduit dans les faits par une récupération matérielle des opérations au profit d'acteurs privés qui n'ont pas forcément les vues des initiateurs des projets, et de l'autre côté, une véritable dynamique, une prise de conscience, une lecture assez fine de ce qui peut constituer un mieux vivre urbain, et dieu sait si on en a besoin. La conclusion que je voulais donner c'est que j'ai trouvé à travers ces exemples c'est que l'Europe, enfin ce qu'on dit de l'Europe, l'exemple européen était intéressant parce qu'on n'a pas parlé par exemple de cité fermée, de gated communities, on a parlé sans cesse d'espace ouvert, d'espace mutant où l'on pouvait se déplacer, on pouvait entrer, on pouvait les quitter etc. alors qu'on voit bien qu'il y a d'autres données qui dirigent pour moi l'évolution de l'architecture et de la promotion immobilière contemporaine aujourd'hui, enfin partout où je vais, c'est-à-dire à peu près partout dans le monde, c'est d'une part la cité fermée sous ces formes diverses, ça peut être la forme brutale d'une ville carrément cadenassée à quelque chose de plus subtil où il y a trois digicodes, mais globalement vous ne pouvez pas rentrer. C'est tout simple. Et puis, ce que j'appelle le DUQ, c'est-à-dire le devenir urbain quelconque, ce qu'on voit partout, c'est-à-dire le fait qu'il y ait un copier/coller général de l'urbanisme et de l'architecture internationale qui crée un style d'une très grande, je ne dirai pas d'une très grande pauvreté, qui est souvent assez bien adapté aux œuvres mais qui se traduit par une complète déconnexion contextuelle, une décontextualisation constante. Alors qu'ici la donnée contextuelle me paraît souvent prise en compte dès l'amont, et ça c'est pour moi une bonne chose. J'ai l'impression qu'une des premières données est de se dire : « qu'est-ce que c'est que ce lieu, qu'est-ce qu'il y a là ? Qui on trouve, pourquoi, qu'est-ce qu'on pourrait en faire ? » au lieu de dire, à la chinoise par exemple « on rase tout et on met une ville, la même, vous en avez des centaines de milliers identiques en chine ».

J'ai fini, merci.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Quelqu'un veut réagir ou je donne la parole tout de suite à Charles ?

Charles Ambrosiono

Expert Plateforme POPSU Europe

Un peu comme Paul, c'est toujours difficile je trouve de faire un exercice de synthèse d'un sujet qui se veut finalement circonscrit, la ville des créateurs et on voit bien qu'à travers les cas d'étude, comme disait Paul, on voudrait tenter de généraliser et plus on rentre dans la volonté de généraliser plus on se rend compte quelle est la force du détail. Du coup je vais essayer de structurer mon propos en quatre ou cinq points. En sillonnant un peut les différents exemples.

Premièrement, ville des créateurs. Il y a deux choses qui me paraissent importantes. En tant qu'urbaniste de formation, j'entends les créateurs, je me pose la question de savoir qui c'est, est-ce que c'est un groupe social, est-ce que c'est un groupe social qui a une cohérence en tant que tel, est-ce que c'est juste un chapelet d'individus ? Et ville des créateurs, quelle est l'échelle ? Est-ce que la manifestation des pratiques spatiales, professionnelles, culturelles de ce groupe social impacte quelque chose qu'on appellerait un quartier, une rue, une ville, une métropole, le monde entier ? Et quand on discute avec tout le monde, on se rend compte qu'il y a un problème avec le terme créateur, il y a deux termes sous-jacents qui sont créatif et création. Quelque part tout le monde est

potentiellement créatif puisque la créativité en tant que telle est un potentiel. Par contre tout le monde n'est pas créateur. Ça c'est une donnée de fait qui peut permettre de cliver au delà de ce que propose Florida par exemple, le champ du travail de création, de la créativité. Et on se pose la question de savoir quand on parle des créateurs, est-ce qu'on parle de métier, et j'ai envie de demander si, je pense aux habitants, aux usagers, dont on voit par exemple avec Lausanne Jardin qu'ils ont un rôle d'expertise extrêmement important malgré eux, et deviennent des amateurs créatifs, qui font création parce qu'on leur a fait une proposition d'usage par exemple. Et ça devient collectif du coup. Ce qui est extrêmement intéressant à remarquer je trouve dans le mot créativité, c'est qu'on confond souvent culture et créativité. La culture c'est un champ, avec un secteur d'actions publiques, tandis que la créativité est liée à un individu, dans l'acceptation.

Un participant

-

Non, c'est un processus d'individuation collective pour paraphraser Stiegler, c'est ça qu'il dit ?

Charles Ambrosiono

Expert Plateforme POPSU Europe

Oui mais comme le rappelait Elsa, quand on parle des industries créatives, on en revient à la propriété intellectuelle, dans la définition des industries créatives, ce qu'il en reste. Je ne dis pas que c'est une réalité de fait, je dis qu'il y a une opposition entre quelque chose de collectif et quelque chose de plus individuel. Et qu'il y a certainement quelque chose à tisser entre les deux. Du coup sur cette base j'aimerais revenir sur quelque chose qui me paraissait assez intéressant, qui est en tout cas susceptible de poser des questions. La dimension du territoire. Il y a une question que posait Jean-Jacques au début du séminaire qui était la dimension spontanée, institutionnelle. En ce qui me concerne, c'est peut être parce que je suis du côté de l'urbanisme, je considère qu'il n'y a rien de spontané. Dans les processus de transformation de la ville, il y a toujours des logiques, sauf qu'on ne sait pas toujours les regarder. Pour ce qui est de la transformation du Flon, mais aussi pour la transformation du quartier Soho à New York, du quartier Dock Stone à Londres, du quartier Berriat à Grenoble, et je pourrai multiplier les exemples, quand on regarde précisément, comment s'est opéré le processus d'agglomération de créateurs dans un territoire donné, la première chose c'est on cherche quoi ? On l'a dit plusieurs fois : des loyers pas chers, et la proximité du centre. Et on se retrouve dans quel type de quartier : des quartiers péricentraux qui souvent sont marqués par un type d'industrie, qui est l'industrie légère. Cette industrie abandonne, une fois que l'industrie est partie, une typologie architecturale singulière qui n'est pas celle de l'industrie fordiste par exemple, qui se retrouve généralement au péricentre du péricentre. La dimension, les propriétés physiques des territoires où viendrait s'agglomérer les gens qui appartiennent au champ de la création, c'est extrêmement important. Il suffit de se balader dans le Flon pour se rendre compte qu'on a des typologies architecturales qui sont relativement faciles à réhabiliter à l'échelle d'initiatives individuelles, voir collectives de petits groupes. Ce qui n'est pas du tout le cas de la transformation d'une très grande halle fordiste pour des raisons simples, il faut la chauffer, il faut la subdiviser, il faut la réélectrifier, remettre des réseaux, dont un petit collectif d'auto promotion artistique ne peut pas se charger. Deuxième chose qui ne me paraît pas du tout spontané, c'est qu'il faut réhabiliter la dimension acteur du créateur. C'est-à-dire que c'est quelqu'un qui sait aussi circonscrire un certain nombre d'intérêts. Lorsque par exemple des associations, des artistes, des créateurs viennent face à un propriétaire qui n'a plus un usage d'un territoire, il y a un moment où l'intérêt du propriétaire est de valoriser un bien, ne serait-ce que par un petit pécule mensuel, et il y a un intérêt pour celui qui cherche un local pas cher à proximité du centre. Ce qui est intéressant c'est que cette agrégation de logiques individuelles devient urbaine dès lors qu'elle se concentre en un territoire, sans pour autant qu'il y ait des dimensions collectives. On passe de la

création individuelle à la dimension milieu, avec des phénomènes qui sont autres, des phénomènes de solidarité par exemple. Il y a quelque chose que j'ai trouvé extrêmement intéressant c'est quelque chose qui est à creuser à mon avis quand on regarde les industries créatives, ce sont les phénomènes générationnels. Par exemple j'ai étudié à Londres le développement du web-design. Dans l'est de Londres, on se rend compte que lorsqu'on voit comment s'est organisé ce petit milieu, ce sont des gens qui viennent de deux institutions, le Royal College of Art et le Goldsmiths College, qui en fait se connaissent pendant leurs études, se sont connus pendant leur début de professionnalisation, lorsque l'un avait trouvé un lieu à squatter, ou pas cher dans le péricentre de Londres, et que l'autre l'appelait en lui disant « comment tu as fait, comment on peut squatter, comment on peut louer pas cher, comment tu as réussi à régler ton bail ? ». Et du coup, c'est ce que disait Lauren dans sa présentation du Flon, il y a une négociation permanente entre des acteurs qui a priori n'ont pas grand chose à voir, et qui pourtant, je pense au propriétaire du local par exemple, permet la sédentarisation d'une activité et souvent l'action publique court derrière et ne s'en rend compte qu'au moment où il y a justement la gentrification commerciale qui fait que cette première vague de colonisation disparaît au profit d'un autre type d'activité. C'était juste une manière de réhabiliter la dimension être capable de jeter un regard stratégique sur la ville et sa forme. C'est-à-dire que les espaces ?? ce sont des espaces qui sont à proximité du pouvoir, du centre de la clientèle lorsqu'on est un artiste, et en plus la dimension marginale d'un territoire péricentral peut aussi légitimer un positionnement dans le champ de la création, notamment dans le champ de l'art contemporain. C'est vachement mieux de vendre des produits au Flon à un moment T de l'histoire de Lausanne, que je ne sais où dans une autre partie de Lausanne. Je suis un peu caricatural dans ce que je dis mais ça permet de lancer le débat.

Un deuxième point intéressant c'est la dimension paysagère de la ville. C'est-à-dire que la ville des créateurs c'est la capacité qu'auront certains métiers à réhabiliter certaines séquences paysagère de la ville, en en faisant précisément des paysages. Je vais prendre deux exemples, vous allez comprendre. Lausanne jardin et les ZAT, les zones artistiques temporaires. Il y a une force extraordinaire que l'on prête dans les discours de maîtrise d'ouvrage, mais que l'on constate également, de révélation du lieu. Concrètement pour les urbanistes on a de grands problèmes à gérer pour demain, c'est par exemple comment requalifier les grands ensembles. On ne sait pas changer l'image de ces territoires. A coups de démolition reconstruction on essaie de transformer ces territoires, on essaye de mettre des zones urbaines où les investisseurs n'auront pas de taxes à payer. Mais concrètement on a beaucoup de mal à réinsérer dans la dynamique de l'image des territoires qui généralement représentent les 3/5 de l'urbanisation de certaines villes, les 2/5 pour d'autres. Du coup la capacité à changer le récit, à changer l'image, à changer la représentation d'un territoire pour les gens qui y vivent mais également à l'échelle métropolitaine, qu'on le veuille ou non, on revient à l'instrumentaliser en empruntant la force symbolique de transformation de représentation des lieux, qu'ont les créateurs. Lausanne Jardin c'est quoi ? C'est une succession de propositions pour pouvoir dire : toi usagers de Lausanne, qui n'est pas nécessairement lausannois au passage, pourquoi ne viendrais-tu pas redécouvrir une ancienne place médiévale qu'on a complètement oublié parce qu'on l'a abandonnée à la voiture, pour pouvoir apprécier la force de son silence. C'est là que je trouve d'ailleurs que l'habitant devient également créateur parce que ce n'est qu'en entérinant la proposition d'usage que propose le paysagiste, et ses collègues, qu'il y a création d'une représentation nouvelle de l'espace. Donc du coup, quid de la créativité. Elle appartient à qui, à celui qui propose, à celui qui acte la proposition ? On peut se poser la question. Les zones artistiques temporaires, c'est un peu ce que j'objectais tout à l'heure à Paul, on en discutait autour de la table, c'est-à-dire que quand bien même on peut considérer qu'il y a une instrumentalisation, un discours qui est un peu biaisé à travers la mobilisation des zones artistiques temporaires, de fait, on est en train complètement de rechanger la géographie de Montpellier. Il n'y a plus de centre / périphérie, il y a des lieux d'usages nouveaux. Ça c'est assez intéressant parce que si l'on parvient à distiller l'idée que certains territoires peuvent être présentés différemment, ne serait-ce qu'auprès d'une personne, auprès d'une famille, auprès d'un groupe d'individus,

il me semble qu'à l'échelle urbaine, il y a une transformation qui s'opère. La question est est-ce qu'on est capable de l'embrasser dans sa complexité ? Je terminerai sur le transfert de la créativité de certains individus, de la capacité de création d'autres, vers l'économie ? C'est quand même ce qui domine les scénarios en tout cas de la maîtrise d'ouvrage. Quand elle mobilise les industries créatives, ou je trouvais beaucoup plus intéressant l'idée de dire on a une économie créative, sauf qu'on ne l'a pas vraiment définie. Une industrie c'est vraiment la transformation d'une matière première en un bien de consommation. Ça c'est une industrie, une économie, c'est comment on extrait la matière première, comment on conçoit un produit, comment on le produit, comment on le commercialise et surtout, comment on le consomme ? Ce qui est intéressant dans la pratique artistique c'est qu'un artiste devient un artiste dès lors qu'il propose quelque chose à un public. Et là où l'idée de ville créative est intéressante, c'est que la ville créative ce serait cette espèce d'écologie qui viendrait en permanence faire congruence entre des lieux de production, des lieux de conception, des lieux de diffusion, des lieux de commercialisation et c'est l'échelle pertinente de réflexion du rapport entre le créateur et son public, et pas exclusivement celui qui va valoriser de manière marchande son travail. Je crois que de temps en temps on l'oublie un petit peu. Je finirais la dessus : j'avais pu étudier à Londres ce que j'avais appelé des quartiers artistiques, des lieux qui à un moment donné vont territorialement concentrer toutes ces fonctions. C'est assez intéressant de voir que lorsqu'il y a gentrification, c'est-à-dire lorsqu'il y a valorisation du foncier, s'opère ce que tu observais à Berlin, c'est la disjonction du lieu de travail et du lieu de vie. Et ce qui reste du lieu de vie souvent, en tout cas du lieu de pratiques sociales, c'est le symbole. Le symbole qu'on est dans un quartier bobo, dans un quartier branché, dans un quartier qui suscite des pratiques nouvelles quand bien même il n'y a plus d'artistes qui créent dans ce territoire et qui génèrent des processus de transformation urbaine qu'on connaît bien. Mais je m'arrête là.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

On va poursuivre notre tour de table, tu prends la parole Elsa ?

Simplement je vois que notre ami Nicola est en train de faire son bagage et donc je voudrai profiter, puisqu'il doit partir, pour le remercier chaleureusement parce qu'il a été la cheville ouvrière de cette rencontre... je te demande de transmettre aux autorités diverses et variées notre remerciement pour leur accueil. Encore une fois merci pour tout, merci pour tout le monde.

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

C'est un exercice difficile. J'ai trouvé les débats de ces deux jours très intéressants et très perturbants. Ça m'oblige à un exercice de réflexivité, de réfléchir comment par les pratiques ou les travaux qu'on a pu faire, ça rentre en relation avec ce qu'on observe et notamment je pense qu'on a tous été assez étonné par ce quartier du Flon, donc le discours qui nous a été produit dessus. Je n'ai pas entendu la même chose que ce que j'ai vu. Notamment tout le discours autour des gens du Flon, moi je suis tombée dans le panneau, je croyais qu'il y avait des habitants et en fait il n'y en a pas. Ça m'a un peu interrogé. Et puis la pratique qu'on voit, de transformation cynique d'un usage par ces acteurs pour lesquels peut être certains centres nous avons plutôt par nos travaux une volonté de reconnaissance par leurs actions pour elles mêmes pas forcément pour la valorisation qu'on peut en retirer, de voir comment se généralise cette récupération économique de pratiques qui peuvent nous être cher et assez... Ça m'interroge beaucoup sur mon rôle dans tout ça, en tant que participante de la production d'un discours sur quelque chose qui m'échappe. Donc j'essaie de retirer maintenant une approche peut être plus positive pour l'avenir et c'est tout le travail qui a été présenté autour des jardins qui m'invite à cette réflexion et puis c'est une manière de lancer la balle pour nos amis Lyonnais par rapport à ce que je sais des pratiques des agences, c'est de se

poser la question, les exemples de jardins montrent bien, pour moi ce n'est pas tant que l'intervention de l'artiste participe du changement des usages, parce que notre rôle n'est pas de forcer les gens à avoir tel ou tel usage de l'espace. Je ne suis pas là pour changer les usages d'un espace, de les comprendre, de les appréhender et de se poser la question de savoir comment on peut appréhender des usages qui nous sont révélés, des potentiels ou des usages qui nous sont révélés par le travail d'un artiste, comment quand on produit la ville, on peut se saisir de ces approches, et pourquoi l'artiste nous révèle des choses que nous autres – je m'inclus même si je suis dans la posture de l'universitaire, je m'inclus quand même dans une approche professionnelle qui est celle que j'enseigne aux étudiants et dans laquelle j'ai été formée – comment se fait-il que des professionnels, des techniciens de la ville n'arrivent pas à le faire ? Qu'est ce que l'artiste a en plus comme manière de penser de percevoir, de ressentir des choses, de savoir en rendre compte, que des techniciens qui ont été formés soi-disant à cela, n'arrivent pas à faire ou ne s'autorisent pas à faire ? Je sais qu'à l'agence vous travaillez beaucoup là dessus et pour moi l'exemple des jardins a participé de cette réflexion-là. Bien sûr si j'ai cette réflexion, c'est parce qu'on a une recherche en cours avec des collègues à l'institut autour de tout ça, et une des questions que je me pose c'est est-ce que c'est vraiment souhaitable de travailler avec des artistes, en tout cas des gens qui ont une approche peut être plus sensible de l'espace que ce que pourraient avoir des techniciens soumis à des contraintes décisionnelles, où on oublie un peu cette dimension sensible, comment on allie l'objectivation nécessaire de la prise de décision avec une réalité sensible ? C'est quand même très compliqué. A qui on s'adresse pour le faire ? Je suis sûre que toutes vos propositions n'ont pas la même dimension programmatique ou interpellation programmatique et puis comment on fait ? Mais là je pose plutôt des questions au gens qui viennent du monde plus artistique. Est-ce qu'on peut vraiment s'adresser à quelqu'un en disant « aide-moi à comprendre où je suis, par ta sensibilité en tant qu'artiste intervenant dans l'espace, pas forcément l'espace public d'ailleurs, dans la ville ». Donc pour moi, ce qui ressort de toutes les discussions qu'on a eu c'est que en tant que profession, nous avons depuis 20 ans, 25 ans, abouti à des formes de transformation de la ville qu'on ne partage pas forcément comme objectif, par contre il y a des initiatives qui émergent et qui nous interpellent dans nos pratiques professionnelles. Comment s'en saisir pour transformer nos métiers, transformer notre approche entre le travail d'un créateur, d'un artiste, sachant que je ne suis pas sûre d'avoir compris de quoi il s'agissait, et des techniciens qui sont soumis à une immensité de contraintes et à un moment donner qui doivent rendre possible une prise de décision politique. Pour moi j'espère que le prochain séminaire m'aidera à avancer sur ces réflexions. Et puis aussi je voulais dire merci de dire de temps en temps, que ce qu'on fait c'est de la merde, parce qu'on a besoin de l'entendre. Je m'inclus dedans, parce que c'est ce qui nous permet de nous poser...

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

Parce que ce que tu as dit ce matin ça nous oblige à nous remettre en question, je suis convaincue que ce que j'ai fait c'est bien pour telle et telle raison, mais au moins ça oblige à se remettre en question, ça oblige à se poser des questions et ça c'est important.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Ce n'est pas tout à fait ce qu'il a dit.

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

Oui c'est une interprétation un peu extrême.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

Juste sur la merde je voudrais dire qu'il y a 50 ans exactement, Spoerri lançait ses fameuses boites d'artistes, donc on peut commémorer.

Pierre Sterchi

Ville de Lausanne

Je rebondis sur ce que tu as dit. On a survolé le phénomène de Lausanne Jardin, que j'ai bien suivi, donc on n'a pas pu tout dire, mais ce qu'il faut savoir c'est que les premières éditions on était très ambitieuses avec beaucoup d'inconnus et on a invité, on voulait inviter au minimum, 5 grands noms de l'architecture paysagère, dont Gilles Clément par exemple, qui enrichiraient de manière internationale notre manifestation pour qu'elle soit réussie. En fait bien sûr ils l'ont enrichie d'une certaine manière, mais ce n'était certainement pas le côté le plus enrichissant de la manifestation et dès lors on a abandonné, d'abord ça coûte cher de faire venir des grands noms et deuxièmement on s'est rendu compte qu'il y avait une richesse bien ailleurs justement dans la découverte du lieu donc on a fait un concours international, ouvert à des artistes, on n'appelle pas les artistes pour qu'ils viennent embellir notre ville et nous enrichir, on invite des artistes à venir s'épanouir et nous donner leur bon savoir et ça c'est une autre chose, et ça marche plus ou moins bien, il y a des ratés aussi. Il y a des tas de choses qu'on fait, qui ne fonctionnent pas. Mais il y a des merveilles, des gens qui voient la ville, notre ville d'une autre manière, et ça c'est un enrichissement. Il y a des lausannois ou des gens de la région, qui participent aussi et qui font aussi des choses très belles, donc ce ne sont pas seulement des gens de l'extérieur. Un beau jour, dans la deuxième manifestation, on s'est dit qu'on pourrait aussi faire participer nos jardiniers pas seulement à l'entretien de ces jardins, mais qu'ils participent à 2 ou 3 interventions. Au début on leur a fait un concours d'idées simplifié. Moi ça m'a un petit peu énervé et depuis la troisième manifestation on leur donne le même concours, les mêmes statuts que le concours international et les jardiniers nous font des choses incroyablement bien. C'est incroyable. Ils font pendant toute l'année du traditionnel, qui est assez décevant, mais là ils deviennent aussi bons que certains artistes. Donc on a ouvert aux jardiniers, aussi pour qu'ils fassent de l'art.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Tu penses que même les jardiniers de Paris, si on leur en donnait la possibilité, ils feraient des choses bien ?

Pierre Sterchi

Ville de Lausanne

Oui. J'en suis persuadé. Mais il faut bien entendu les enrichir, on les soutient pour faire les plans, d'ailleurs on soutient aussi des fois les artistes qui sont des doux rêveurs parce qu'ils font gicler ?? dans les budgets, ou parce qu'ils font

des choses qui sont irréalisables, ou qui ne tiennent pas. Donc c'est un processus qu'on soutient. On essaie de garder l'artiste le plus libre possible, mais il faut que ce soit réalisable. Et que ça tienne pendant tout un été.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Deux remarques. D'abord c'est peut être sur cette question de la ville créative, je ne sais peut être pas encore, ce n'est peut être pas encore complètement fini dans ma tête mais j'ai l'impression que cette grande vague du succès qu'a eu cette question là, elle est liée un peu au côté démunie de l'action publique aujourd'hui c'est-à-dire qu'on est maire de ville aujourd'hui, on est face à des mutations considérables, le développement durable, l'accélération technologique, etc. Et c'est quoi l'action dans tout ça ? On ne sait pas trop. Et puis en même temps il y a la montée du chômage, un problème sur les compétences, notamment en France on ne sait pas trop bien qui a la responsabilité de faire quoi ? Et la ville créative finalement, c'est l'action publique, c'est le territoire qui est la bonne échelle, les politiques publiques peuvent être actrices là dedans, et finalement elles peuvent résoudre toutes ces questions là grâce à la baguette magique de qu'on appelle économies créatives, économies cognitives, industries créatives. Je crois qu'en fait c'est un débat d'hyper spécialistes mais l'espèce de terreau de départ pour moi c'est ce côté démunie de l'action publique. Je pense aussi que c'est renforcé dans le contexte français parce qu'on a cantonné pendant très longtemps dans les politiques culturelles, le rôle de la création au musée, au théâtre, et on n'a pas du tout posé d'autres questions aux acteurs de la création à ce qu'on appelait la figure de l'artiste. Et l'artiste il était là pour faire du beau qu'on met dans le musée, qu'on met dans le théâtre. Aujourd'hui face à tout ce contexte qui bouge très vite, il y a aussi une envie de se frotter à ces questions là, à des acteurs qui produisent eux-mêmes. et je pense que c'est tout ça qu'on est en train de brasser, c'est comment est-ce qu'on reconfigure les acteurs qui pensent la transformation de la société ? Allons-y, employons des mots un peu grands. Je pense que c'est un peu ça qu'on est en train de vivre aujourd'hui et après il faut trouver cette manière. Et alors la question qui m'obsède c'est qu'est ce que sont les modalités d'action une fois qu'on a dit ça ? Comment on fait les projets et je trouve que ce que vous dites, c'est les conditions de projet qui font la qualité. Un jardinier n'est pas intrinsèquement mauvais. Par contre si on le met dans une routine qui est celle de la technostructure, eh bien il va faire sa bordure, comme il fait sa bordure tous les jours, et le fait de produire, par un événement, des conditions de productions de la ville qui sont différentes, ça pousse les gens, et n'importe qui dans son quotidien ne l'est pas, à se mettre en situation de devenir créatif. Et je crois que c'est peut être ça aussi la question de qu'est-ce qui fait une maîtrise d'ouvrage pour la ville créative ? C'est aussi de retrouver cette capacité à créer les conditions de l'innovation collective entre des gens qui sont créatifs tout le temps, des gens qui ne le sont pas mais qui peuvent participer à une démarche collective de création, etc. etc.

Christian Sozzi

Agence d'urbanisme de l'agglomération Lyonnaise

Elsa a brièvement évoqué une expérience qu'a conduite l'agence d'urbanisme qui s'appelle Atelier Innovation et dont on aura peut-être l'occasion de reparler lors du séminaire de Lyon. Je dois reconnaître que certaines dimensions de cette démarche utile par ailleurs me posent encore questions. Celle-ci repose sur deux postulats, le premier c'est que le sensible nous rapprocherait du réel. Le deuxième postulat c'est que en réunissant le temps d'une démarche de quelques heures, quelques jours, des champs disciplinaires très différents, on va produire quelque chose qui se donne comme un produit qualifié par cette cohabitation. Sur la question du sensible, je crois que le principal défaut que je pointe dans cette démarche c'est la manière dont on n'évite pas l'écueil de rabattre le sensible sur le projet, c'est-à-dire qu'une fois qu'on a opéré des démarches sensibles, sensorielles, etc. on cristallise tout cela dans l'appareil

conceptuel du projet urbain, donc on fait rentrer le sensible avec un chausse-pied dans le projet. Ça c'est une première question, je ne crois pas du tout que ce soit possible. La deuxième est plus banale, c'est la question de l'interdisciplinarité. Je crois que l'interdisciplinarité c'est une exigence scientifique, enfin au moins une exigence intellectuelle et qu'elle ne peut pas se construire par simple capillarité comme ça, dans une démarche empirique. Je crois que le sensible doit rester sensible, qu'il faut (pardonnez-moi l'expression !) foutre la paix au sensible, et le laisser ouvrir des lignes de désir et des possibles de manière autonome, donc à bonne distance conceptuelle du projet urbain.

Ares Kalandides

Inpolis Uce, Berlin

Je voudrais dire deux choses sur l'idée de la ville créative pour reprendre ce que tu as dit tout à l'heure. J'ai montré un moment avec des chiffres que Berlin dans le design ne fait qu'1% de l'Allemagne, beaucoup moins que le reste. J'ai dit dans une phrase un peu secondaire, que pourtant c'est la seule ville européenne que l'Unesco a nommé ville de design. Mais pourquoi ? Je ne l'ai pas expliqué. C'est tout à fait ce que tu as dit. Ce n'est pas seulement la production économique, financière qu'on voit dans le secteur qui représente 50% de l'Allemagne, mais c'est l'intégration du design dans presque la vie quotidienne. Donc qu'est-ce qu'on a comme design, qu'est-ce qu'il y a comme école, comment est-ce que c'est intégré dans l'éducation, est-ce qu'il y a des universités du design, est-ce qu'il y a un musée du design ? Quelle est la tradition du Bauhaus de cette ville qui entre partout ? Est-ce qu'il y a des espaces qui ont un design de haut niveau ? Et c'est très intéressant parce que ce réseau de l'Unesco qui est le réseau des villes créatives qui a plusieurs branches, dont une consacrée au design, regardent cela. Parce que ça fait partie de l'accord de l'Unesco sur la diversité culturelle. Je ne me souviens pas comment ça s'appelle mais ce qui est intéressant c'est qu'il y a une culture du design dans la ville, et ce n'est pas seulement le côté économique, ça compte aussi. Donc ça c'est pour expliquer ce que tu as dit. La question que je me pose, et que l'on se pose tous, est pourquoi est-ce que les villes ont décidé de se poser sur ce paradigme de la ville créative à partir de 2000 à peu près ? Et je vois au moins trois raisons. Je crois qu'il y a une raison économique, surtout pour les villes post-industrielles, il y a une question qui est qu'est-ce qu'on fait, quelles sont nos possibilités si on n'a plus d'industries ? Le plus facile était justement ce mot à la mode, la créativité. Le deuxième c'est plutôt un niveau symbolique. Je crois qu'il y a une question d'image. Les villes sont vieilles, c'est un vieux monde, et elles pouvaient se donner une image rajeunie et qu'est-ce que c'est la créativité ? C'est jeune, c'est dynamique, c'est tout ça. La troisième chose, je crois que c'est une autre crise, c'est l'entrepreneur créatif, comme le paradigme principal de l'homme modèle néolibéral. Avec cela ils arrivent à emballer très bien le passage à une compréhension néolibérale de l'économie de ville, cachée derrière cet entrepreneur qui en fait, vit très souvent sous des conditions vraiment précaires mais qu'on appelle entrepreneur parce que ça va très bien dans ce discours néolibéral. Donc je crois que c'est les trois à la fois.

> Paul Ardenne

Mais est-ce que tu penses au nouvel esprit du capitalisme, la figure de l'entrepreneur définie par Pierre Pélot et Boltanski, tu te rappelles de ce livre qui est paru en 2000 où finalement la figure mise en avant était l'entrepreneur artiste. C'était quelqu'un qui crée la pratique artiste et puis surtout l'argument de la connectivité, de ce qu'ils appellent le connexionnisme c'est-à-dire que le nouvel entrepreneur c'est un connexionniste, c'est à la fois quelqu'un qui attrape l'esprit du temps, mais il met en réseau d'une certaine façon. Mais tu ne parles pas de celui là, tu parles plutôt du micro entrepreneur isolé, un peu solitaire.

Ares Kalandides

Inpolis Uce, Berlin

On peut parler des deux.

Paul Ardenne
Expert Plateforme POPSU Europe

Ce n'est pas présenté comme étant le même chez Boltanski et Chiapello.

Elsa Vivant
Expert Plateforme POPSU Europe

Il y a des modèles d'organisation du travail, c'est ce que Menger montre quand il dit « le modèle d'organisation du travail qui est lié à des dynamiques de production qui sont spécifiques dans les milieux artistiques, deviennent des modèles d'organisation du travail généralisés, et cette généralisation passe par une mise en valeur de certaines qualités, certains discours portés autour de cette notion de créativité, de la création ». Tout ça c'est très beau, très attirant mais ça dissimule des pratiques d'organisation du travail et de management, c'est à la suite de plusieurs travaux mais ça ne concerne pas des gens qui créent des nouvelles idées, c'est les gens dont on veut qu'ils créent de la valeur, ce n'est pas la même chose, qu'ils participent à la production de valeur et c'est ce discours de l'entrepreneur créatif comme paradigme de l'homme moderne, comme tu le caractérises, c'est vraiment ce vers quoi on tend dans l'évolution des formes d'organisation du travail, à tous les niveaux, dans tous les secteurs et le travail créatif dans ça est juste le précurseur.

Pascal Le Brun-Cordier
Expert Plateforme POPSU Europe

Il y a le nouvel esprit du capitalisme dont on vient de parler, mais il me semble que la notion de création, de créateur ou de créativité on peut l'ouvrir un peu plus largement. Je pense que ce n'est pas l'uni-détermination. C'est la créativité sociale qui est en jeu, c'est comment s'inventent de nouveaux dispositifs de solidarité. Comment la créativité citoyenne permet d'apporter une ville encore une fois plus solidaire ? Donc c'est aussi une disposition intellectuelle et pratique qui a un certain pragmatisme. Et moi dans la création, dans la créativité j'entends aussi une manière d'aérer, tu parlais de suffocation ou de respiration, je reprendrais bien cette métaphore. On voit bien ce qui peut à un moment donné attirer dans cet assemblage sémantique « la ville créative » dans ce bloc sémantique, c'est quand même l'idée que la création est quelque chose qui s'allège. Tous ces paradigmes rouillés qui enlèvent la réparation de la ville ou du modèle sociale, eh bien peut-être si on sait aérer les choses, les déplacer, les laisser en suspend, si on décroisonne, si on va vers de l'inter- ou de la transdisciplinarité à nouveau, peut-être va-t-on retrouver une possibilité de réinvention, de nouveaux espaces pour réagencer les choses. Le sensible du coup, je voudrais revenir à cette remarque sur le sensible, j'insiste, Rancière, avec son partage du sensible nous offre une belle métaphore ou un concept en tout cas qui est déterminé de multiples manières, c'est l'agencement du monde, c'est la manière dont on perçoit les découpages, les agencements, donc c'est une notion assez précieuse. Cette notion de créativité reste assez insaisissable, cette notion de création, de créateur et de créativité, j'aimerais qu'on puisse effectivement l'affiner et pour conclure ce premier point, en allant vers la créativité citoyenne, sociale. La créativité c'est une valeur vide pour moi en un sens, une valeur vide donc comment la charger, avec quelles autres notions va-t-on la charger pour en faire un concept plus opératoire ? J'espère qu'on avancera encore une fois en précisant encore un peu plus.

Une deuxième remarque sur les tensions qui animent l'ensemble des projets dont on a parlé et en premier lieu celui que j'ai porté. J'ai été bien sûr très intéressé par les critiques que faisaient Paul ce matin, et globalement, la question que je voudrais continuer à ouvrir, pour moi-même et pour la suite de cette plateforme, c'est la question de la tension entre l'art et la culture. Au fond on a très peu parlé d'art, on est d'accord, on a très peu parlé de ce qui est du côté du dissensus, du singulier, de la rupture, de la négativité même, valeur

essentielle on est d'accord dans vision artistique et on a été essentiellement dans la culture c'est-à-dire dans l'intégration, la réconciliation et la positivité. Or, rien ne fonctionne si on n'agence pas un espace de tension entre ces deux territoires. Donc la ville créative c'est forcément dans la logique du marketing territoriale la ville qui s'affirme, la ville qui s'affiche, qui est plus grande que la voisine, qui est plus forte, plus intéressante, mais c'est certainement aussi pour revenir sur le deuxième pôle, donc celui qui serait plus du côté de l'art, la ville qui ne sait plus qui elle est, où elle est, c'est à dire la ville qui s'allège des certitudes. Tu citais Benjamin, j'avais aussi sorti une citation de Benjamin, l'introduction à *Enfance Berlinoise*, vous connaissez sans doute ce texte, dans les premières lignes du livre il dit : « ne pas trouver son chemin dans une ville ça ne signifie pas grand chose, mais s'égarer dans une ville comme on s'égare dans une forêt demande toute une éducation. Il faut alors que le nom des rues parlent à ceux qui s'égarer, le langage des rameaux secs qui craquent et des petites rues au cœur de la ville, doivent pour lui refléter les heures du jour aussi nettement qu'un ballon de montagne ». Comment apprendre à s'égarer dans la ville ? La ville créative je pense que c'est encore une fois la ville qui va apprendre à se perdre, à s'oublier elle même pour autoriser cette respiration et cette libération d'espaces et de possibles, qui est la définition même de la ville. Comment y parvenir ? On est tous tombé effectivement en stupéfaction devant le Flon, c'est effrayant. Cette ville absolument immobile, cette ville surdéterminée, surfonctionalisée, surécrite, surlignée. Cette ville morte. Je trouve que ces vitrines posées dans la rue sont une métaphore, enfin une métonymie, je ne sais pas. On est dans une vision absolument cauchemardesque de la ville. Alors si une ville créative c'est ça, effectivement c'est la mort en vérité. Donc une énigme intéressante, et au final je reviendrais à cette remarque que faisait Olivier, c'est-à-dire que la vraie question pour moi est quelles sont les conditions de possibilités de la ville créative ? On a parlé d'économie de la création, moi je pense aussi que c'est une écologie de la création qui est en question. L'écologie créative qu'est ce que ça veut dire ? Comment on crée ce milieu là ? Ça suppose certainement une sagesse des pouvoir publics qui doivent apprendre à ne pas trop en faire, qui doivent apprendre à ne pas aller partout, à ne pas tout réglementer, tout écrire. Cette sagesse consisterait à rester un peu en retrait, une sagesse orientale, je pense à François Julien, je pense à toute une philosophie qui consisterait à dire laissons le monde se composer, se recomposer autrement. Il y aurait sans doute une étique de la vie créative à imaginer, à écrire, des principes fondateurs, qui plaideraient encore une fois pour un certain retrait, pour une sagesse, permettre l'écologie créative c'est certainement savoir ne pas tout faire.

Dernier point, plutôt de l'ordre de la question. On s'est trop peu intéressé aux effets de ces projets, aux vécus, aux usages réels. Quels outils invente-t-on, quelles lunettes peut-on chausser pour voir du côté des acteurs, du côté des usagers, des citoyens, et puis largement au delà de ces approches un peu restrictives, du côté de la vie, comment la ville créative nous transforme ? Comment nous l'habitons et comment elle nous habite ? J'aimerais qu'on arrive à trouver l'endroit qui nous permettrait de comprendre, une phénoménologie peut être, une approche littéraire, photographique ou filmique, qui permette de dire ce qui se joue de singulier dans les villes créatives qu'on aime, parce qu'il y a celles qui nous font cauchemarder, comme le Flon probablement, mais celles qu'on aime, pourquoi les aime-t-on et que modifient-elles en nous, quelle poétique de la ville créative ? C'est un chapitre que j'aimerais qu'on puisse ouvrir pour la suite.

Charles Ambrosiono

Expert Plateforme POPSU Europe

Je trouve que c'est quand même bien de remettre les choses dans leur contexte et on revient sur ce terme du créatif qui est opérant ou qui ne l'est pas, peu importe, mais il a une origine quand même et son origine, c'est la fin des années 1980, derrière un groupe de consultants dans le développement culturel qui s'appelle Comedia. Ce sont des anglais qui sont pour la plupart liés à la nouvelle gauche londonienne, qui fait rage contre Thatcher, c'est Charles Landry, c'est Franco Bianchini, ce sont ces auteurs là. La ville créative, à la toute origine, c'est un discours de science politique sur la reconfiguration de l'action publique.

D'ailleurs c'est le moment où on passe de la politique publique, qui est déterminée par un objectif, à l'action publique où on considère que pour redéfinir l'action des organismes publics, il faut partir du principe qu'il y a plusieurs acteurs. A l'origine la ville créative, tels que la définissent Franco Bianchini et Charles Landry ce sont des gens qui observent le monde de l'art et se disent « on va droit dans le mur pour ce qui est des artistes si on continue à considérer qu'ils font une activité qui est totalement décloisonnée du monde économique ». Il y a une rationalité économique à la production artistique. On est d'accord ou on n'est pas d'accord. Ils disent dans le fond « le problème c'est que l'action culturelle est déterminée par une sectorisation de l'action publique et on n'arrive pas à comprendre qu'il y a des applications sociales, économiques au développement culturel ». C'est par exemple comment on intègre les antillais, les afro antillais à Londres, qui vivent de le quartier de Notting Hill, et que derrière le carnaval se cache en fait un travail sur l'édition, sur la radio, les radios libres de l'époque et qu'en fait il y a un processus de création, de diffusion, de commercialisation, il y a un public, et que derrière cette activité culturelle, il y a en fait des impacts qui vont bien au delà de la culture et on parle de développement social, on parle de développements économiques qui peuvent permettre d'intégrer une partie de la population dans ce tout qu'est Londres. Et ils vont amplifier leur propos en disant « la ville créative c'est cette ville qui est capable de dire que la culture ce n'est pas un champ d'action publique, la culture c'est un mode de vie ». Ça c'est très anglo saxon, ce sont les sub-cultures, et donc si la culture est un mode de vie, est-ce qu'il n'y a pas une culture de l'action publique qui est liée à un territoire ? L'idée d'une ville créative c'est tout simplement une ville qui serait capable de déssectoriser, décloisonner en permanence tous les modes de l'action publique. Au tout début c'est ça l'idée de ville créative, de ce que j'ai pu lire. Ce n'est qu'après qu'avec le label capitale européenne de la culture, la mobilisation des musées dans la transformation de l'image des territoires, notamment anglais, que l'idée de ville créative va s'économiciser. Encore une fois il faut essayer de comprendre pourquoi. Les villes anglaises de la fin des années 1970 - début des années 1980, Manchester, Birmingham, que Lauren connaît bien, ce sont des villes qui se sont construites en un siècle et demi autour de l'industrialisation massive, on part de 2 000 habitants, on arrive à 2 millions en 100 ans, et dont le centre ville c'est du tissu d'activités productives. Quand tout se casse la gueule, c'est vide. Les municipalités n'ont ni la masse fiscale liée aux habitants, ni aux industries pour pouvoir agir. Concrètement quand on dit, c'est un truc qui est souvent un petit peu abstrait, je trouve, dans les textes scientifiques, il faut faire venir le capital, c'est très concret. Il n'y a plus personne qui investit dans quoi que ce soit dans ces villes. Du coup on va mobiliser la culture, l'image de la culture, à l'époque c'est les grands équipements, les centres des congrès, les musées, pour pouvoir dire « on est autre chose qu'une friche ». C'est là que l'idée de ville créative a changé pour s'économiciser autour des équipements et puis le dernier rempart a été, non la ville c'est aussi une écologie de la production, de la consommation de la culture et comment on peut stimuler cette économie, parce qu'on présuppose qu'en stimulant le design on stimule en fait toute l'économie. C'est une espèce de présupposé.

Ares Kalandides

Inpolis Uce, Berlin

Juste un mot pour reclarifier un peu les choses parce que ça ne nous aide pas beaucoup à mélanger les niveaux. La créativité comme tu l'as utilisé, c'est plutôt une réflexion ontologique. La créativité comme une qualité inhérente de l'homme, de l'humain. Je suis tout à fait d'accord mais ça ne nous aide pas beaucoup à mon avis dans ce discours, même si on n'est pas trop sur cette économisation de la culture, je trouve que c'est beaucoup plus honnête de parler soit des industries créatives, même si je n'aime pas trop ce terme, économie créative, la ville créative. Mis la créativité comme une chose que nous avons tous en nous, qu'on peut sortir, je suis tout à fait d'accord, mais ça ne nous aide pas beaucoup à la réflexion.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Je commence à lire un peu sur les gens qui pensent l'innovation économique et y compris dans les très grands groupes aujourd'hui et ils disent l'inverse de ça. Ils disent que l'innovation demain c'est les territoires de l'expérimentation, et c'est raccrocher la population, qu'on le fasse avec bienveillance sur comment on peut faire de l'innovation sociale, sociétale ou qu'on le fasse avec un peu moins de bienveillance en disant « de tout façon c'est le levier du consumérisme de demain ». A un moment cette part de créativité, l'innovation de toute façon, elle n'appartient, de fait, plus à un très petit nombre d'individus, et comment de fait, notamment à travers le numérique aujourd'hui, ça devient une question qui broie et qui efface complètement la frontière entre le consommateur et le producteur, entre l'amateur et l'utilisateur, entre le citoyen et l'utilisateur, enfin on réunit les figures de l'individu, et la ville créative de demain est celle qui est capable de faire de l'éducation artistique qui va faire que la prédétermination de l'individu à partir d'une étude sociologique un peu années 1970, est balayée. Ce modèle est une tendance lourde, de fond, qui va peut être mettre 10 ans, ou plutôt 20, ou peut être même 2.

Charles Ambrosio

Expert Plateforme POPSU Europe

Pour continuer dans ce débat, il y a deux manières... j'aimais bien le présupposé d'Olivier qui disait « dans le fond en gros on est maire aujourd'hui, c'est un peu la merde parce qu'on est obligé d'attirer les entreprises, mais il faut aussi attirer les habitants, il faut pouvoir résorber le chômage, et en même temps on sait bien que ce sont des phénomènes structurels qui ne dépendent pas exclusivement de l'économie métropolitaine... » et du coup les politiques qui viennent mobiliser la créativité au risque de considérer qu'il n'y a plus de créateurs mais qu'il n'y a que des créatifs. Soit on est positif et on se dit « dans le fond c'est vraiment une mutation de l'action publique qui considère un petit peu comme dans le champ de l'économie, on n'est plus là pour prescrire le développement économique, pour l'accompagner ». La question c'est : est-ce qu'on est capable de développer les outils d'observation de ce qui se passe sur le territoire ? C'est une vraie question. Soit on est extrêmement négatif et on se rend compte, quand on est critique par rapport aux politiques anglaises notamment, parce que c'est quand même de là que les choses viennent, on dit « c'est complètement horrible, c'est le dernier mur avant l'avènement total du néolibéralisme », c'est-à-dire que en gros, vue qu'on ne sait plus faire, on va prendre les artistes pour faire le social, la culture, le lien social, la péréquation, et en présupposant qu'ils vont faire révéler la mémoire d'un quartier ouvrier qui change et qu'ils feront passer la pilule du changement, parce qu'il y aura aussi des riches, puisque les villes, vu qu'elles ne peuvent plus attirer les entreprises, c'est elles qui choisissent. Maintenant on dit qu'il faut attirer les habitants, donc ces habitants ont des pratiques culturelles et qu'on le veuille ou non, plus ils sont en capacité de consommer, mieux c'est pour le développement économique. C'est pour ça que c'est aussi clivant, ces questions sur la créativité en milieu urbain. Dès lors que ça devient une action publique, soit on regarde ça avec un regard très positif : changement ; soit on se dit non, c'est la fin. Il suffit de regarder les anglais et l'investissement qu'ils font dans l'urban design, le traitement des espaces publics, et on se dit « tant qu'on peut on fait, et après on ne pourra plus ».

Lauren Andres

Expert Plateforme POPSU Europe

Je vais juste revenir sur ce que disait Charles. C'est vrai que les anglais sur ça ont été les premiers. On voit et on commence vraiment à l'heure actuelle à voir les revers de ces stratégies et politiques. Or, ces dernières reposaient sur l'intervention des acteurs privés et sur des systèmes de subvention (par exemple par les régions qui n'existent plus). A l'heure actuelle on a un

basculement complet de l'économie créative. J'essaierai de montrer ça la prochaine fois à Birmingham. On ne sait pas exactement qui va prendre le relais, vis-à-vis du portage de cette économie créative et si un rebasculement vers le marché privé va se produire. Les réseaux individuels et communautaires deviennent plus importants. Ça c'est le premier point.

Le deuxième point par rapport à cette question de la ville créative c'est une ré-orientation du débat. La ville créative a été débattue, redébattue, etc. A l'heure actuelle, ce qui commence à intéresser énormément les chercheurs ce sont ces territoires de la création en milieux ruraux. C'est comment ce passage de la créativité en milieu urbain, se transpose dans les espaces ruraux. Je n'en dirai pas plus parce que je ne me sens pas du tout compétente sur le sujet mais c'est en tout cas un basculement que je commence à observer.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Le paysagiste G. De La Casa, qui est parti à Genève, nous disait en marge de sa présentation que la prochaine manifestation des jardins aurait peut-être lieu à Genève et se passerait en milieu rural.

Pascal Lebrun Cordier

J'ai un exemple qui montre comment la création artistique peut être provoc' dans une sorte de dynamique vertueuse, la créativité sociale et citoyenne, qui justement est en lien avec la question rurale. C'est un exemple. A Calais il y a trois ans, dans le cadre de la manifestation organisée par Francis Peduzzi qui s'appelle « rêve général » un projet a consisté avec la compagnie Lefune, à installer des paysans qui surgissent du jour au lendemain dans la ville. C'est un projet qui s'appelle la vengeance des semis. Le matin vous vous réveillez vous avez un bœuf, des poules, des cochons, vous avez tout une installation potagère et plastique avec des alignements très étonnant de carottes, de chou-fleur, etc. sur les trottoirs, sur la chaussée et sur une place. C'est un projet qui existe depuis de nombreuses années et qui est présenté de temps à autre, donc il y a un effet de surprise, de surgissement, la ville bascule dans la fiction. Ce projet a été présenté à Calais qui est une ville très pauvre, sur un terrain qui est inoccupé depuis de nombreuses années et dans quelques rues alentours. Evidemment surprise générale, les enfants voient pour la première fois de leur vie des poules, on s'amuse, on rit, d'un seul coup la ville se réchauffe, il y a du lien social, de l'échange, ça pétille, de l'effervescence, une ambiance poétique, et plus encore évidemment, mais c'est d'abord ça. Tout disparaît quatre jours plus tard. Tout redevient normal et la ville reprend son cours normal. Ce terrain qui était là inoccupé, une réserve foncière, une friche, d'un seul coup fait l'objet d'une attention créative de la part des citoyens, qui commencent à avoir des idées sur ce qu'on pourrait en faire. D'un seul coup, c'est ce que je disais ce matin, on montre finalement que le monde n'est pas donné, mais qu'il est construit, c'est-à-dire qu'il peut être reconstruit, on montre qu'il n'y a pas une fatalité, ce qui est quand même un sentiment dominant dans ces villes très pauvres, et qu'il y a encore une fois un espace pour l'invention, un espace pour l'imagination. Cercle vertueux peut-être avec cet exemple, possibilité d'enchaîner création artistique, créativité sociale et citoyenne avec une ville qui se retrouve sollicitée par des associations qui ont des idées pour investir ce terrain.

Jean-Loup Molin

Grand Lyon

Hier matin un des premiers mots que j'ai entendu dans cette relation entre culture et ville, c'est culture alternative, comme si dès qu'on parle de la relation entre la ville et la culture on est forcément dans l'alternatif, et en fait après j'ai entendu parler de tout sauf de culture alternative. Je me suis demandé un peu pourquoi parce c'est bizarre, parce que c'est vraiment ça notre imaginaire et pendant deux jours on était complètement ailleurs. En fait je me dis tant mieux,

parce que tout ce que j'ai entendu est super, Lausanne Jardin c'est remarquable cette façon de faire découvrir les propositions de révéler les situations dans la ville, de mettre les institutions, les habitants, tout le monde en mouvement et de faire évoluer les choses comme ça je trouve ça passionnant. Sur Montpellier ce que j'ai entendu ce matin est très intéressant aussi. Tant mieux, on n'est pas dans les cultures alternatives, on est ailleurs. Il y a une utilité de l'art et c'est tant mieux, il y a des commanditaires, il y a des bénéficiaires... une fois que j'ai dit ça, je me dis qu'il y a quand même un manque quelque part. Il a quand même été un peu rappelé ce matin en disant il faudrait faire un festival sur le mal, mais c'est vrai que c'est quand même étonnant que cette partie rupture, contestation disparaisse complètement. Ça me fait penser à d'autres choses qu'on vit par exemple au Grand Lyon, comme beaucoup d'agglomérations on a mis en place un conseil de développement. Les super citoyens de l'agglomération se retrouvent ici et discutent. Ils font des propositions et des fois des propositions très intéressantes, pas toujours, mais parfois c'est très intéressant et ça nous fait avancer. Donc on est un peu dans ce même rapport là, et tant mieux puisqu'ils nous font avancer, ils nous disent des choses très intéressantes, mais quand même, on a des gens qui avant d'être dans le conseil de développement n'étaient pas dans le conseil de développement et étaient un peu dans la conflictualité et quelque part ils ouvraient leur gueule. Aujourd'hui ils sont dedans et ils l'ouvrent beaucoup moins. Et quand on a des projets politiques qui peuvent être très contestables, on n'a pas forcément la même réactivité de la société civile, la même capacité conflictuelle qu'on avait avant. Alors est-ce qu'à travers toutes ces ingénieries culturelles, artistiques ou en termes de participations citoyennes il n'y a pas aussi quelque chose qui relève de la neutralisation de la conflictualité, et qui à un moment donné, on ne peut pas souhaité le conflit, évidemment, mais qui à un moment donné arrive à poser question aussi. Il faut en effet un débat sur l'évolution de la participation citoyenne dans l'agglomération Lyonnaise, et on avait monté la première table ronde avec des vieux militants, c'est ceux qui ont sauvé Saint Jean de la destruction, et à cette époque, ils y allaient à fond, mais ils nous disaient en même temps « on discutait beaucoup mieux avec vous avant que vous mettiez en place ces ingénieries de dialogue entre nous ». Donc aujourd'hui, je pense qu'il y a quelque chose de ce côté là qui mérite d'être discuté, dès lors que le sujet est la ville est le champ artistique.

Après, d'autres réflexions, l'exposé de ce matin, il y a du possible disponible, c'est ça que je trouve formidable dans ce genre de manifestation mais c'est vrai que j'étais alerté aussi par les transparents que tu passais où on mettait vraiment en avant complètement au même plan le côté « on va faire un festival international qui va faire connaître Montpellier dans le monde entier, et en même temps on va faire quelque chose avec les citoyens pour leur révéler leur ville ». Je ne pense pas que les choses soient nécessairement incompatibles mais on est sur une ligne de crête hyper dure à tenir. A Lyon c'est vrai que l'exemple de la fête des lumières, on voit bien qu'on est plus sur la ligne de crête, on est du côté touristique. L'histoire de montrer la ville autrement, d'en révéler les potentialités et tout ça, ça n'y est plus du tout. Donc on a aujourd'hui ce genre de problématiques qui sont très fortes à Lyon mais je pense qu'il n'y a pas qu'à Lyon.

Pour finir, par rapport à cette question de relancer les imaginaires urbains, la mise en récit, tout ça... Je suis convaincu qu'il y a un grand enjeu autour de ça. Mais Paul disait « ce sont les mêmes festivals qu'on voit partout », je ne sais pas si ce sont les mêmes mais que ce soit la fête des lumières ici, Les Invites à Villeurbanne, etc. quelque part c'est le trip artistique qui fonctionne partout. Quand je suis sur Lyon, je me dis qu'à Lyon il y a un secteur humanitaire très puissant qui représente des imaginaires, de vécus sociaux très importants. Il y a une présence médicale historique très forte qui aujourd'hui est sur les biotechnologies et qui met en branle des choses majeurs par rapport à l'avenir de l'humain. Il y a des imaginaires d'ingénieurs, il y a un tas de choses, et finalement est-ce que cette polarisation sur toutes ces manifestations artistiques, au bout du compte, n'arrive pas à étroitiser nos représentations plutôt que au contraire les renouveler et les ouvrir ? Pour moi c'est une question qu'on peut se poser.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

C'est vrai qu'il y a une question qu'on semble ne jamais se poser c'est pourquoi on a décidé que le présupposé voulant que la culture soit bénéfique, serait un bénéfice, n'est jamais discuté au fond ? C'est incroyable, c'est une chose qui me sidère. On parlait de la ville, on a des phénomènes de pollution artistique, c'est-à-dire qu'on met de l'art partout. Il faut lutter même pour qu'il y en ait moins. Ça devient insupportable. La présence de l'œuvre d'art dans la cité, généralement est souvent cosmétique, elle relève du décor public, sinon du mauvais goût. Je suis au comité d'art de la ville de Paris et je suis un expert extérieur. Je dis ça parce que je sers, avec quelques autres, à dire non à toutes les propositions d'installation d'œuvre d'art dans la ville, faites par les artistes, faites par le maire du 14^e arrondissement, faite par je ne sais quel généreux donateur, etc. Comme Delanöe ne peut pas dire non parce qu'évidemment le maire ne peut pas dire non, il a dit à son adjoint à la culture « créez un comité d'art dans la ville avec des experts qui vont dire non, et puis on dira aux gens : nous on était d'accord mais les experts ont dit non ». C'est une question qu'il faut poser. On aurait pu décider par exemple que le présupposé serait plutôt que de mettre de l'art, de mettre des cuirassés partout dans la ville, je dis n'importe quoi. On a décidé que c'était des œuvres d'art, de l'intervention artistique et que forcément c'est bien. Je ne trouve pas toujours que c'est bien, je trouve ça dérangeant, je ne vois pas le rapport que ça peut avoir avec moi-même. Au point que même dans la nature on en met, quand par exemple en Angleterre sur une magnifique cote à l'ouest de l'Angleterre on nous met des espèces de silhouettes d'Anthony Gabley tous les 100m, des silhouettes anthropomorphes, on ne peut même plus aller au bord d'une cote sans voir l'inscription de l'œuvre d'art. Vous vous dites « je me tire au fond des alpes autrichiennes, pas de chance, ils en ont mis aussi en haut des sommets ! » J'ai l'air de plaisanter mais attention, il y a un effet d'encombrement et cet encombrement, je pense, né d'une réflexion qu'on a peut être pas suffisamment le courage de mener, à savoir, est-ce qu'il est nécessaire toujours d'introduire de l'art là où sensément, il n'est pas prévu qu'il y en ait. Quelqu'un disait tout à l'heure « on pourrait peut être laisser parfois la vie se développer, la laisser aller à son cours ». Il n'est pas dit qu'à tel ou tel moment il faut qu'il y ait des festivals de je ne sais quoi partout pour mettre en valeur je ne sais quoi. C'est d'autant plus dramatique qu'il y a quand même deux tendances lourdes en ce qui concerne l'art public essentiellement au 20^e siècle. Et là je vais un peu caricaturer, mais on va dire qu'il y a deux tendances américaines, même si ça avait commencé avec les futuristes, les dadaïstes en Europe, mais on peut prendre la tendance « bread and poppet theatre » ou « living theater », c'est-à-dire, je prends l'espace public en tant qu'artiste, je prends la ville parce que j'ai quelque chose à en dire que je n'y entends pas, et j'ai envie de le faire savoir, en tout cas envie de le faire entendre. Et puis il y a la tendance Disney, c'est-à-dire la parade de Disney. La parade qui est devenue une espèce de modèle pour les love parades, etc. C'est un point intéressant, je regardais une œuvre hier à Lausanne dans l'exposition qui est au musée d'art cantonal, qui s'appelle « incongru, quand l'art fait rire ». Il y avait une vidéo sur un artiste très intéressant sur Limassol, on a parlé de Limassol justement sur la cote sud dans le secteur grec de l'île de Chypre. Il filmait le carnaval de Limassol et ce qui est intéressant c'est qu'il y a deux images, il y a le carnaval de Limassol il y a 30 ou 40 ans et il y a le carnaval de Limassol maintenant. Le carnaval de Limassol il y a 30 ou 40 ans était représentatif de croyances locales, de liens très profonds avec la Méditerranée, avec les mythes grecs, antiques, etc. et puis le carnaval d'aujourd'hui il n'a que des Plutos, des Mickeys, le Roi Lyon, il n'y a plus que des chars qui défilent avec du Disney. Je pense qu'au bout du compte il y a aussi une disneylandisation des consciences. Tu as raison j'ai été dur avec toi ce matin, et je m'accable moi même parce que je suis responsable moi aussi parfois de travaux d'œuvres d'art dans l'espace public, ce n'est pas facile, on est obligé comme Corinne le disait de faire des compromis, sinon on ne fait absolument rien, mais je crois quand même qu'il y a une disneylandisation des consciences qui fait qu'on s'habitue à l'idée que d'une certaine manière il fallait induire dans toutes les politiques, quelles qu'elles soient, une dimension de divertissement, d'entertainment, y compris quand on fait des projections maintenant. J'ai vu récemment quelqu'un dans un colloque international qui a dit « moi c'est simple, je n'aurai pas de power point, je n'aurai pas d'images, je

viens avec ma parole, et je vais parler ». Il y a une sorte d'élément entertainment, divertissement qui fait qu'en tous domaines, y compris dans les villes, il faut mettre quelque chose qui soit de l'ordre de l'animationnel, qui soit de l'ordre du mouvement, même quand au fond on pourrait dire comme Baudelaire dans La Beauté « je hais le mouvement qui déplace les lignes ». C'est-à-dire qu'au fond j'ai envie de regarder cette chose là et de dire « putain, c'est beau comme un tableau de Malevich, comme un carré blanc sur fond blanc et je n'ai absolument pas envie qu'il y ait un mec qui vienne avec son machin, avec ses trucs de jonglage me faire un craché de feu, me faire nutnut dans mes oreilles, ou me faire lire du Proust, ou avec une canne, comme les commandos des souffleurs poétiques qui me disent des choses dans l'oreille avec une canne de 3m de long, j'ai envie de lui dire : « fous moi la paix ».

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

Tu cites Baudelaire, il y a aussi « A une passante », c'est à dire les vertus de l'art éphémère, parce qu'au moins cet art là s'évapore.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Je voudrais répondre au problème sur la fête des lumières etc. c'est une discussion qu'on a eu à table, et je crois qu'il y a un truc dans le projet de Montpellier : « je fais 10 ans, ça participe d'un moment dans le besoin de la ville, de l'action publique, etc. et puis je m'en vais ». C'est ce qu'on fait chez nous et qu'on ne fait pas. C'est-à-dire que les Folles Journées, le bail de 10 ans est plus que dépassé. Alors qu'Estuaire construit un processus sur le territoire, s'arrête à la troisième édition, encore qu'il y a aujourd'hui la construction d'un dispositif de pérennisation qui se transforme en agence de tourisme culturel pour le dire très rapidement et de manière un peu vacharde, mais les Folles Journées aujourd'hui est un succès en terme de démocratisation culturelle avec des gens qui n'avaient jamais écouté de musique classique, des très jeunes jusqu'à des gens ruraux, etc. On est complètement sorti de ça et je disais à table tout à l'heure, qu'aujourd'hui c'est devenu un tour operator pour maisons de retraites. 95% de la billetterie de la Folle Journée aujourd'hui, ce sont des gens retraités qui prennent le bus au Mans, qui prennent le bus à Calais, qui prennent le bus je ne sais pas où, et toute la billetterie électronique est squattée sur le net par des professionnels du tourisme qui vampirisent, je ne sais pas trop comment on peut le dire...

Un participant

-

Tu veux dire que c'est des publics captifs?

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Oui, bien sûr. C'est tous les ans les mêmes. Si on définit bien ce qu'on attend d'un événementiel, c'est est intéressant à faire. Il faut savoir l'arrêter. Et je voudrai dire aussi, parce que souvent on dit maintenant du mal des festivals, on dit que ça s'oppose à une politique construite sur le long terme, moi j'aime bien définir le festival comme une conduction de production qui est différente. C'est-à-dire que demander à un acteur culturel d'intervenir de manière récurrente sur un festival, c'est lui permettre de travailler, comme le ferai un sportif qui attend le début de la saison, pendant tout l'hiver, et d'être face au public, sur un temps donné, puis de retourner au travail après. Quand on gère un théâtre et qu'on

nous demande de faire 90 représentations par an, même si le citoyen lambda peut trouver que 90 représentations sur 360 jours dans l'année c'est très peu, malgré tout c'est un boulot qui empêche l'innovation. Le festival c'est aussi une forme qui permet des conditions de production très différentes. Et quand on regarde les festivals qu'on organise tous dans nos villes, finalement c'est souvent des acteurs qui sont présents au quotidien et qui sont des permanents de la ville. Ils apparaissent dans le rapport au public de manière événementielle, mais en même temps ce sont des acteurs inscrits dans la ville.

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

Je voulais juste m'assurer que j'ai bien compris ce que tu as dit. Si j'ai bien compris je trouve ça très intéressant. Est-ce que ce que tu dis c'est que ces dispositifs qui participent de construction d'un consensus autour de l'action culturelle, patapi patata, c'est une manière d'inhiber les conflits et finalement c'est contre productif parce que c'est aussi dans le conflit qu'on échange et qu'on travaille ?

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

Oui il y a de ça. Moi je n'ai pas une réflexion très poussée là-dessus mais on voit bien que sur le conseil de développement regroupe les grands acteurs associatifs de l'agglomération. Quand il y a un projet qui passe mal, par exemple sur la rénovation de l'hôtel de ville, ces gens-là qui ne s'expriment pas de la même façon, voire qui ne s'expriment pas du tout, là ils seraient montés au rideau et ils auraient rameuté le banc et l'arrière banc s'il n'y avait pas le conseil de développement. C'est-à-dire qu'ils perdent une liberté, ils sont déjà dans une espèce de forme de compromission du fait qu'ils participent à ce conseil. On ne peut pas dire que c'est mal en même temps. C'est bien des processus qui permettent de pacifier, mais à un moment donné il faut se passer aussi cette question là.

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

Rendre possible l'opposition.

Pascal Le Brun-Cordier

Expert Plateforme POPSU Europe

Oui.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Il y a deux thèmes que j'aurai voulu voir abordés peut être pas cette fois mais peut être la prochaine fois. Tout à l'heure Charles me répondait « il n'y a pas de spontanéité ». Je n'en sais rien, peut être, je ne suis pas sûr. En tout cas il y a des émergences dans ce domaine qui sont spontanées. Un des sujets que l'on voulait aborder à travers ce séminaire c'est comment sont gérées des choses qu'on ne maîtrise pas ? Berlin en est, je pense, un cas, il y a des choses qui se sont passées à Berlin que je suppose que personne n'avait prévu, une concentration d'artistes qui s'installent à un endroit parce qu'il y avait des squats peu chers, etc. Comment est-ce que les villes gèrent, non pas après, ça on sait comment ça se passe, vous avez décrit ces phénomènes de gentrification progressive, mais au départ, ces phénomènes que j'appelle

spontanés mais qui sont en tout cas des émergences qu'on comprend bien que vous ne traitiez pas parce qu'on ne sait pas bien les analyser et les gérer mais je trouve que c'est un peu dommage de les laisser tomber. Et puis il y a un deuxième point que je trouverai intéressant dans les études de cas, dans les monographies que vous allez nous présenter, c'est un phénomène, vous en avez tous parlé, de relations entre l'institutionnalisation et le sensible, pour reprendre l'expression d'un d'entre vous. Chacun l'a exprimé différemment mais on comprend bien ce que ça veut dire, moi je retournerai la question en disant, en m'adressant aux villes : qu'est-ce que vous considérez que le public doit faire au minimum pour que le sensible reste sensible et non pas inféodé... ? Je prends un exemple qui n'a strictement rien à voir avec le domaine créatif mais qui est intéressant. Quand les villes travaillent sur les rives. Vous connaissez bien le problème. Il y a là une question non pas de spontanéité, mais de vie qui émerge du fait qu'on est près de l'eau. Les villes s'interrogent sur ce qu'elles doivent faire au minimum pour que le reste suive ? Le reste c'est la vie spontanée dans l'espace public. L'île de Nantes est un exemple intéressant, ils ont créé une infrastructure d'équipements publics, de façon à ce que la vie se développe, en tout cas c'est la doctrine de l'île de Nantes. Et je me dis, est-ce que, dans le domaine qui est le notre aujourd'hui, est-ce qu'à travers les opérations que vous avez entreprises ou analysées, on peut se poser la question de la façon dont on laisse une spontanéité s'établir. Jusqu'où ne pas aller trop loin.

Corine Hooge

Direction de la prospective - Grand Lyon

Oui sur les berges du Rhône, au départ on avait le discours de la spontanéité, mais il y a eu des résistances terribles.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Vous l'avez très vite perdu ?

Corine Hooge

Direction de la prospective - Grand Lyon

Ce n'est pas ça mais les riverains sont contre la spontanéité parce qu'il y a des tas de nuisances. Les activités nocturnes ne sont pas compatibles avec celles de jeunes enfants à 10h du matin, donc c'est... je ne suis pas sûr que dans 5 ans on refera avec la même bonhomie des projets comme ça.

Ares Kalandides

Inpolis Uce, Berlin

Ce serait une faute d'essayer de donner une réponse générale. Je pense aux deux villes que j'ai dans mon cœur c'est Athènes et Berlin. On ne peut pas avoir deux villes plus opposées en Europe, je crois. Une ville qui est hyper réglementée comme Berlin, et Athènes où il n'y a aucune règle. Et chaque fois qu'on me parle de spontanéité dans la ville, je dois penser « ce que vous voulez c'est Athènes ? » moi c'est une ville dans laquelle je ne pourrais plus vivre. Mais pas seulement moi, les gens ont abandonné le centre. Je suis tout à fait d'accord, j'ai besoin toujours d'une espèce de cadre et je suis beaucoup pour la spontanéité à Berlin, et beaucoup pour la réglementation à Athènes. C'est pour ça que je refuse justement de donner une réponse générale. Ce qu'on pourrait faire quand même c'est identifier une méthode si on veut, pour analyser les différentes villes, et dire... pour moi dans le travail qu'on a fait, ce serait la dernière diapo que je n'ai pas montrée. C'est très technocratique, comme des ressources, des ressources matérielles, relationnelles, symboliques,

institutionnelles. Comment savoir sur ces quatre niveaux, ce que la ville offre, sur l'immobilier, est-ce une ville riche ou pas. Qu'est-ce qu'il y a comme institutions, des règles, des normes, des sociétés, des élites ? Des relations de classe de genre, etc. et après tout le symbolique. Et en regardant chaque ville, je suis sûr qu'on peut avoir plus de catégories. On peut se donner des questions, mais qui sont des questions qui sont toujours dans le contexte. Une discussion qu'est ce qu'on doit faire de minimum, est toujours hors contexte. C'est pour ça que je n'aime pas trop, c'est la fausse question.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Je ne disais pas qu'il fallait faire hors contexte. Je dis dans le contexte de chaque opération.

Charles Ambrosiono

Expert Plateforme POPSU Europe

Jean-Jacques, pour répondre à ta réaction, enfin pas répondre mais pour dire simplement quelque chose. Pour moi, spontané ça n'a pas le même sens que pas prévu. Je m'explique. En regardant des grandes figures de quartiers de création, d'abord avec des artistes, après avec des galeristes et après avec des créateurs, des champs de la création très variés, je prends Soho à New York, Hoxton à Londres, et un truc qui n'a rien à voir, le petit quartier Berriat à Grenoble, dont personne ne connaît l'existence.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

Si, Le Magasin de Grenoble. J'ai fait une exposition là bas.

Charles Ambrosiono

Expert Plateforme POPSU Europe

Ce que je veux dire c'est que dans les trois cas, dans des contextes historiques, urbains, temporels différents, qu'est-ce qui a permis qu'il y ait une condensation d'un type d'acteurs particuliers sur un territoire particulier ? C'est que les politiques d'urbanisme disaient « certes l'industrie légère est partie, je vais geler le territoire en gelant les usages, en disant on ne peut développer que de l'activité industrielle », l'action de planification a créée les conditions de non retour d'une économie, qui de toute manière n'est jamais revenue, par contre elle a ouvert à une population qui cherchait la centralité et du loyer pas cher, la possibilité de trouver un lieu. Et ce que je voulais dire par là c'est que l'action génère du non prévu et qui en tant que tel est une forme d'action. Sauf qu'on n'est pas capable de le reconnaître, de le comprendre et du coup il y a des phénomènes qui se jouent, qui sont non anticipés. En ce sens là pour moi ce n'était pas spontané.

Olivier Caro

Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Ça m'amène à un truc, c'est une discussion un peu prospective qu'on avait avec Elsa à table hier, c'était de dire, on se focalise beaucoup sur l'ancien tissu manufacturier dans nos réflexions aujourd'hui, moi je pense qu'elle est datée cette réflexion dans le sens où les productions, qu'elles soient créatives au sens « derrière un mac » ou même artistiques pour certaines, n'ont plus les mêmes besoins en termes de typologie d'espace. La production artistique bouge et ce

n'est pas évident que demain on ne soit pas obligé d'aller sur des friches de bureau, qu'on ne soit pas susceptible d'aller sur des friches commerciales, et que les conditions et les espaces sur lesquels on se focalise aujourd'hui en se disant « mais mince ces petits bouts de territoire manufacturiers disparaissent et la densification des villes nous privent de ces espaces là pour la création », mais dans le fond, comme l'a très bien démontrée l'étude sur Berlin, les artistes et les créateurs ne sont pas en recherche d'une image de l'immobilier qu'on leur propose d'occuper, ils sont en recherche des conditions de la production. Aujourd'hui ce n'est peut être plus là qu'il faut regarder.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Pour aller dans le sens de ce que tu viens de dire et pour le dire avec un autre exemple, quand on se promène dans les nouvelles opérations d'Amsterdam, derrière les îles, derrière la gare, assez loin du centre, où la ville se développe maintenant, très loin. Il y a tout un jalon d'opérations intéressantes, assez innovantes en soi et les gens d'Amsterdam nous disent « on a jalonné tout le parcours le plus lointain et plus on va loin, plus on en met, de petits immeubles pour industries créatives parce que c'est comme ça qu'on va donner une identité à tous ces quartiers ». Et quand on leur dit « mais qu'est-ce que c'est que ces industries ? », ils disent « never mind ! ». Mais il y en a beaucoup. Ce sont vraiment des jalons urbains intéressants, bien dessinés, qui n'ont plus rien à voir avec le tissu dont tu parles.

Un participant

Et c'est quoi l'économie de ce projet ? Parce qu'on l'a assez peu dit aujourd'hui mais on peut dire que l'action va se compliquer. On parle beaucoup des dettes souveraines des états, il y a quand même deux ou trois collectivités territoriales qui ont eu mal en 2008, je suis un peu moins dedans maintenant parce que je suis loin, mais j'imagine que 2011 va faire mal aux crédits. On voit des PPP s'arrêter super violemment sur des constructions d'équipements publics sur des villes. Les collectivités territoriales ont un accès au crédit qui est vachement fragilisé, donc est-ce qu'on va pouvoir continuer à se payer des bâtiments icônes pour mettre des jalons dans de l'urbanisation au kilomètre ?

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Dans le cas d'Amsterdam ce sont de petits bâtiment plutôt bien dessinés mais pas forcément très coûteux, du foncier pratiquement nul parce que c'est construit sur des bords de canaux ou de rivières où on doit proposer des loyers plus ou moins symboliques à des photographes, des architectes, tous les gens qui étaient sur ta liste. Et qui vont attirer progressivement une population... de même qu'on le fait avec des artistes ou, et c'est pour ça que je faisais le rapprochement, on installe à côté des logements d'étudiants, parce que là aussi ça attire la jeunesse...

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

Et puis l'étudiant de toute façon il vient, il n'a pas le choix. Il y a des travaux maintenant sur le rôle de l'étudiant dans la transformation des quartiers et par exemple dans le seuil de logement social il faut produire 20, 30% de logement social par opération, on fait du logement social étudiant. Ça passe mieux.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

Et puis c'est plus simple en général. Il y a très peu de format. Il y a un format 19m2 et puis il y a un autre double avec de la coloc. En plus, c'est loué très cher, ce n'est jamais abîmé parce qu'il y a des contrats draconiens, ça rapporte un max de fric. Si j'étais promoteur, je ne ferais que du logement étudiant. Gros rapport. Garanties considérables.

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

Un point que je voudrais soulever, juste comme ça. C'est l'annonce du ministère de la culture de créer une Villa Medici dans la tour Utrillo à Montfermeil, qui est une décision qui me laisse très perplexe. Montfermeil est un des quartiers les plus difficiles en France, en grande partie parce que c'est un quartier d'habitat privé, paupérisé à l'extrême, extrêmement mal desservi, en banlieue parisienne, avec un état de dégradation du bâti à un point absolument inimaginable. Il faut y être allé pour comprendre ce que peut vouloir dire une propriété dégradée. Sur lequel tous les plans de renouvellement urbain se sont cassés les dents.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

Même Bernard Tapie s'est cassé les dents. Il devait sauver Montfermeil. Il y a mis un terrain de basket je crois.

Elsa Vivant

Expert Plateforme POPSU Europe

C'est incroyable. Il n'y est pas arrivé. Ça fait plaisir aux jeunes. Dans ce quartier, qui va être desservi par le futur métro, qui sera un jour construit quand on aura Le Grand Paris, qui devrait desservir Montfermeil. Et à Montfermeil il y a une tour de bureaux qui n'a jamais été occupée par des bureaux et le ministère, dans son annonce de rentrée, a annoncé qu'ils allaient débloquer les financements pour acheter cette tour - elle n'est pas très cher - pour en faire une Villa Medici, c'est-à-dire un lieu d'artistes. Je cherche des étudiants pour essayer de construire ce projet, pour savoir d'où vient cette idée mais ce qui est amusant c'est qu'il y a quelques années avec des amis on avait lancé ça comme une blague. Un quartier comme Montfermeil on n'a qu'à y mettre des artistes, vous verrez ça va tout changer, c'était une plaisanterie. Et bien là non, c'est sérieux. Ça m'intrigue beaucoup comme projet.

Paul Ardenne

Expert Plateforme POPSU Europe

Oui mais c'est parce que ça ne mange pas de pain finalement.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Je crois que vous êtes pratiquement sur le départ, il vous reste cinq minutes. Est-ce que vous avez quelque chose à nous dire sur ce que vous allez nous montrer à Lyon ?

Corine Hooge

Direction de la prospective - Grand Lyon

Il n'est pas encore validé dans le dur le programme mais en écho de ce qu'on a entendu là en terme de création de projet urbain et concertation, il y a une opération en cours qui peut être assez intéressante sur Lyon qui est un projet autour de ce que l'on appelle l'îlot Mazagran, c'est dans le 7e arrondissement de Lyon, c'est entre la rue de Marseille et l'avenue Jean Jaurès pour ceux qui connaissent un peu. C'est un quartier avec une présence d'artistes assez importante, une appropriation du quartier par des artistes dans des dents creuses avec jardins partagés un peu spontanés et aujourd'hui il y a un projet urbain ambitieux qui englobe pour partie de ce quartier et donc il y a eu une négociation si on peut dire, entre un quartier, des associations assez militantes, un attachement des populations pour ces transformations qui ne sont pas nées de la municipalité, et puis un compromis à faire avec le projet urbain qui à un moment donné réinvestit les espaces. Et comme Lyon est une ville de compromis, c'est intéressant de regarder cette opération. J'espère que le chef de projet et la responsable de la commission participation citoyenne qui ont vraiment montés quelque chose de particulier pourront en parler. Sinon ça c'est l'autre chose importante, mais c'est plutôt Jean-Loup qui est aux manettes, c'est une opération Grand Lyon vision culture. C'est une démarche qui dure depuis deux ans et qui a essayé de se reposer la question du rôle d'une communauté urbaine dans le champ culturel alors qu'il n'y aura pas de prise de compétence culture, donc ça rejoint les discussions qu'on a là, c'est comment la culture devient un élément des politiques publiques et ce que ça veut dire ? Donc ça ça pourra être exposé. Il y a certaines opérations autour de l'art public. Et là ça peut venir rejoindre les discussions qu'on a sur est-ce qu'il faut encombre la ville ? Qu'est-ce que ça veut dire mettre de l'art public un peu partout ? Mais autour du projet des rives de Saône, donc on a fait les berges du Rhône, maintenant on est en train de faire les rives de Saône et de manière très descendante parce que c'était une volonté de Gérard Collomb d'adosser à ce projet de renouvellement et de reconquête urbaine un projet d'artistique, de commande publique avec un montage assez original où l'œuvre ne vient pas une fois que le projet sera terminé, mais vraiment un travail assez fin entre les artistes et des maîtres d'œuvres, etc. ça vous ne pourrez pas le voir parce que ce ne sera pas fini, ce ne sera pas livré mais en terme d'explication du montage ça peut être assez intéressant. Et puis il y a 8e art aussi, c'est une opération assez descendante de Grand Lyon Habitat, sur un quartier assez paupérisé...

Jean-Loup Molin

Grand Lyon

C'est l'initiative d'un bailleur social d'installer des œuvres plastiques, exigeantes dans un quartier populaire de Lyon. Des œuvres de Tony Garnier. Quid de la médiation, quid de l'admissibilité des œuvres, il y a tout ce débat qui est en cours à Lyon actuellement.

Corine Hooge

Direction de la prospective - Grand Lyon

Et puis sur les visites, enfin là ce qu'on imagine c'est dans l'après-midi d'aller voir deux sites pas très éloignés. Un autour du projet urbain du Carré de soie qui est un des grands projets sur Vaulx-en-Velin, limite Villeurbanne, sur l'ancien quartier de la soie où il y a l'usine Tase qui était... c'est un projet en PPP, donc avec un promoteur Altarea qui joue un rôle important, mais on n'est pas du tout sur un projet privé comme au Flon, avec des artistes qui sont là quand même et puis avec une démarche, c'est plus Jean-Loup aussi qui est aux manettes, ... on pourrait parler de l'esprit des lieux.

Jean-Jacques Terrin

Responsable Scientifique de la Plateforme POPSU Europe

Le projet est déjà assez avancé ?

Corine Hooge

Direction de la prospective - Grand Lyon

Il subit les aléas de la crise. Il a pris du retard. Il y a un centre commercial qui existe. Il y a un volet logement dans lequel il est sensé y avoir de vrais habitants... Là l'idée est d'aller sur place, de voir, de décrypter un peu ça. Et puis sur Villeurbanne, sur le volet événementiel il se trouve que Philippe Chaudouard est aussi président de Frappaz qui est porteur Des Invites, ça aussi un festival de rue mais sur Villeurbanne donc beaucoup plus populaire que ce qu'on fait à Lyon ville centre, donc on pourra aller sur place si c'est possible pour qu'on nous parle de l'évènementiel et là bas on pourra voir des films, des choses comme ça. Parler de l'évènementiel mais sur un des lieux qui crée...

Donc dans les 15 jours, trois semaines on va finaliser tout ça et puis vous passer les éléments.

Participants

Villes partenaires

Marco Fulvio Amado Ribeiro, responsable des espaces publics - Lausanne

Nicola Di Pinto, responsable marketing urbain - Ville de Lausanne

Patrice Buillard, Chef de service d'urbanisme de la ville de Lausanne - Ville de Lausanne

Pierre Sterchi, Ville de Lausanne

Francesco De La Casa, Ville de Lausanne

Paul Rambert, Ville de Lausanne

Florian Schmid, Trivial Mass Production - Lausanne

Olivier Caro, Directeur d'études pour la Samoa - Nantes

Claire Newman, Samoa - Nantes

Philippe Chaudoir, Institut d'urbanisme de Lyon

Christian Sozzi, Agence d'urbanisme de l'agglomération Lyonnaise

Corine Hooge, Direction de la prospective - Grand Lyon

Jean-Loup Molin, Direction de la prospective - Grand Lyon

Lauren Andres, University of Birmingham

Ares Kalandides, Geschäftsführer Managing Director INPOLIS UCE GmbH

Claire Newman, Samoa

PUCA (Plan Urbanisme Construction Architecture)

Pierre Bernard, responsable du programme POPSU Europe

Jean-Jacques Terrin, responsable scientifique du programme POPSU Europe

Jean-Baptiste Marie, chargé d'étude POPSU Europe

Experts

Paul Ardenne, Expert Programme POPSU Europe

Elsa Vivant, Expert Programme POPSU Europe

Charles Ambrosino, Expert Programme POPSU Europe

Pascal Le brun-Cordier, Expert Programme POPSU Europe

